

Le Monde

idées

1946-1983

Le temps des vœux et des pronostics

Le moment des vœux est aussi celui des pronostics. Pierre Drouin souhaite que le gouvernement ne se contente pas de gérer au plus près et, par exemple à propos du partage du travail, continue de faire souffler un peu du vent de mai 1981. Ce qui suppose qu'il refoule querelles de famille et états d'âme. Mais Alain Duhamel pense que le P.C.F. a toutes chances de se montrer, en 1983, un partenaire de plus en plus ombrageux. Quant à l'opposition, Gilbert Comte ne la voit pas s'arracher, malgré les diners - ou déjeuner, - de têtes à la guerre des chefs.

DEPUIS la victoire de François Mitterrand, le parti communiste s'est comporté en partenaire loyal et même compréhensif. Plusieurs facteurs nouveaux risquent pourtant d'anéantir l'an prochain un allié moins commode pour les socialistes. Il serait trop simpliste de poser le problème en termes d'alternative absolue : participation ministérielle ou rupture avec le gouvernement.

Nous ne sommes pas en 1947, et il ne s'agit pas de passer brusquement du tripartisme à la guerre froide. Mais le P.C.F. se trouve exposé à toute une série de contraintes et de probabilités qui ne peuvent que l'inciter à se montrer bien moins complaisant et beaucoup plus critique. En ce sens, 1983 a toutes chances de rassembler à 1946, avec un parti communiste à la fois gouvernemental et protestataire, ses ministres demeurant zélés et solidaires, ses groupes parlementaires, sa presse, ses militants, s'élevant plus récemment, acides, voire oppositionnels.

Un durcissement inévitable

Depuis 1981 et sa double et cuisante défaite électorale - présidentielle, puis législative, - le P.C.F. s'est, certes, comporté en allié pragmatique exemplaire. Ses quatre excellents ont joué leur rôle activement, efficacement, sinon naïvement, de manière somme toute bien plus disciplinée que leurs collègues socialistes. Le parti a, de son côté, accepté sans trop maugréer de ne pas être trop modeste sur les choix essentiels. L'Humanité, les députés communistes et, plus discrètement, les ministres du P.C., ont fait parfois comprendre qu'ils jugeaient bien d'être exemplaires. Ses quatre excellents ont joué leur rôle activement, efficacement, sinon naïvement, de manière somme toute bien plus disciplinée que leurs collègues socialistes. Le parti a, de son côté, accepté sans trop maugréer de ne pas être trop modeste sur les choix essentiels. L'Humanité, les députés communistes et, plus discrètement, les ministres du P.C., ont fait parfois comprendre qu'ils jugeaient bien d'être exemplaires.

Cette modération ne durera sans doute pas très au-delà des élections municipales. Non point que le P.C. ait programmé un divorce : il tente, au contraire, d'utiliser de son mieux sa participation ministérielle pour restaurer son image et rétablir son influence. Il le fera aussi longtemps qu'il le pourra. Mais les circonstances elles-mêmes vont le pousser à durcir le ton.

Le parti communiste n'est, en effet, pas entré au gouvernement par goût des honneurs, par mystique unitaire ou par conversion subite au socialisme mitterrandien, mais pour soigner ses blessures et pour refaire ses forces. Celles-ci reposent essentiellement sur deux piliers porteurs : son emprise à travers la C.G.T., sa puis-

ance à travers ses municipalités. Or la C.G.T. vient de connaître un nouveau et grave revers, et l'échéance de mars prochain ne peut que réduire l'implantation communale du P.C.

La centrale syndicale d'Henri Krasucki apparaît indubitablement comme la principale victime des récentes élections prud'homales. Elle a perdu cinq, six points des suffrages exprimés, reculant de 42,4 % à 36,8 % des suffrages exprimés chez les salariés. Elle demeure la première organisation, et de loin. Mais son déclin historique n'a pas été stoppé par la victoire de la gauche. La C.G.T. a perdu vingt points en quinze ans, et près de six durant les trois dernières années. Son recul s'accroît donc plutôt. Nul ne doute que cette amplification s'explique, au moins partiellement, par ses manœuvres vis-à-vis du pouvoir.

Le P.C.F. ne peut pas non plus espérer de revanche aux prochaines élections municipales. Sondages et consultations partielles attestent régulièrement la poursuite de son reflux. Son image populaire stagne à des niveaux mortifants, et l'intelligence se détourne de lui. Le P.S., lui, reprendra inévitablement le contrôle de plusieurs grandes villes dans les « primaires » qui vont être organisées à gauche. L'opposition fera de même, et sans doute davantage : le P.C. a nombre de communes importantes sérieusement exposées, c'est ce qu'indiquent les enquêtes pré-électorales. Il perdra donc inévitablement plusieurs places fortes, quelques tourelles et forbes barbacanes.

Ainsi sera-t-il avéré doublement que l'union et le label gouvernemental ne suffisent pas pour enrayer sa chute. Une fraction de ses électeurs vote désormais régulièrement pour un P.S. puissant et réformiste. Une autre partie de sa clientèle, déçue par les effets du changement, préfère s'abstenir. La dernière enquête Figaro-Sofres consacrée à l'image des syndicats n'a-t-elle pas établi que 66 % de ceux qui se reconnaissent en la C.G.T. le voudraient, l'an prochain, plus revendicative ? Il en va de même pour la base communiste.

Ni l'économie ni la diplomatie...

Ce potentiel de mécontentement, cette critique de gauche affaiblissant ne seront pas non plus apaisés par les perspectives spécifiques de l'année 1983. Dans le domaine économique, le choc des deux camps, avec cet inconvénient supplémentaire que les représentants des deux camps s'agitent dans le même gouvernement.

En somme, les divergences ne peuvent que s'accroître l'année prochaine, cependant que les espoirs de rétablissement nourris par le P.C. se démentent les uns après les autres. Le P.C. s'affaiblit au pouvoir comme il recule dans l'opposition et ne bénéficie pas davantage de l'union qu'il hier de la discordie. Mais il supporterait mal un divorce prononcé à ses torts. Ce parti gouvernemental protestataire ne pourra donc, au sein du couple inséparable qui gouverne la France, que se montrer un partenaire de plus en plus irascible et ombrageux.

En 1946, par un déboullement de personnalité, ses ministres assumèrent une part de l'autorité gouvernementale, cependant que ses militants, ses journalistes et ses élus revendiquaient le droit au harcèlement critique et à l'opposition interne. 1983 ne s'annonce pas différemment.

Un nouveau souffle

Souhaiter au gouvernement une démarche moins claudicante n'est évidemment pas suffisant. L'important est aussi que, sur un fond de décor particulièrement gris en 1983, le pouvoir ne se contente pas de gérer au plus près. Son énergie, le vent nouveau qui a soufflé le 10 mai 1981, ne doivent pas être complètement aspirés par les besoins de tenir la rampe économique. C'est l'autre face des vœux.

Quand on demande des sacrifices aux pays, la lutte contre les inégalités criantes et surtout contre celles qui se reproduisent quasi automatiquement est indispensable. 1983 sera-t-elle l'année où l'on remettra sur le chantier - après l'avoir abandonnée dans la précipitation en octobre 1968 faute d'avoir ajusté son coup - la réforme de l'héritage ? Après avoir protégé les petites et moyennes successions, il est indéniable d'augmenter les taxes de celles qui propagent dans la société française ce que François de Closets appelait la « privilégiation ».

La pire des inégalités du jour, celle qui sépare le travailleur du chômeur, ne pourra être réduite aussi aisément si l'on en croit les pronost-

tements du pays se conjugueront pour accentuer l'austérité de gauche. Il n'y aura pas de pause dans l'effort.

La direction empruntée par le ministre Mauroy ne pourra donc que s'éloigner davantage des préférences et des aspirations des électeurs communistes et du bureau politique du P.C. La lecture du dernier livre de Philippe Herzog, l'expert officiel du P.C., l'économie à bras-le-corps, ne laisse à-dessus aucun doute. Le thérapie du gouvernement Mauroy ressemble de moins en moins au traitement préconisé par le parti de Georges Marchais.

Enfin, les circonstances internationales ne sont pas faites pour inciter le P.C. à une patience particulière. Le président Mitterrand se comporte, ce n'est pas une surprise, en partenaire déterminé de l'alliance atlantique et de la Communauté européenne. Cela ne se fait pas, parfois, sans tensions et sans polémiques, comme il est normal entre alliés indépendants. Mais les choix fondamentaux ne laissent aucune place à l'équivoque.

Dans la grande querelle des SS-20 des euro-missiles, qui atteindra en 1983 son point culminant puisque l'implantation des Pershing-2 doit alors commencer si les négociations de Genève n'ont pas abouti, les positions du P.C. et celles du P.S. ne se rapprochent pas. Les camarades de Georges Marchais jugent qu'il y a aujourd'hui équilibre nucléaire et que Washington a l'ambition de le rompre à son profit. Les amis de Lionel Jospin estiment qu'il y a actuellement avance soviétique, et donc nécessité d'un rééquilibrage. Le P.C. refuse les euro-missiles. Le P.S. les admet, sauf démentellement substantiel des SS-20. Voilà un thème de controverse fort sérieux.

A gauche, il y a toujours eu deux politiques étrangères, l'une socialiste, l'autre communiste. Cela se vérifie aujourd'hui, avec cet inconvénient supplémentaire que les représentants des deux camps s'agitent dans le même gouvernement.

En somme, les divergences ne peuvent que s'accroître l'année prochaine, cependant que les espoirs de rétablissement nourris par le P.C. se démentent les uns après les autres. Le P.C. s'affaiblit au pouvoir comme il recule dans l'opposition et ne bénéficie pas davantage de l'union qu'il hier de la discordie. Mais il supporterait mal un divorce prononcé à ses torts. Ce parti gouvernemental protestataire ne pourra donc, au sein du couple inséparable qui gouverne la France, que se montrer un partenaire de plus en plus irascible et ombrageux.

En 1946, par un déboullement de personnalité, ses ministres assumèrent une part de l'autorité gouvernementale, cependant que ses militants, ses journalistes et ses élus revendiquaient le droit au harcèlement critique et à l'opposition interne. 1983 ne s'annonce pas différemment.

En somme, les divergences ne peuvent que s'accroître l'année prochaine, cependant que les espoirs de rétablissement nourris par le P.C. se démentent les uns après les autres. Le P.C. s'affaiblit au pouvoir comme il recule dans l'opposition et ne bénéficie pas davantage de l'union qu'il hier de la discordie. Mais il supporterait mal un divorce prononcé à ses torts. Ce parti gouvernemental protestataire ne pourra donc, au sein du couple inséparable qui gouverne la France, que se montrer un partenaire de plus en plus irascible et ombrageux.

En somme, les divergences ne peuvent que s'accroître l'année prochaine, cependant que les espoirs de rétablissement nourris par le P.C. se démentent les uns après les autres. Le P.C. s'affaiblit au pouvoir comme il recule dans l'opposition et ne bénéficie pas davantage de l'union qu'il hier de la discordie. Mais il supporterait mal un divorce prononcé à ses torts. Ce parti gouvernemental protestataire ne pourra donc, au sein du couple inséparable qui gouverne la France, que se montrer un partenaire de plus en plus irascible et ombrageux.

En somme, les divergences ne peuvent que s'accroître l'année prochaine, cependant que les espoirs de rétablissement nourris par le P.C. se démentent les uns après les autres. Le P.C. s'affaiblit au pouvoir comme il recule dans l'opposition et ne bénéficie pas davantage de l'union qu'il hier de la discordie. Mais il supporterait mal un divorce prononcé à ses torts. Ce parti gouvernemental protestataire ne pourra donc, au sein du couple inséparable qui gouverne la France, que se montrer un partenaire de plus en plus irascible et ombrageux.

En somme, les divergences ne peuvent que s'accroître l'année prochaine, cependant que les espoirs de rétablissement nourris par le P.C. se démentent les uns après les autres. Le P.C. s'affaiblit au pouvoir comme il recule dans l'opposition et ne bénéficie pas davantage de l'union qu'il hier de la discordie. Mais il supporterait mal un divorce prononcé à ses torts. Ce parti gouvernemental protestataire ne pourra donc, au sein du couple inséparable qui gouverne la France, que se montrer un partenaire de plus en plus irascible et ombrageux.

La trêve des confiseurs

par GILBERT COMTE

DECIDEMENT, la France des frissons calculateurs et des stratagèmes le savoure encore, ce fameux bar sorti tout chaud des flammes, chez Drouant, pour divertir deux illustres gourmets politiques. Un regard sur M. Michel Noir et ses opérations lyonnaises, l'autre sur le couple Chirac-Juppé, à Paris, l'ortille tendue tout à tour vers les tonitruances de M. Chirac et les silences de M. Giscard d'Estaing, les modernes arènes s'efforcent d'apercvoir l'avenir non plus dans le vol des oiseaux, ni même dans des capricieux sondages, mais dans des mots ficelés entre eux par la malveillance - les fameuses « petites phrases » - et même, désormais, dans un poison coupé en douze morceaux. Nobles, oui, nobles exploits intellectuels pour le pays de Voltaire, Michelet, Hugo, Barrès, Péguy, Mauriac et quelques autres, naguère connus dans le monde entier pour la puissance de ses penseurs et le courage de ses pamphlétaires.

Dans ce crépuscule, un éternement de Jacques, une énigme de Valéry, déchangent sur les ondes des commentaires à la fois fuyants et répétitifs. En même temps, le pays ferme les yeux, se tait en bloc sur l'essentiel chaque fois qu'il surgit à l'improviste, et mériterait un débat d'intérêt général : par exemple, l'extraordinaire glotonnerie nationale de magnétoscopes japonais, tous électrons confondus, sans aucun souci du dommage économique général.

Une formule neutre nomme prudemment « revendications sectorielles » ces appétits somnambules qu'un langage plus exact qualifierait d'égotisme farouche, locaux ou individuels, dans une société toujours consummatrice et gaspilleuse malgré la crise et l'installation des socialistes au pouvoir. Même si les stratégies électorales n'y songent pas forcément, les agapes manœuvrières de la place Gaillon suivent les zigzags de cet univers futile où l'apparition d'une dame sans sous-jarret ou en corsage transparent dans son atelier, les intrigues pour le contrôle du football stéphanois, tiennent lieu de grandes affaires.

La « guerre des chefs »

Alors, pourquoi s'étonner à la faimuse « guerre des chefs », provisoirement assoupie sur les rives de la Seine, après une rapide cure gastronomique, naissant en querelle de sous-chefs sur les quais du Rhône ? Imposée qu'il en aille autrement quand la plupart des actes politiques ruissellent d'opportunisme ou se dissolvent dans la confusion. Dans le mauvais théâtre, des rebondissements spectaculaires s'efforcent ainsi de suppléer l'indigence du texte. Dans la vie nationale, l'éternelle état des choses en vient à disparaître sous les troncages, les comédies. Demeurent alors, bien visibles, les apparences et les masques, les riens et les cérémonies.

Une expression un peu désuète qualifie jadis de « diners de têtes » - mais ils se déroulaient à l'heure de notre déjeuner - ces repas où les convives se grimaient suivant leur fantaisie. Le jeu les contraindrait seulement à « se faire une tête ». Tête d'ange, de Turc, d'évêque, de pirate ou de diable. Il n'interdisait nullement d'effleurer une bonne et franche « tête d'ami » pareille à celles qu'une dure nécessité plaqua sur MM. Giscard d'Estaing et Jacques Chirac lorsqu'ils se rencontrèrent sous les yeux béneux du général de Gaulle, après cinq ou six ans de haines et de luttes au couteau. Mais, tandis qu'ils échangeaient les compliments d'usage, de quels bles-

sants souvenirs leurs crânes ne devaient-ils pas bourdonner encore ! L'alliance parlementaire entre leurs partisans respectifs, après la mort de Georges Pompidou, se brisa quand l'élu de la Corbière, devenu premier ministre démissionnaire, lança contre le président élu grâce à son concours quelques opérations vengeuses, et même franchement déstabilisatrices, pour reprendre un vocabulaire aujourd'hui fort commun.

En rivalité directe pour conquérir la magistrature suprême contre lui, l'an dernier, Jacques Chirac acabla son ancien ami sous des réquisitoires féroces. En avril 1981, il qualifiait la France dans une « ornière », et lança un jour parmi cent autres : « Attention de ne pas acculer les Français à choisir entre un candidat qui les a déçus et le candidat qui les inquiète. Ce serait choisir entre Charly et Scylla... »

Malgré les franchises dues à l'éloquence électorale, certaines accusations marquent leurs victimes comme le fer incandescent appliqué jadis à l'épave des bagarriers. « Charly » en garde un souvenir cuisant. Les prochaines municipales, puis les législatives, l'obligent à se réconcilier, dans le court terme, avec l'ancien artisan de sa chute. A plus longue échéance, leurs actions nécessairement rivales promettent d'autres déchirements.

Jusqu'à ce qu'un troisième homme...

L'épreuve présidentielle de 1982 domine déjà le paysage politique de ses contreforts olympiques. Cette échéance-là, MM. Giscard d'Estaing et Chirac attendent bien l'autre, prennent chacun pour son propre avantage, tant l'un souhaite renouer la direction de l'Etat perdus l'année dernière, et l'autre enfin la conquérir. Avec deux prétendants déjà en rivalité virtuelle, comment réunir leurs troupes sous l'empire de leurs anciennes divisions pour gagner deux batailles, quand elles se valent à l'avance qu'un, des trois, conflit ouvrirait pour les approfondir toutes leurs vieilles blessures ? Ce moment-là n'aurait pas la table de chez Drouant. Mais il figure bien au programme.

Le maître de Paris l'aborde personnellement dans une redoublante équivoque. Si ces dénonciations flamboyantes contre le giscardisme fustigent un mal bien réel, une valeur intacte s'attache à leur souvenir. Déjà, elles peuvent servir d'avertissement pour demain. Mais si elles dépassaient les limites fixées par le sens commun, quel crédit garde une démarche où il se compromet avec l'adversaire de la veille ?

Malgré mille propos éliminants, l'opposition ne s'arrache toujours pas à la faimuse « guerre des chefs ». Ils se détestent trop pour qu'elle cesse un jour. Selon les besoins du moment, elle oscille entre les réconciliations fondées sur l'hyppocrisie et les luttes entrecroisées par l'opportunisme, jusqu'à ce qu'un troisième homme impose à la fois son arbitrage et un retour. Quel qu'il en soit, l'étrange « diner de tête » offert par le général de Gaulle appartient par sa forme et son fond à ces « phénomènes de société » propres aux grandes dérives.

Les Français refusent de s'y reconnaître une quelconque responsabilité, car la prise de conscience clamerait des efforts éreintants. Buvez donc le champagne de la nouvelle année et rejetez nos malheurs comme nos incertitudes sur ces mystérieux japonais.

Le Monde

Service des Abonnements
5, rue des Italiens
75427 PARIS CEDEX 09
C.C.P. Paris 4207-23

ABONNEMENTS
3 mois 6 mois 9 mois 12 mois

FRANCE
324 F 519 F 715 F 910 F

TOUTS PAYS ÉTRANGERS
PAR VOIE D'ABONNEMENT
584 F 1 039 F 1 495 F 1 950 F

ÉTRANGER
(par mandat postal)
L - BELGIQUE-LUXEMBOURG
PAYS-BAS
364 F 600 F 835 F 1 070 F

IL - SUISSE, TUNISIE
436 F 744 F 1 052 F 1 360 F

Par voie aérienne
Tarif sur demande.

Les abonnés qui paient par chèque
postal (trois volets) voudront bien
joindre ce chèque à leur demande.

Changements d'adresse définitifs ou
provisaires (deux semaines ou plus) :
nos abonnés sont invités à formuler
leur demande une semaine ou deux
avant leur départ.

Joindre la dernière bande d'envoi à
toute correspondance.

Veuillez avoir l'obligeance de
réviser tous les noms propres en
capital d'imprimerie.

Édité par la S.A.R.L. Le Monde

Gérants
André Laurens, directeur de la publication
Ancien directeur
Hubert Beauvillier (1944-1969)
Jacques Fauvet (1969-1982)

Imprimé
à Paris, 5, rue des Italiens
PARIS-IX

Reproduction interdite de tous articles
sauf accord avec l'administration

Commission paritaire des journaux
et publications, n° 57437

ISSN : 0395 - 2037

Vœux à double face

(Suite de la première page.)

Autre cas : celui des prélèvements obligatoires (impôts et cotisations de Sécurité sociale). Malgré les promesses, leur taux par rapport à la production industrielle brute a augmenté régulièrement depuis l'arrivée de la gauche au pouvoir (comme il le faisait, au reste, auparavant). En 1981, ce pourcentage était de 42,9 %, en 1982, de 43,9 %. On craint qu'il atteigne 44,5 % en 1983. Sans doute, M. Mitterrand, dans l'interview qu'il a donnée au Monde, a-t-il promis une fois de plus de stabiliser la part des prélèvements avant de la faire redescendre, et M. Fabius a enchaîné (1). Mais quand une locomotive est lancée sur les rails - et Dieu sait si celle des charges sociales est lourde - on ne l'arrête pas aisément, même si le chef de gare s'époumone à siffler.

Exemple plus ancien, celui de l'impôt sur la fortune. Le pendule a oscillé longtemps avant de se fêter sur un curieux point d'équilibre où l'on éparpillait les propriétés d'objets d'art et de bois et forêts mais non l'outil de travail, contrairement aux premières promesses faites. Une fois de plus les citoyens - assez peu étaient concernés, il est vrai - se trouvaient ballottés, avec le sentiment désagréable d'une irresolution du gouvernement. Surtout, les industriels voyaient là, dans un climat qui à l'époque était beaucoup plus dégradé qu'aujourd'hui entre le pouvoir et le patronat, une sorte de vieille aigreur contre le profit - à l'heure où l'on demandait précisément aux chefs d'entreprise d'investir.

Il arrive même que le gouvernement ne parvienne pas à utiliser les sucées obtenues pour montrer au pays qu'il sait tenir fermement les rênes. Un cas typique est celui du budget de 1982. Pour la première fois depuis longtemps, l'exécution de la loi de finances sera à peu près conforme à ce qui avait été voté par

le Parlement. Or M. Fabius n'a pu claironner cette importante nouvelle, car au départ il avait insisté sur l'effet de relance de ce budget, qui a bien eu lieu, mais qui est devenu plus accusé si l'on avait laissé les dépenses du premier semestre courir sur leur erre. Le brutal changement de cap qui a suivi la dévaluation de juin 1982 a permis de ne pas voir le déficit s'envoler vers les 110-115 milliards de francs.

Un nouveau souffle

Souhaiter au gouvernement une démarche moins claudicante n'est évidemment pas suffisant. L'important est aussi que, sur un fond de décor particulièrement gris en 1983, le pouvoir ne se contente pas de gérer au plus près. Son énergie, le vent nouveau qui a soufflé le 10 mai 1981, ne doivent pas être complètement aspirés par les besoins de tenir la rampe économique. C'est l'autre face des vœux.

Quand on demande des sacrifices aux pays, la lutte contre les inégalités criantes et surtout contre celles qui se reproduisent quasi automatiquement est indispensable. 1983 sera-t-elle l'année où l'on remettra sur le chantier - après l'avoir abandonnée dans la précipitation en octobre 1968 faute d'avoir ajusté son coup - la réforme de l'héritage ? Après avoir protégé les petites et moyennes successions, il est indéniable d'augmenter les taxes de celles qui propagent dans la société française ce que François de Closets appelait la « privilégiation ».

La pire des inégalités du jour, celle qui sépare le travailleur du chômeur, ne pourra être réduite aussi aisément si l'on en croit les pronost-

tics sérieux. Le vœu des citoyens qui ont un certain sens de la solidarité devrait être que 1983 marque une étape importante vers un meilleur partage du travail. On ne cessera de répéter qu'il y a là des possibilités très insuffisamment exploitées, notamment sous la forme du travail à temps partiel. Le nombre de personnes qui ont travaillé au moins une heure en France à temps partiel, la proportion est de 13 à 15 %, de plus de 15 % aux États-Unis et de 20 % dans les pays scandinaves.

Il reste donc une belle marge de manœuvre, qui serait vite comblée si la loi demandait à cette formule de travail la place qui devrait lui revenir. Selon les statistiques de l'INSEE, chaque mois, deux cent mille demandeurs d'emploi déclarent vouloir travailler prioritairement à temps partiel (2).

Ce genre de mesures à prendre ne relève pas de grands débats, ou de l'issue de sérieux combats. Cela ne pèse peut-être pas très lourd dans la corbeille idéologique. Mais la majorité doit-elle toujours invoquer l'austérité ou d'autres grands ancêtres pour colorer ses décisions ?

PIERRE DROUIN.

(1) Le Monde du 11 décembre.
(2) C.N.F.P. : la Revue des entreprises, novembre 1982.

Nous présentons
à nos fidèles clients
lecteurs du Monde
nos meilleurs vœux pour 1983

AUX TROIS
QUARTIERS

17, Boulevard de la Madeleine, Paris

EUROPE

LA « FILIÈRE BULGARE », LE KREMLIN ET LE VATICAN

Le Saint-Siège juge les attaques soviétiques contre Jean-Paul II « surprenantes » et en contradiction avec des déclarations antérieures

Le Saint-Siège a répliqué, jeudi 30 décembre, à l'attaque publiée par une revue soviétique contre Jean-Paul II, en remarquant notamment que les accusations formulées contre le pape étaient en contradiction avec certains jugements antérieurs du Kremlin sur les aspects positifs de son pontificat. L'Unita, organe du P.C.I., a pris vendredi la défense de Jean-Paul II dans cette polémique.

A Moscou, le journal Sovetskaya Rossiya a comparé les informations publiées en Occident sur la « filière bulgare » aux « accusations des nazis lors de l'incendie du Reichstag » le 27 février 1933. L'union des écrivains bulgares, le même jour, a adressé un appel « aux écrivains du monde entier » évoquant également, à propos de l'enquête sur le rôle joué par Sofia dans l'attentat contre le pape, « la mise en scène honteuse de l'incendie du Reichstag ».

De notre correspondant

Rome. — Le Saint-Siège a publié, jeudi 30 décembre, un communiqué en réponse à ce que Radio-Vatican a qualifié de « surprenante attaque d'un hebdomadaire soviétique contre le Saint-Père ». Réagissant avec une promptitude inhabituelle, il affirme que l'article de Politicheskoe Samobrazovanie (le Monde du 31 décembre) est en contradiction « avec la réalité des faits et avec des situations connues de tous ».

C'est la quatrième fois en sept mois que le Kremlin attaque le Vatican en faisant référence à la situation polonaise. Jusqu'à présent, le Saint-Siège n'avait jamais répondu. Mais, cette fois, le texte reproduit par Tass s'en prenait directement à la personne du pape. Remarquant que l'article de la revue soviétique accusait le Saint-Siège de soutenir « des activités subversives », le communiqué précise que les accusations portées contre l'Eglise sont contraires non seulement aux faits mais « également à certains jugements émis de source soviétique officielle, qui nous renvoient à plusieurs reprises le magazine du pape Jean-Paul II en faveur de la paix et d'une juste solution des graves problèmes auxquels est confrontée l'humanité ».

De ces commentaires favorables à l'action du pape faits dans le passé par les Soviétiques, on peut relever deux exemples concernant 1982. Le 8 janvier, Temps nouveaux, commentant une rencontre entre M. Brejnev et une délégation de l'Académie pontificale des sciences, écrivait que l'Eglise « qui, autrefois, incitait aux croisades anticonunistes, est désormais favorable à la limitation des armements ». Le 27 juin, d'autre part, l'agence Tass avait reproduit l'appel du pape pour la cessation de la guerre au Liban. Au cours de l'été cependant, Moscou s'en était pris à trois reprises à l'Eglise. Mais ce n'est que dans leur attaque du 10 juillet que les Soviétiques avaient directement mentionné le pape : le 10 juin et le 21 août, ils s'étaient contentés d'accuser l'Eglise

polonaise et le Vatican d'« alder activement Solidarnosc ».

On estime à Rome qu'avec cette nouvelle attaque, l'Union soviétique cherche à empêcher la visite du pape en Pologne, prévue pour le 15 juin. L'opinion polonaise, de l'un des rares points d'accord intervenus entre le Saint-Siège et Varsovie depuis la dissolution de Solidarnosc. Une manœuvre qui, selon certains commentateurs, pourrait être interprétée comme un désaveu de la politique de compromis (au moins relatif) avec l'Eglise menée par le général Jaruzelski.

L'Unita : une « contre-offensive de propagande de Moscou »

Dans un commentaire non signé, l'Unita, organe du P.C.I., écrit pour sa part ce vendredi : « Il est difficile de comprendre les raisons de la dure attaque du Kremlin [...]. On peut certes critiquer des actes et des initiatives et des interventions du souverain pontife [...]. Mais, franchement, il semble erroné d'attribuer les dramatiques développements de la crise polonaise à son pontificat. Et il paraît absurde d'ignorer ses efforts, ses actes et ses initiatives positifs dans des domaines essentiels, comme, par exemple, celui de la lutte contre l'armement atomique ».

Remarquant qu'« à la propagande on répond par la propagande et au mensonge par le mensonge », l'Unita précise qu'il semble clair en revanche que cette attaque se situe dans le cadre de la « contre-offensive de propagande » de Moscou à la suite de l'affaire de la piste bulgare et de cette « chevalerie effrénée et irresponsable » des médias de certains hommes politiques. « Réduire tout au K.G.B. ou à la C.I.A. est un alibi facile pour ne pas arriver à la vérité que tout le monde affirme chercher », conclut le quotidien communiste.

PHILIPPE PONS.

Polémique entre « l'Humanité » et « la Croix »

L'enquête sur la « filière bulgare » et les attaques soviétiques contre le pape provoquent une polémique entre l'Humanité et la Croix. Dans ses éditions datées du vendredi 31 décembre (publiées jeudi après-midi à Paris), le quotidien catholique avait notamment écrit, sous le titre : « Un pape à abattre » : « Pourquoi fallait-il donc tuer le pape, le 13 mai 1981 ? Était-il possible que le K.G.B. en ait donné l'ordre en utilisant ses sbires bulgares ? Ostensiblement, la justice italienne est remontée au cœur d'un complot ourdi au Kremlin par celui même qui en est devenu le maître. Et le gouvernement italien, qui vient d'informer l'OTAN de ses découvertes, est soutenu dans ses affirmations par la France ».

Le scandale international est évidemment énorme tant la probabilité des preuves fournies est difficilement niable. D'où cette gigantesque contre-attaque orchestrée par Moscou et orchestrée par la presse communiste sur la désinformation, les mensonges, l'association des médias occidentaux. [...] Potatoes ! Alors même que cette campagne se poursuit, un argumentaire exposant les mille et une raisons soviétiques d'en vouloir à Jean-Paul II vient d'être publié par la revue Politicheskoe Samobrazovanie. L'avenue s'étale noir sur blanc. L'homme à descendre, l'empêchement de tourner en rond, c'est bien ce Polonais de pape qui aurait eu l'outrecuidance d'affirmer qu'il se rendrait lui-même en Pologne si les troupes soviétiques intervenaient directement », conclut la Croix.

L'Humanité répond notamment, ce vendredi matin : « La contre-attaque « ordonnée par Moscou » est « orchestrée par la presse communiste ».

L'amalgame est fait. Il n'est pas nouveau. Mais ce sera toujours. Le gouvernement italien, qui a mis en cause la Bulgarie, est, selon la Croix, « soutenu par la France ».

Sur quoi s'appuie cette affirmation ? Sans doute sur les propos tenus par l'ambassadeur de France à Rome, Gilles Martinet, dont on ne sache pas qu'il ait exprimé autre chose que son opinion. Enfin, la Croix tient la preuve que ce sont bien les Soviétiques qui ont essayé d'assassiner le pape : un article paru dans une revue en U.R.S.S. et qui critique la politique du Vatican. Et si, chaque fois que la Croix critique un homme politique, on prenait cela pour un appel au meurtre ?... »

M. Martinet a fait de son côté une mise au point à l'A.F.P. sur les propos qu'il avait récemment tenus à Il Messaggero (le Monde du 30 décembre), affirmant notamment que le gouvernement français avait « sur la question de la piste bulgare la même opinion que le gouvernement italien ». L'ambassadeur de France, à Rome, a précisé à ce sujet : « Le gouvernement français fait confiance à la justice italienne. Il apprécie la prudence et le sang-froid dont on fait preuve à Rome ».

« Dans une déclaration que publie le Figaro ce vendredi 31 décembre, Mgr Decourtray, archevêque de Lyon, primat des Gaules, estime notamment : « On dit que Solidarnosc est né au sein de l'Eglise et l'on sait qu'il y a en même temps dix millions d'ouvriers syndiqués. Il y a, en effet, de quoi inquiéter un pouvoir totalitaire. Je crois que le pape fait peur au totalitarisme soviétique. Je crois aussi qu'on s'empêchera pas le pape d'être tout à fait lui-même. Il sait qu'il représente une espérance pour son peuple, et il continuera à jouer ce rôle. Mais, en même temps, il y a un lien très étroit avec l'épiscopat polonais, ce qui impose une attitude de réflexion et de prudence. N'oublions tout de même pas que les chars russes peuvent d'un moment à l'autre écraser la Pologne ».

La « suspension » effective de l'état de guerre est assortie de menaces des autorités

La « suspension » de l'état de guerre instauré par la junta militaire le 13 décembre 1981 est entrée en vigueur le vendredi 31 décembre, à zéro heure. Pour la majorité des Polonais qui ont subi en silence les rigueurs de la loi martiale, quitte à conserver dans un coin de leur cœur le souvenir frustré des seize mois de liberté qu'avait représentés l'existence de Solidarnosc, ce changement d'appellation sera de peu d'effet dans la vie quotidienne.

Si la technique est à l'heure, ceux qui auront décroché leur téléphone après minuit n'auront pas entendu, pour la première fois depuis trois cent quatre-vingt-trois jours, la voix

PAP. que les éléments extrémistes de l'ancien syndicat Solidarnosc déposent les armes. Il faut plutôt s'attendre qu'ils reprennent leurs activités, pas nécessairement dans la clandestinité. Il faut être préparé à ce que les dirigeants des forces [extrémistes], y compris ceux qui ont quitté les centres d'internement, voudront exploiter les possibilités qui leur sont offertes par la suppression de l'état de guerre. S'ils transgressent la loi et sont traduits en justice, d'autres prendront leur place. Car il ne faut pas oublier que, parmi ces extrémistes, dont des experts [conseillers du syndicat], il y a des furieux qui sont décidés à



(Dessin de PLANTU)

obéissant qui répétait inlassablement : *Rozmowa kontrolowana* (conversation contrôlée). Les communications internationales sont rétablies, et il ne faudra plus décliner son identité en commandant des communications téléphoniques ou en déposant des télégrammes.

Pour le reste, les principaux alliés de la junta ne concéderont qu'une minorité de Polonais : les quelques deux cents « experts » et dirigeants de Solidarnosc qui étaient internés et qui ont été libérés pour Noël, l'internement préventif étant supprimé, de même que les quelques sept cents, parmi les trois mille cinq cents condamnés de l'état de siège, qui devraient pouvoir bénéficier d'une « grâce » sous la forme d'une libération conditionnelle.

Les fabricants et les distributeurs de tracts et autres publications clandestines risqueront toujours de fortes peines de prison. Les « clandestins » de Solidarnosc seront pourchassés. Les « fomenteurs de trouble » dans les usines et les établissements d'enseignement supérieur seront passibles de licenciement ou d'exclusion. Dans les secteurs-clés de l'économie — les mines et la métallurgie notamment — les ouvriers ne pourront pas rompre unilatéralement leur contrat de travail.

De plus, jeudi dans la soirée, au cours d'une réunion consacrée au bilan de l'année et à laquelle ont participé les membres du gouvernement, les volodés (préfets) et les plénipotentiaires des comités de défense du territoire, le général Jaruzelski a déclaré, après avoir fustigé ses « adversaires politiques », que « le pouvoir ferait preuve de fermeté » dans sa lutte contre ceux qui développent des activités « antisocialistes et destructrices » dans la normalisation du pays.

Le vice-premier ministre, M. Rakowski, a, lui, lancé une sérieuse mise en garde aux opposants. « Il ne faut pas s'attendre, a-t-il dit selon

devenir des victimes de l'anticommunisme ».

M. Rakowski s'est d'autre part félicité des « signes évidents d'un retour à la stabilité politique ». D'autres orateurs, cependant, ont fait remarquer que cette stabilité était relative dans certaines régions du pays, ajoute PAP.

Comme à l'appui de ses dires, la radio a diffusé, le même soir, une émission de près d'une heure et demie, consacrée à « Solidarnosc dans la clandestinité » et composée, notamment, d'enregistrements qui lui ont été fournis, a-t-il été indiqué, par les services de sécurité.

Les auditeurs ont pu entendre M. Zbigniew Bujak, ancien président de Solidarnosc pour la région de Varsovie et membre de la commission provisoire de coordination, répondre aux questions d'un « militant » venu l'interroger dans sa « cachette secrète ». Il leur a également été présenté l'enregistrement d'un « débat » lors d'une séance de la commission, ainsi que des extraits d'une « réunion consultative de militants de Gdansk », avec la participation de M. Bogdan Lis, ancien vice-président de Solidarnosc à Gdansk.

L'émission n'a apporté aucune révélation sur la clandestinité. Elle a, toutefois, surpris par la qualité des enregistrements présentés, qui paraissent avoir été saisis chez des clandestins. Cela expliquerait que ni M. Bujak ni M. Lis n'aient encore été arrêtés.

Jeudi aussi, le quotidien gouvernemental Rzeczpospolita a publié la seconde attaque, en trois jours, contre M. Walesa. Il l'accuse d'« avoir comparé la souffrance des Polonais et des Allemands pendant la guerre » et d'avoir qualifié de « terrible » la division de l'Allemagne. Ces propos, démentis par M. Walesa, avaient fait l'objet de mêmes critiques dans Trybuna Ludu, l'organe du parti.

(A.F.P., U.P.I., A.P.).

Pologne

Libres opinions

L'état de guerre révélation du « socialisme réel »

par LOUIS MARTINEZ (*)

A force de combiner des milliards de mots vides, la langue de bois produit parfois des formules intelligibles. Mais toutes ne sont pas, directement, déchiffrables. C'est ainsi qu'il faut un peu de bon sens et quelque don d'observation pour s'assurer que la « coexistence pacifique » désigne la symbiose silencieuse et mortelle du lierre avec le mur qu'il étreint ou du cancer avec celui qu'il ronge. Comparé à cet euphémisme translucide ou à l'antiphrase familière de la « lutte pour la paix », l'état de guerre a l'avantage d'une clarté presque parfaite. La loi martiale demeure malgré tout une loi. Or, toute notion de loi s'évapore dans la formulation adoptée par le général Jaruzelski. La guerre même s'y retrouve à l'état gazeux : insaisissable, mais imprégnant tout.

L'état de guerre révèle la face éclairée aussi bien que la face cachée du « socialisme réel ». Ce n'est plus une devise, c'est un nom. Il n'annonce ni ne promet plus rien, il désigne. Il proclame une urgence qui n'est plus conditionnée par des hostilités ouvertes, limitées dans l'espace et dans le temps, une urgence qui confond mystérieusement l'intérieur et l'extérieur. Urgence latente, omniprésente, parfaitement indéfinissable et, de ce fait, angoissante, qui inspire au pouvoir inquiet des mesures variées, plus ou moins cruelles, toutes crapuleuses : arrestation de responsables ou assassinat discret du premier venu malchanceux, extorsion de rançons, pressions, chantages, tortures improvisées ou élaborées (1). A ce stade avancé de son évolution, le socialisme réel retourne à sa source : à un illusionnisme accablé à la délinquance armée. Décembre se noue ainsi à octobre. Que décembre ait écrasé un mouvement de société pacifique, qu'octobre se soit un temps confondu avec les turbulences d'une société qu'il devait liquéfier, cela ne change rien à la réalité. L'illusion, cramponnée au pouvoir s'est donnée les moyens d'y rester, s'y usant, s'y oubliant, s'y reniant peut-être, mais ne lâchant plus prise, sacrifiant tout à une irréversibilité catastrophique.

La répression qui, depuis un an, s'est déployée puis diffusée en Pologne est à la fois totale, puisque dictée par une urgence métaphysique, et ponctuelle dans son application. A la fois déclarée et clandestine, car elle est marquée par l'ambiguïté de toute violence révolutionnaire, qui ne peut dévoiler ses vraies raisons (la conservation du pouvoir) ni ses objectifs véritables (la totalité des périls réels ou imaginaires) sans ruiner la pauvre fiction hégélienne dont elle se réclame. Répression toute-puissante mais furtive, honteuse dans tous les sens du mot, encline à baver sur tout puis à s'escamoter aussitôt, enracinée comme elle l'est toujours dans une peur servile. Violence d'une minorité armée (minorité et armée depuis l'origine) sur une société qu'elle empêche, constamment, de se reconstruire. Il est probable que cette violence est inhérente au système et ne se laisse réduire ni à la Pologne ni à la triste année qui vient de s'écouler. La fenêtre polonaise ouvre sur Gdansk, Prague et Kaboul, sur Novotchekassk, sur le Turkestan et sur l'Ukraine, sur Cuba et sur la Cambodge. A l'horizon, la dispersion manu militari de l'Assemblée constituante de Russie. Sur des milliers, des millions ou des dizaines de millions de cadavres, la même illusion de moins en moins plausible a proclamé la même colossale urgence.

Que cette formule soit ou non de son cru, le général masqué, en proclamant l'état de guerre, nous a fourni la meilleure définition du « socialisme réel » : de ses rododendrons, de ses échecs camouflés, de son économie pillée par les urgences plus policières que militaires, de sa censure et de sa propagande, de ses queues d'un demi-siècle de long, de sa pénurie et de son marché noir, de son pauvre langage plâtré. La formule dépeint on ne peut mieux la société qui subit et produit l'état de guerre, qui n'est ni « socialiste » ni « capitaliste », mais très exactement un état de guerre érigé en ordre social, un système de réquisitions épuisantes et de gaspillages compensés par des maraudages de fortune. Société occupée par un occupant dont on a oublié le nom, qui, comme toute société occupée, ne comporte plus de citoyens mais une masse de sujets fatalement divisés en collaborateurs, témoins passifs et résistants, ces derniers vivant seuls sur la mémoire d'une cité perdue.

Le maintien ou la levée de telle ou telle mesure d'exception en Pologne pour modifier le recrutement social de ces catégories, mais non les supprimer, car l'état de guerre n'est que la théatralisation d'un conflit, latent dans tout le monde socialiste, qui ne semble s'être éteint qu'à l'épave géographique et historique du désastre : le Russie. La résistance active s'est maintenue jusqu'en 1955 dans les pays baltes, une certaine résistance passive anime encore la Tchecoslovaquie. Pour l'Union soviétique, épuisée par le système qui l'a produite, elle paraît confondre de façon presque indiscernable la résistance passive, collaboration malveillante et neutralité bienveillante, chacun y trichant, y volant, y mentant de son mieux et baignant dans une honte également partagée : seul contrat social d'un monde usé par un état de guerre sans terme prévisible.

Pour qui veut bien l'entendre, la formule du général lève toute équivoque. A tous ceux qui, nourris d'Eisenstein et gentiment enclins à la bienfaisance, se voudraient de ce fait « socialistes », un message brutal a été délivré. Par la fenêtre polonaise, le monde socialiste, dont peu de voyageurs osaient s'expliquer l'indécence tristesse, est apparu tel qu'il est. Monde occupé, sinistré, réduit aux expédients d'un état de guerre, à sa lassitude, à ses déclamations, à ses petites rapailles cachées, à son black-out intermittent. Monde bancal et moche, en constant rafistolage, monde penaud et détérioré, hargneux, frioleux, tout juste raidi pour ses parades touchées, ses exploits forcés, ses imbéciles défis.

Il s'en faut que chacun le voit tel qu'il est. L'évidence palpable de sa monstruosité précéderait sans doute sa compréhension. Un doute sur du moins effleuré les plus obstinés, à la faveur de ces douze mois exemplaires. La crise polonaise, quand même elle tournerait court, nous a comblés de présents. Aux communistes, elle aura offert une victoire à leur mesure. Aux chrétiens, la surprise de prochains enfin proches. Aux syndicalistes un psychodrame rêvé, bien peu compromettant. A notre gouvernement, l'occasion d'un soupir assurément sincère. A presque tous, l'amertume de l'impuissance.

Cette crise aura bizarrement opposé une droite et une gauche des principes à une gauche et une droite des intérêts. Par une sympathie inattendue, elle aura restauré une solidarité européenne depuis longtemps étouffée par des accords menteurs, elle aura dessinée dans notre société la distinction morale essentielle entre collaborateurs et résistants potentiels. Que la France ait été à ce point touchée par l'état de guerre témoigne d'un instinct de conservation intact, d'un sens du droit de la liberté, d'une saine défiance envers les chivages idéologiques. A défaut d'une décision politique qui n'est plus depuis longtemps à leur portée, les Français ont, dans leur majorité, réagi selon la justice et la vérité aux malheurs encore mal campés de la Pologne.

(*) Agrégé de russe, président de Pologne et Liberté.

(1) Comme j'en ai recueilli la confidence directe en mai dernier et sur place.

Nous présentons
à nos fidèles clients
lecteurs du Monde
nos meilleurs vœux pour 1983



MADELIOS

Place de la Madeleine, Paris

الطبعة 1983

EUROPE

Espagne

Le gouvernement adopterait de nouvelles mesures pour lutter contre le terrorisme

De notre correspondant

Madrid. - La libération, le jeudi 30 décembre, de M. Saturnio Orbe-gozo, l'industriel basque séquestré depuis quarante-sept jours par les indépendantistes basques de l'ETA politico-militaire (ETA-P.M.), est un succès majeur pour le gouvernement. Contrairement aux premières informations (nos dernières éditions du 31 décembre), l'industriel a, en effet, été libéré par la garde civile et non pas remis en liberté par ses ravisseurs.

Ses deux gardiens n'ont opposé aucune résistance quand les gardes civils ont fait irruption, jeudi, dans la cabane de berger où il était détenu, en Navarre.

En revendiquant la responsabilité de cet enlèvement, l'ETA-P.M. avait menacé d'exécuter M. Orbe-gozo si la famille ne payait pas une rançon estimée à 4,5 millions de francs. « Pas une peseta n'a été versée », a affirmé un industriel qui a servi d'intermédiaire entre les ravisseurs et la famille Orbe-gozo. En janvier dernier, l'ETA-P.M. avait déjà enregistré un sérieux échec lorsque la police était parvenue à libérer le père du chanteur Julio Iglesias.

M. Orbe-gozo a été libéré au moment même où se déroulaient les funérailles des deux gardes civils tués mercredi, à Iruñ, dans un attentat que la police attribue à l'autre branche du mouvement indépendantiste basque, l'ETA militaire (ETA-M.).

Dans leur lutte contre le terrorisme, les socialistes espagnols comptent beaucoup sur la collaboration des autorités françaises avec lesquelles se sont entretenus mercredi le directeur de la sécurité de l'Etat (grand patron de la lutte antiterroriste en Espagne) et le directeur général de la police, au cours d'un voyage éclair à Paris entouré de la plus grande discrétion.

Mais le gouvernement socialiste envisage également de prendre des dispositions radicales au plan intérieur. Dans un message de félicitation aux forces de l'ordre, il a en

effet annoncé, jeudi, qu'il adopterait de nouvelles mesures pour empêcher que les bandes terroristes n'obtiennent des moyens de financement sous la contrainte, la menace ou le chantage.

Bien que le communiqué ne fournisse aucun détail, on peut penser, sur la foi de déclarations faites par un responsable gouvernemental, que ces mesures pourraient consister à bloquer les comptes bancaires des personnes séquestrées et à poursuivre en justice les industriels qui, sous la menace, acceptent de verser l'impôt révolutionnaire à l'ETA.

De telles mesures confirmeraient que les socialistes ont choisi de répliquer à l'ETA par la manière forte, ce que n'avaient pas su faire les centristes qui les ont précédés au pouvoir. Il resterait alors à M. Gonzalez à élaborer les mesures politiques sans lesquelles toute « pacification » du Pays basque risque fort d'être inopérante. — (L'Express)

M. FELIPE GONZALEZ SERA A PARIS LE 22 JANVIER

Madrid (A.F.P.). - Le président du gouvernement espagnol, M. Felipe Gonzalez, doit se rendre à Paris, les 22 et 23 janvier, pour participer à un forum organisé par le parti socialiste français, a annoncé, le mercredi 29 décembre à Madrid, le porte-parole du gouvernement.

M. Gonzalez, qui est également secrétaire général du parti socialiste ouvrier espagnol (P.S.O.E.), interviendra lors de ce forum, dont le thème sera : « Les acteurs du changement ». MM. Kreisky, Palme et Papandreu participeront également aux débats.

M. Gonzalez pourrait dîner, le 22 janvier, avec M. François Mitterrand, indique-t-on de bonne source.

Portugal

Des élections anticipées paraissent inévitables

De notre correspondant

Lisbonne. - M. Freitas do Amaral a démissionné le mercredi 29 décembre de la présidence du Centre démocratique et social (C.D.S., droite), l'un des trois partis de l'Alliance démocratique qui est au pouvoir depuis 1979. Cette décision accélère la crise au sein de la coalition gouvernementale. La dissolution du Parlement paraît désormais inévitable.

Quelques heures après que le leader démocrate-chrétien eut annoncé sa démission, le conseil national du parti social-démocrate (P.S.D.) confirmait le choix de M. Victor Crespo comme successeur de M. Balsemão à la tête du gouvernement. Selon les statuts de l'Alliance démocratique, c'est le P.S.D., principal parti de la coalition, qui propose au président de la République le nom d'un premier ministre. Le chef de l'Etat n'est pas obligé d'accepter une telle indication. Or, il est peu probable que l'ancien ministre de l'éducation, actuellement président du groupe parlementaire social-démocrate, parvienne à former un gouvernement satisfaisant aux conditions formulées mardi par le général Späth, dans un communiqué : « C'est en fonction de la solidité de la majorité, lisait-on dans ce texte, que le chef de l'Etat désignera un nouveau premier ministre ou convoquera des élections anticipées ».

Totalement imprévue, la décision de M. Freitas do Amaral a provoqué la stupeur chez les sociaux-démocrates. Elle est interprétée par les communistes comme le début du démantèlement de l'Alliance démocratique.

« L'idéal social-démocrate »

Les relations entre sociaux-démocrates et démocrates-chrétiens se sont beaucoup détériorées, en effet, ces dernières semaines. Bien que

vice-président du gouvernement, M. Freitas do Amaral avait invoqué les prétextes les plus divers pour ne pas participer aux réunions du conseil des ministres consacrées à la discussion du budget 1983. Au soir des élections locales du 12 décembre, il n'a pas hésité à parler de « revers » au moment même où M. Balsemão dressait un tableau optimiste des résultats obtenus.

Le président du C.D.S. affirmait alors que si l'Alliance démocratique avait perdu 5 % des voix, c'était essentiellement en raison d'un recul du P.S.D. Il demandait donc à ses partenaires de la coalition d'engager une « profonde réflexion » et d'adopter des « mesures urgentes » pour éviter à l'Alliance de s'effondrer.

Ces commentaires ont été interprétés comme un appel à la démission du premier ministre. C'est ce que celui-ci a fait. Mais il n'est pas parti battu. En annonçant qu'il se consacrerait uniquement, désormais, à ses fonctions de président du parti, M. Pinto Balsemão s'est déclaré prêt à « faire revivre l'idéal social-démocrate ».

M. Balsemão n'a pas consulté ses partenaires lorsqu'il a pris ses contacts pour choisir un successeur. Trois noms avaient d'abord été retenus : MM. Mota Amaral, Joao Salgueiro et Mota Pinto. Le C.D.S. a indirectement fait savoir qu'il refusait le premier, tolérerait le second et soutiendrait le dernier.

MM. Mota Amaral et Joao Salgueiro s'étant retirés de la course, on a cru que le consensus entre les deux partis de la coalition serait facile à obtenir. Mais au dernier moment, alors que les journaux annonçaient déjà que M. Mota Pinto formerait le nouveau gouvernement, les négociations ont été rompues. Une fois de plus, M. Balsemão s'abstenait d'annoncer officiellement le C.D.S. des raisons de la rupture. Même silence des sociaux-démocrates lorsque fut désigné M. Victor Crespo, personnalité hostile, d'ailleurs, au C.D.S.

En se retirant de la scène politique, M. Freitas do Amaral accélère la fin de l'Alliance démocratique. Mais l'histoire du Portugal, depuis la « révolution des œillets », montre que l'effacement des dirigeants politiques ne dure jamais très longtemps. MM. Sa Carneiro et Mario Soares avaient, en effet, abandonné la direction de leurs partis respectifs, et ils y étaient revenus en force quelques mois plus tard.

JOSÉ REBELO.

Finlande

M. Sorsa forme un gouvernement sans les communistes

De notre correspondant

Helsinki. - La crise gouvernementale ouverte par un vote contraire à la solidarité gouvernementale des députés de l'Union démocratique populaire (groupeant communistes et socialistes de gauche) a été réglée dans les vingt-quatre heures. M. Kalevi Sorsa, social-démocrate, a formé, vendredi 31 décembre, un nouveau gouvernement de coalition centre-gauche en remplaçant les trois ministres de l'Union (dont deux communistes) par des sociaux-démocrates.

De plus, pour assurer à son gouvernement - qui regroupe des sociaux-démocrates, des centristes et des Suédois, - une majorité parlementaire de 103 voix sur 200, M. Sorsa a confié le ministère du commerce extérieur à M. Arne Berner, président du parti libéral. Au début de l'année, ce petit parti s'était uni au parti du centre pour ne pas risquer de disparaitre de l'arène politique. Mais il a conservé au sein de cette union son identité et dispose de quatre députés au Parlement. Cet élargissement ne change pas le rapport de forces au sein du gouverne-

ment parce que l'ancien titulaire du commerce extérieur, M. Rekola, n'appartenait à aucune formation politique.

Les trois nouveaux ministres sociaux-démocrates sont : M. Veikko Helle, président du Parlement, qui remplace au ministère du travail, M. Jounko Kallioja, président du parti communiste ; M. Reino Brulin, qui succède aux transports à M. Jarmo Wahlström (comm.) ; enfin, M. Kaarina Suonio prend le portefeuille de la culture à M. Kalevi Kivistö, socialiste de gauche. Elle-même est remplacée au poste de « deuxième » ministre de la culture par M. Arvo Selo, journaliste, écrivain, poète, et l'une des figures de proue du radicalisme des années 60. M. Sorsa, amorce, peut-être ainsi une carrière gouvernementale. Mais ce nouveau gouvernement Sorsa n'aura, lui, qu'une existence éphémère, puisqu'un nouveau cabinet sera formé après les élections législatives du 20 mars.

P. P.

A TRAVERS LE MONDE

Chili

PLUS DE MILLE CINQ CENTS PERSONNES ont été arrêtées, mercredi 29 décembre dans un quartier de la périphérie sud de Santiago, au cours d'une vaste opération de nettoyage. L'armée, la police et des agents des services secrets ont participé à cette opération dans la commune de La Florida, où le Mouvement de la gauche révolutionnaire (MIR) (clandestin) est très actif. — (A.F.P.)

Etats-Unis

LEVÉE DE L'ÉTAT D'URGENCE A MIAMI. - L'état d'urgence a été levé jeudi 30 décembre, dans la soirée, à Miami (Floride), alors que le calme semblait être revenu dans le quartier noir d'Overtown, trois jours après le début des émeutes qui ont fait un mort, vingt-huit blessés et entraîné l'arrestation de quarante-trois personnes (le Monde des 30 et 31 décembre). Les forces spéciales de police déployées dans ce ghetto noir pour rétablir l'ordre ont été évacuées.

jeudi soir, et seuls les policiers qui patrouillaient d'habitude dans le quartier demeuraient sur place. — (A.F.P.)

Nicaragua

DOUZE PAYSANS NICARAGUAYENS ont été enlevés dans le nord du pays par un groupe de contre-révolutionnaires et emmenés au Honduras, a-t-on appris de source officielle à Managua. Un communiqué du ministère de la défense indique que le groupe a attaqué jeudi matin un poste nicaraguayen à Las Pampas, à deux kilomètres de la frontière, avant d'enlever les douze paysans, parmi lesquels neuf membres d'une même famille. — (A.F.P.)

Philippines

ONZE MORTS DANS UN ATTENTAT. - Onze personnes ont été tuées et environ soixante blessées mardi 28 décembre dans la ville de Baybay, au centre du pays, à la suite de l'explosion d'une grenade lancée dans un cinéma par des inconnus. — (A.F.P.)

République Sud-Africaine

SUICIDE DE DEUX DÉTENUÉS NOIRS, SELON LA POLICE. - Deux Noirs soupçonnés de délits de droit commun se sont donné la mort la semaine dernière après avoir été placés en détention préventive, a annoncé jeudi 30 décembre la police. Le premier suspect, accusé du vol de plusieurs véhicules, s'est tiré une balle de 9 millimètres en pleine tête, dans les toilettes de sa maison proche de Pretoria, a ajouté la police. Il avait été reconduit à son domicile par des policiers qui souhaitaient effectuer une perquisition en sa présence. Le second détenu s'est pendu à l'aide de liens aux barreaux d'une cellule du commissariat d'Ensembe, le jour de Noël, a déclaré la police. Soupçonné de cambriolage, il avait été arrêté la veille. — (A.F.P.)

Zimbabwe

UN NOIR A LA TÊTE DE L'AVIATION. - Le général de l'armée de terre Josiah Tongogara, âgé de trente-quatre ans, a été promu chef d'état-major de l'armée de l'air, avec rang de vice-maréchal, a-t-on annoncé officiellement mercredi 29 décembre à Harare. Cette nomination s'inscrit dans un programme d'africanisation des forces armées, où dominent les Blancs. Son prédécesseur, un officier blanc, figure parmi la quarantaine d'officiers blancs arrêtés en août sous l'accusation de sabotage. — (Reuters)

Association de Solidarité Franco-Arabe Fédération Mondiale des Villes jumelées Cités-Unies.

APPEL A TOUS

LE LIBAN : nous sommes tous concernés

Nous sommes tous concernés par ce qui se passe au Liban. Le drame qui vit en ce début d'hiver des milliers de familles dont les foyers ont été détruits, la solitude des orphelins crépusculaires marqués par les bombes, l'angoisse de tous ceux qui se sentent abandonnés dans leur détresse à quelque communauté qu'ils appartiennent, ne peuvent nous laisser indifférents.

Nous avons tous une responsabilité d'homme à assumer face à la tragédie que nous avons vu se dérouler pendant des semaines sur nos écrans de télévision, ou que nous avons suivie quotidiennement dans nos journaux.

Pour tenter d'atténuer les épreuves des plus déshérités par une manifestation concrète de solidarité au faveur des populations éprouvées dans leur chair et dans leur cœur, un appel humanitaire qui servira aussi la cause de la paix et de la dignité est adressé à chaque Français et Français au-delà de ses sensibilités politiques ou de ses convictions confessionnelles :

Par des contributions individuelles, dont les fonds seront reversés intégralement :

• Soit pour les Libanais, par l'intermédiaire du Haut Comité de Secours et de l'Office de Développement Social Libanais aux organismes chargés sur le terrain de l'aide directe ;

• Soit pour les Palestiniens à l'U.N.R.W.A. (Office de Secours et de travaux des Nations-Unies, pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient.)

Par des parrainages d'écoles, de dispensaires, d'orphelinats, et des jumelages de villes, de villages ou de quartiers ayant subi durement les combats.

Cet appel n'est pas seulement une invite faite à ceux qui estiment - sans esprit partisan - qu'ils se doivent de faire quelque chose pour les victimes innocentes de ce drame - mais aussi à tous les Maires de France, qui pourraient décider d'une contribution directe en faveur de leurs homologues libanais, à tous les Présidents de Chambres de Commerce, d'Agriculture, d'Assemblées, à tous les Comités d'entreprise, à tous les responsables de coopérations agricoles et lycées, M.J.C., afin que réussisse cette grande manifestation de solidarité nationale en faveur des victimes de la guerre au Liban.

Il est notamment demandé des vêtements, de la nourriture pour enfants, du matériel médical, du matériel scolaire et des livres de classe etc., mais aussi tout ce qui peut paraître nécessaire à un pays sous le choc de la guerre.

Tous les dons, sans aucun préjudice, seront acheminés directement du donateur français au bénéficiaire au Liban. Les contacts pourront ensuite se poursuivre de chaque côté de la Méditerranée pour que se perpétue cette campagne de parrainage.

Quant aux fonds versés à un compte spécial, ils seront immédiatement répartis aux populations civiles pour les besoins les plus urgents.

Des observateurs français se rendront régulièrement au Liban pour suivre les différentes phases de ces opérations et ils rendront compte à leur retour des résultats obtenus (1).

Exemples de demandes urgentes proposées :

1) Pour le Liban :

- Contribution à un organisme de coordination des dispensaires et des centres médico-sociaux du Liban - (plus de 175 dispensaires actuellement) ;

- Construction d'un orphelinat pour mille personnes en cours, près de Nabatieh, dans le sud. Actuellement 147 garçons et filles de 5 à 12 ans, sont pris en charge dans des conditions très précaires par un organisme libanais qui recherche des nouvelles pour enfants du premier âge, des livres en français ;

- Des étudiants ne peuvent poursuivre leurs études à Sakla, faute de bourses ; etc.

2) L'U.N.R.W.A. demande des parrainages collectifs.

Ceux-ci sont automatiquement constitués par des contributions individuelles reçues par l'Association de Solidarité Franco-Arabe ou la Fédération Mondiale des Villes jumelées-Cités-Unies.

Une contribution de 1 400 FF permet d'assurer la scolarisation d'un jeune réfugié pendant un an. Une somme de 14 000 F suffit pour assurer la formation, pendant un an, d'un stagiaire dans un centre de formation professionnelle.

Cette campagne nationale de solidarité pour les victimes de la guerre au Liban est organisée par l'Association de Solidarité Franco-Arabe et la « Fédération Mondiale des Villes jumelées - Cités-Unies », en coordination avec l'Association Franco-Libanaise d'aide aux enfants victimes de guerre avec l'agrément du Haut Comité de Secours Libanais dépendant du Ministère de la Santé à Beyrouth, du Mouvement Social Libanais, des plus hautes autorités religieuses libanaises et de l'U.N.R.W.A.

Les propositions de parrainages qui ne concernent pas les municipalités et les dons sont à adresser avec la mention « pour le Liban » au compte de l'Association de Solidarité Franco-Arabe.

14, rue Augustin - 75007 PARIS - Tél. : 555-27-32 - 705-81-45.

CCP : 16 582 14 M - PARIS

CCF : 85, rue Saint-Dominique - 75007 PARIS - Compte N° 091 540 5520.

Les demandes de jumelages et de parrainages de ville à ville, au siège de la Fédération des Villes jumelées-Cités-Unies, 2, rue de Logelbach - 75017 PARIS - Tél. : 766-75-10.

Et les contributions des collectivités locales et régionales sont à verser au « fonds des Cités-Unies » - 2, rue de Logelbach, 75017 PARIS.

Compte N° 76 800 à la B.N.P. 48, avenue de Villiers, 75017 PARIS.

Une coordination permanente est établie entre l'Association de Solidarité Franco-Arabe et la Fédération Mondiale des Villes jumelées pour cette campagne de solidarité.

(1) L'U.N.R.W.A. communique les relevés de notes des stagiaires pris en charge, ainsi que les renseignements d'ordre général les concernant ou se rapportant aux enfants des écoles.

Les revues « Franco-Pays Arabes » et « Cités-Unies » rendront compte périodiquement des résultats de cette campagne de solidarité.

CHAQUE SEMAINE

FAITES VALIDER VOS BULLETINS CHEZ TOUTS LES DÉPOSITAIRES PORTANT L'ENSEIGNE

LOTO

c'est facile, c'est pas cher, ça peut rapporter gros.

10.52 LO

Le Monde

DIMANCHE

Dans son numéro du 2 janvier

Les douze nuits enchantées

Par Jean-Pierre Otte

Terry Winograd et le robot pensant

Interview par Guitta Pessis-Pasternak

مكتبة لبنان

LA RENCONTRE ISRAËLO-LIBANAISE DE KIRYAT-SHMONAH

Les négociations butent toujours sur la nature des relations futures entre les deux pays

Les négociations israélo-libanaises ont à nouveau échoué jeudi 30 décembre, à Kiryat-Shmonah, sur la question de la nature des relations futures entre le Liban et Israël. L'Etat hébreu continuait d'insister sur la nécessité d'une normalisation entre les deux pays.

Un communiqué lapidaire publié à l'issue de ce deuxième round des pourparlers indique que les parties se sont à nouveau penchées sur la question épineuse de l'ordre du jour. « De nouveaux progrès ont été réalisés », souligne le communiqué qui affirme que « certaines positions divergentes ont été aplanies » et que « d'autres se sont rapprochées ». Cependant, aucune indication n'a été fournie sur la nature exacte de ces « nouveaux progrès ». La prochaine rencontre aura lieu lundi à Khaldé, au sud de Beyrouth.

● AU CAIRE, M. Yasser Arafat a laissé entendre, dans une interview à l'hebdomadaire Al Moussawar, que les combattants palestiniens se retireraient de la Bekaa si les Libanais le leur demandaient afin de faciliter le retrait des Israéliens du pays. Il a cependant mis en garde contre la poursuite de « persécution » à l'encontre des quatre cent mille Palestiniens résidents en Liban. « Notre silence actuel, a-t-il dit, n'est pas faiblesse. Nous pouvons attendre tous ceux qui ont voulu le malheur de notre peuple et qui lui veulent encore plus de malheur, mais nous ne voulons plus d'affrontement libano-palestinien. »

De notre correspondant :

Kiryat-Shmonah. — La ville septentrionale de Kiryat-Shmonah était décorée jeudi comme s'il s'agissait d'une cérémonie marquant la signature d'un traité de paix : des drapeaux hissés et d'autres, minuscules, agités par des écoliers le long des artères principales ; des banderoles en hébreu, en arabe et en américain parlant de la paix, suspendues de part et d'autre des grandes rues. La délégation libanaise, accompagnée de dizaines de journalistes, fut accueillie par les acclamations des enfants de la ville. Même la table des négociations était, cette fois-ci, ronde, contrairement à celle, triangulaire, autour de laquelle s'étaient réunis Libanais, Israéliens et Américains lors de la séance inaugurale des pourparlers à Khaldé, mardi. « C'est un bon signe », a dit un membre de l'équipe de M. David Kimche, directeur général du ministère des affaires étrangères, qui se trouve à la tête de la délégation des négociateurs israéliens.

Les pourparlers ont pourtant été marqués par une percée soit réelle, soit n'y a-t-elle pas d'accord sur l'ordre du jour. Et tous admettent que le rôle des États-Unis devrait être déterminant pour aboutir à des résultats concrets. Les Libanais, surtout, mettent leurs espoirs du côté des Américains pour qu'ils interviennent afin d'accélérer les pourparlers. Ils ont même demandé d'ajouter à l'ordre du jour un paragraphe spécifiant le rôle des États-Unis. Les Israéliens, en revanche, estiment que les conversations sont essentiellement israélo-libanaises, avec la participation des Américains. Or un diplomate américain a

dit à ce propos : « Nous sommes des partenaires à part entière dans ces conversations. » Les Libanais ont fait savoir qu'ils étaient prêts à faire des concessions aux Américains mais pas aux Israéliens. La présence américaine au Sud-Liban, dans le cadre des « arrangements de sécurité », serait tolérée, et même souhaitée, par les Libanais, alors que les Israéliens voudraient y assurer leur propre présence. Selon des sources américaines, l'envoyé spécial du président Reagan, M. Habib, viendra ces jours prochains dans la région.

L'un des obstacles qui empêchent un accord sur l'ordre du jour est toujours le mot « normalisation ». Les Libanais ne veulent pas en entendre parler. Le chef de la délégation libanaise, M. Antoine Fattal, a fait savoir que son gouvernement est prêt à traiter uniquement de « l'amélioration des relations entre les deux pays ». C'est-à-dire un élargissement des accords d'armistice signés au lendemain de la guerre de 1948. Israël a déjà fait une concession minime en remplaçant le mot « normalisation » par « rapports de bon voisinage », mais cela ne satisfait pas les Libanais qui, comme l'a rappelé M. Antoine Fattal, sont sensibles aux réactions du monde arabe pour tout ce qui concerne les pourparlers avec les Israéliens.

L'éditorialiste du journal Yedioth Aharonoth se montre pessimiste quant à l'issue des pourparlers israélo-libanais. « Les cérémonies sont prématurées, écrit-il, et il faut les remettre pour la fin des négociations si elles se terminent par un succès. » (Interim.)

Iran

PURGE DE MAGISTRATS ET D'ADMINISTRATEURS ACCUSÉS D'ABUS D'AUTORITÉ

Plusieurs arrestations ont été opérées en Iran, où est en cours, sur l'ordre de l'imam Khomeiny, une « purge » de magistrats et d'administrateurs accusés d'abus de pouvoir et d'atteinte aux libertés individuelles.

Il y a deux semaines (le Monde du 24 décembre), l'imam s'était livré à une violente diatribe contre l'appareil judiciaire de la République islamique, lui reprochant de ne pas assurer convenablement la sécurité des personnes. Il avait, en outre, donné l'ordre aux puissants « comités de voisinage » de cesser les arrestations sans mandat judiciaire, interdit les écoutes téléphoniques arbitraires, ainsi que l'espionnage et le mouchardage des voisins.

Au cours de la semaine écoulée, d'après les moyens d'information officiels, un haut fonctionnaire du ministère du travail et le procureur révolutionnaire de Qom ont été convoqués pour répondre d'accusations d'abus de pouvoir. Quatre autres hauts responsables, dont deux procureurs provinciaux, ont été arrêtés dans d'autres villes, également pour abus de pouvoir.

Selon Radio-Téhéran, vingt équipes d'enquêteurs ont été constituées, à l'instigation de l'imam Khomeiny, pour aller de ville en ville examiner des plaintes pour violations des droits de l'homme. (Reuters.)

M. YASSER ARAFAT SE PRO- NONCE EN FAVEUR D'UNE COORDINATION ENTRE L'O.L.P. ET L'ÉGYPTE

Diverses déclarations officielles paraissent indiquer que des contacts sont en cours en vue de la réintégration de l'Égypte au sein de la Ligue arabe. Dans une interview, publiée par la revue égyptienne El Moussawar, M. Yasser Arafat s'est déclaré prêt à une coordination politique entre l'O.L.P. et le chef de la famille arabe, tout en demandant au gouvernement du Caire « d'accomplir le pas dramatique permettant de rétablir l'équilibre psychologique rompu dans le monde arabe ». Il a cependant refusé de préciser la nature de ce « pas ». Quelques heures après la parution de l'interview ce jeudi 30 décembre, un porte-parole officiel égyptien déclarait que le dirigeant palestinien « serait le bienvenu s'il décidait de se rendre au Caire ».

Le ministre koweïtien des affaires étrangères, le cheikh Sabah El-Ahmed El-Jaber, a déclaré à la revue Kol El Arab, paraissant à Paris : « Nous sommes les grands perdants de l'exclusion de l'Égypte du monde arabe, car l'Égypte pèse d'un grand poids tant sur le plan démographique que politique et moral. Nous souhaitons que l'Égypte revienne au bercail arabe le plus tôt possible. »

L'Irak, qui s'est déjà prononcé dans le même sens, s'apprêterait à envoyer une haute personnalité au Caire pour examiner les possibilités de rétablir les relations diplomatiques entre les deux pays.

Afghanistan

IMPORTANTE MANIFESTATION ANTI-AMÉRICAINE A KABOUL

Selon un voyageur afghan arrivé à Peshawar, au Pakistan, et qui a gardé l'anonymat, l'ambassade soviétique à Kaboul aurait été endommagée au cours d'une brève attaque à la roquette lancée par des maquisards le 24 décembre. Il n'y aurait pas eu de victimes. Aucune source diplomatique à Kaboul n'avait confirmé cette information jeudi. Il en est de même à Paris, où l'on ne dispose d'aucune information à ce sujet. D'autre part, selon l'agence Reuters, des résistants afghans sont à l'origine des pannes de courant qui se sont produites à Kaboul depuis le début de la semaine.

Une importante manifestation anti-américaine a été organisée jeudi à Kaboul. Selon les autorités, elle rassemblait plus de deux cent mille personnes — cent cinquante mille selon l'agence TASS, vingt mille d'après les sources américaines. — qui protestaient contre les ingérences américaines dans leur pays et entendaient condamner le soutien apporté par le président Reagan aux « rebelles ».

CORRESPONDANCE

Le rôle déterminant du peuple

M. Mohamed Tchopani, membre de l'Union générale des Afghans de France (1), nous adresse un texte dans lequel il fait notamment remarquer que la présence soviétique en Afghanistan ne date pas de l'invasion de décembre 1979, car « elle était préparée minutieusement depuis un quart de siècle ». Dès les années 50, écrit-il, l'U.R.S.S. « utilisait les canaux économiques pour accroître son influence dans le pays », et en 1973 après l'instauration du régime du prince Daoud « la coopération entre les deux pays se faisait à 85 % avec l'Union soviétique ».

Soulignant que « la résistance ne peut s'identifier aux seuls partis fondamentalistes en exil », M. Tchopani ajoute : « Avec l'arrivée d'Andropov, pourra-t-on trouver une solution politique pour l'Afghanistan ? Les observateurs laissent entendre que oui : les dirigeants chinois, indiens et pakistanais pensent qu'un Afghanistan pro-soviétique pourrait exister. Quant à la Communauté européenne, l'essentiel est qu'un règlement politique global intervienne, peu importe la manière. Tout le monde néglige un point important, en l'occurrence le rôle déterminant du peuple afghan. Depuis plus de quatre ans qu'il se bat contre le régime pro-soviétique et les Soviétiques, qu'il a sacrifié plus d'un million de ses fils... Tant d'années de guerre pour revenir au point zéro, c'est absurde (...). A notre sens, la seule manière dont le peuple afghan peut chasser les envahisseurs russes est l'emploi de sa force et sa détermination à continuer la guerre de libération nationale (...). Cette résistance doit être aidée sans conditions, aussi bien matériellement, moralement, que diplomatiquement. »

(1) B.P. 563, 21015 Dijon cedex.

Australie

SUR FOND DE CRISE ÉCONOMIQUE

Le gouvernement de M. Fraser s'efforce de faire front aux pressions travaillistes

En Australie, la trêve des conflits est encore plus sacrée qu'en France... et plus longue. Dans un pays où les fêtes de fin d'année coïncident avec l'été austral et les grandes vacances, les hommes politiques désertent Canberra, la capitale fédérale, et les Parlements des États et, de décembre à février, il ne se passe généralement rien. C'est l'époque où dirigeants et commentateurs profitent du vide pour effectuer de longs voyages à l'étranger. D'ailleurs, dans ce pays qui est un continent à lui seul, très largement décentralisé, nombre de ministres n'ont même pas de résidence permanente dans la capitale fédérale : certains se contentent d'une chambre d'hôtel qu'ils occupent pendant les sessions parlementaires et lors des réunions de cabinet, rentrant chez eux toutes les fins de semaine. Ce qui leur permet de toucher de confortables frais de déplacement.

Rien d'étonnant, dans ce contexte, que les rumeurs d'élections anticipées, qui avaient couru au début de novembre, se soient tues : la date la plus rapprochée à laquelle la consultation pourrait avoir lieu serait mars prochain (1). D'autant que le premier ministre conservateur, M. Fraser, opère il y a près de deux mois — il souffrait du dos, — semble prolonger à souhait sa convalescence, laissant ainsi ses adversaires, tant dans la majorité que dans l'opposition, se découvrir. En même temps, une certaine sympathie de l'opinion envers un premier ministre souffrant lui a permis de voir remonter dans les sondages une cote passablement émaillée par sept années de pouvoir émaillées, ces derniers temps, de multiples scandales, de défaites électorales locales, et de luttes pour le pouvoir au sein du parti libéral.

Donné battu en cas d'élections anticipées par les sondages au début de 1982 — en mars, le Morgan Gallup Poll donnait 38 % des intentions de vote à la coalition libérale-nationale, contre 52 % aux travaillistes. — il aurait été beaucoup mieux placé à la fin de l'année. Sachant que la situation économique et sociale ne pouvait que se détériorer — le taux de chômage, qui atteignait 7,8 % en octobre, devrait passer à 10 % au printemps. — M. Fraser avait fait adopter un budget « électoral » qui lui a assuré 7 % de nouveaux suffrages pour le seul mois d'octobre. En même temps, sentant que l'opinion était lasse de l'infatigable spirale des prix et des salaires, et prenant le chef des travaillistes, M. Bill Hayden, à contre-pied, il a fait adopter, y compris par l'opposition, début décembre, un blocage temporaire des salaires dans la fonction publique, couplé à la libération de nouveaux crédits destinés à fournir de nou-

veaux emplois dans un pays où le chômage atteint un taux égal à celui de la Grande Dépression.

Tacticien habile et impitoyable, M. Fraser a temporairement réussi à endiguer une tendance qui semblait pousser irrésistiblement le Labour vers le pouvoir dont il l'avait chassé en 1975. Les travaillistes avaient pourtant repris le contrôle de Victoria, l'État natal du premier ministre, et de l'Australie du Sud, tandis que les sondages leurs sont favorables pour les prochaines élections en Australie-Occidentale. S'il devait en être ainsi, les libéraux de M. Fraser ne conserveraient le pouvoir que dans le plus petit État, la Tasmanie, et avec leurs partenaires nationaux, au Queensland.

Les divisions du Labour

Malheureusement pour les travaillistes, un petit grain de sable est venu se glisser dans cette mécanique bien huilée : le 4 décembre, ils n'ont pas réussi à remporter l'élection partielle de Flinders. Il leur fallait gagner 5,5 % de voix, ils n'en ont obtenu que 3 %. Mais cet accident de parcours n'a fait que relancer la querelle fratricide qui oppose, à la tête du Labour, M. Hayden et son challenger, l'ancien chef des syndicats, et l'homme politique le plus populaire, M. Bob Hawke. A deux reprises, M. Hawke avait, sans succès, tenté de remplacer M. Hayden. L'échec de Flinders, attribué, comme d'autres fautes manœuvres précédentes, au manque d'habileté politique et de charisme de M. Hayden, fait désormais douter certains de ses propres partisans de sa capacité à gagner des élections générales. M. Hawke est aujourd'hui donné comme le seul homme capable d'amener le Labour à la victoire.

La lutte promet d'être dure au sein du parti. M. Hayden ayant laissé entendre qu'il lutterait jusqu'au bout : selon certains observateurs, une scission n'est pas exclue. « Les travaillistes, nous disait récemment l'un d'eux à Canberra, ont un étonnant don pour transformer un défaites des victoires certaines ». Le sort de M. Hayden risquerait toutefois d'être scellé si l'un de ses plus sûrs partisans, le sénateur John Button, chef du Labour au Sénat, confirmait son intention de lui retirer son soutien. Ces luttes intestines — dont se réjouit un gouvernement longtemps aux abois — devraient laisser des traces dans le parti, et ternir son image publique. Elles pourraient également faire remonter à la surface les divergences qui divisent le Labour sur plusieurs questions importantes : le degré de l'alliance américaine — à un moment où des informations ont été pu-

bliées sur le rôle joué par certains services spéciaux américains dans la chute en 1975 du gouvernement travailliste de M. Whitlam, — la politique à adopter à l'égard de l'extraction et de l'exportation de l'uranium, les relations avec les syndicats...

Si M. Hawke veut concrétiser son image de meilleur premier ministre possible selon les sondages, il ne pourra le faire qu'à la tête d'un parti dominant, au moins une illusion d'unité. Il devra aussi présenter une alternative crédible à la politique économique du gouvernement, quelles que puissent en être les contradictions et les aspects démagogiques. Déjà en effet Canberra vient d'augmenter, par rapport aux prévisions budgétaires, le déficit, qui pourrait doubler pour atteindre 4 milliards de dollars australiens. Politique que n'auraient pas désavouée autrefois les travaillistes, favorables à un déficit consacré à financer des créations d'emploi et des grands travaux. Aujourd'hui, après avoir accepté le blocage des salaires des fonctionnaires, ils promettent de ne pas accroître le déficit budgétaire s'ils reviennent au pouvoir et de financer ces dépenses par une « super-taxe » spéciale sur les riches.

Ces luttes, qui donnent une vitalité nouvelle à un paysage politique souvent trop conformiste, se déroulent sur un fond de crise économique, de désenchantement de l'opinion, et alors que sévit la sécheresse la plus dramatique du siècle (2). Peu d'experts s'attendent à une amélioration pour 1983 : un certain nombre pensent même que la situation pourrait s'aggraver. Dans ce cas, les artifices à court terme de l'actuel budget, destinés à préparer des élections anticipées, pourraient alors se retourner contre leurs auteurs. A moins que, une fois encore, les travaillistes ne soient les artisans de leur propre défaite.

PATRICE DE BEER.

(1) En Australie, les élections générales ont lieu tous les trois ans : les dernières s'étant déroulées en octobre 1980. Les prochaines doivent se tenir avant octobre 1983.

(2) Voir le supplément sur l'Australie publié dans le Monde du 5-6 décembre.

AMÉRIQUES

Pérou

Après le rejet d'un ultimatum gouvernemental par le Sentier lumineux

DES RENFORTS DE TROUPES SONT ENVOYÉS DANS LES ANDES CENTRALES

Lima (L'P). — L'état d'urgence a été proclamé pour soixante jours dans sept provinces péruviennes, où le pouvoir est confié, de fait, à l'armée. A-on annoncé officiellement, à Lima, le jeudi 30 décembre. Cette décision du gouvernement de M. Belaunde Terry a été prise après le refus des guérilleros du Sentier lumineux, de tendance maoïste, de répondre à l'offre de reddition lancée par les autorités.

Trois généraux, dont les noms n'ont pas été révélés, ont été envoyés à Ayacucho, à quelque 350 kilomètres au sud-est de la capitale, pour prendre le commandement d'un contingent de six cents hommes de troupe chargé de « prendre le contrôle complet de la région », bastion principal du Sentier lumineux.

La mesure affecte cinq provinces du département d'Ayacucho et deux provinces des départements d'Apurímac et de Huancavelica. On estime que la guérilla du Sentier lumineux a tué au moins cent personnes en 1982 dans cette région centrale du Pérou.

Le président Belaunde Terry avait donné, dimanche, un délai de soixante-douze heures aux guérilleros pour se rendre. L'ultimatum expirait mercredi à minuit. Le gouvernement a justifié sa décision en affirmant que « toutes les mesures de bonne volonté » avaient été épuisées pour tenter de persuader les guérilleros de mettre fin à leur combat. Ces derniers se sont emparés, jeudi, d'un émetteur de radio à Ayacucho, pour inciter « le peuple à se joindre à la lutte armée ».

Dans Le Nouvel Observateur

Bretécher
Desclozeaux
Reiser
Wiaz

présentent à leur manière
leurs vœux pour 1983

LE NOUVEAU
observateur
EN VENTE DÈS AUJOURD'HUI

Bertrand Contemporain

les signatures du mobilier contemporain :
WILLY RIZZO - TOMASO BARBI
FABIAN - MAHEY
Canapé 2 places Tango
recouvert tissu Cereda 4490 F.
7 rue Lucaille 75017 Paris. Tél. 229.25.36.

مكتبة الشرق



Une semaine avec

Huit ans après...

L'écolière et les francs-tireurs

Le courage peut donc avoir cette jeunesse, cette fraîcheur extrême. Christina aura bientôt dix-huit ans. Et ce qu'elle a vécu, on sait bien des brisards, des vagues de la guerre sur le balcon, un peu comme d'autres ont l'eau sur l'évier, les vertes années dans l'œil du cyclone. La belle jeunesse que voilà ! Sur ce balcon justement, près de la niche du chien couverte d'un poster d'Elvis Presley, cette jeune fille dit : « C'est bien, on entend les oiseaux. » Un instant : « Avant c'était une tout autre musique. »

C'était, ce fut, en effet, une tout autre musique, pendant huit ans, avec la guerre pour seul univers et la peur pour compagne, le bruit des explosions qui n'empêchent même plus de dormir, et les francs-tireurs, la mort à crédit, qui n'empêchent pas de sortir.

Ici, ce fut la guerre presque sans relâche ni trêve. Du balcon, interdit pendant huit ans et couvert d'impacts, on voit à 50 mètres la rue de Damas, frontière absolue entre l'est et l'ouest là-bas, cette fameuse rue minée, piégée, où les papyrus finissent par pousser sur la chaussée éventrée. En face, à 50 mètres, le Ring, ce boulevard devenu voie express de la mort. Derrière, à 20 mètres, les barricades, les bidons pleins de sable et des contenants encore en place dans un quartier qui ne veut pas croire à la réalité de la paix. Bref, un appartement en plein no man's land. Et les combattants tout autour dans les tours éventrées, phalangistes ici, Palestiniens progressistes ou Syriens là-bas.

A quoi rêvent les jeunes filles de Beyrouth, est ou ouest, peu importe ? Christina avait dix ans peut-être, onze ans à peine. Dans la rue sous sa fenêtre, il fallait espérer d'essence et brûler les cadavres décomposés des combattants.

Elle avait treize ans qu'elle savait déjà reconnaître un coup de départ d'un coup d'arrivée, et ne pouvait dormir que volets ouverts pour voir la lueur des projectiles avant que d'entendre le fracas des explosions. « On se prépare, c'est plus facile à supporter. » Elle avait seize ans, et quand son frère vint la prévenir qu'un obus était tombé dans le salon, elle lui dit : « Fiché-moi le paix, je veux dormir. »

Difficile à croire. Et pourtant. Christina a presque dix-huit ans, et, ce dimanche matin, fraîche, pimpante, elle a accepté de parler encore. On aurait voulu comprendre cet héroïsme tranquille. Mais, il n'y avait rien à comprendre ni de ressort à démonter. L'enfant et ses teneurs, les rats, dans l'espace de venelle en bas de l'immeuble, qui lui « faisaient plus peur que les balles et les bombes », l'enfant et ses habitudes sur le chemin de l'école. « Tiens, le franc-tireur est là aujourd'hui » — est devenue l'adolescente.

« Lorsque cela devenait intenable... »

Avec ses grandes peines, la mort par maladie de sa mère en 1978 : ses grandes révoltes : « J'ai douté de tout à ce moment-là. » Et l'adolescente privée d'amour — « Personne n'osait venir à la maison, nous étions seuls. Nous ne réalisons même plus qu'il y avait des coups de feu, sauf quand un étranger était là et sursautait » — s'est transformée en cette toute jeune femme de fer, dont on soupçonne volontiers qu'elle tint sa famille à bout de bras.

Christina Gebars a dix-huit ans et raconte les « années perdues » et les « espoirs fragiles » : « Ce n'est pas encore la paix, c'est étrange comme l'eau morte, l'eau qui dort. Un long, long couloir, avec une petite lueur tout au

bout, le cœur fermé qui commence seulement à s'ouvrir. » Elle dit la vie : « On aime encore plus la vie. Et le temps perdu, cette jeunesse gâchée, oui, peut-être. Mais aujourd'hui, je me dis : j'ai mes deux yeux, mes deux bras, mes deux jambes, ce que j'ai encore est bien plus que ce que j'ai perdu. » Elle dit la mort : « L'hallucination de la mort, l'habitude, notre pire ennemie, comme une drogue quand l'homme n'est plus une valeur, mais devient l'animal. »

Christina Gebars a dix-huit ans, et dit : « Le courage, pour nous, c'était l'idée de la maison, c'est cela qui nous a aidés à tenir. » Plusieurs fois en 1976, en 1978, en 1980, « lorsque cela devenait intenable », la famille est partie. Chaque fois elle est revenue, avec la peur de décider le départ et la peur de le regretter. Malgré la crainte physique, « ces réactions animales ». Malgré les crises de nerfs : « Qu'est-ce qu'on en a piqué. » Malgré les risques : « Si on y avait pensé chaque jour, on n'aurait pas survécu. La confiance doit être aveugle et sourde. »

Et malgré le doute : « Depuis des années, des siècles, le Liban c'est guerre-paix, guerre-paix. Cela passe sur la conscience. Les massacres n'ont plus de sens. Il n'y aura pas d'égalité, de fraternité, de liberté. C'est trop mythique. »

Christina a dix-huit ans à peine, des coiffures de lycéenne sur « le beccafort trévis », des enthousiasmes de jeune fille pour la vie, les rires et la fête.

Christina a dix-huit ans déjà. Et, un peu comme ces femmes enceintes saisies par cette fébrilité de rangement qui annoncent les naissances, elle est emportée par la frénésie du changement. « On veut changer l'appartement, tout refaire, ce cadre qui rappelle trop de choses. On veut recommencer une vie. »

PIERRE GEORGES.

Pour les

Un milieu devenu hostile

Les très rares cadres que l'O.L.P. a laissés dans la capitale libanaise — ou simples responsables de cette myriade d'institutions sociales, syndicales ou culturelles, qui gravitaient hier autour de la « centrale » — n'ignorent pas ces humeurs, même si, pour des raisons évidentes, ils préfèrent en minimiser l'importance. Mais ils doivent désormais se débattre dans un milieu devenu hostile, voire agressif.

Elle est loin, la Beyrouth accueillante, bastion d'une résistance qui, peu soucieuse des formes, y faisait peu ou prou la loi et déployait, à l'ombre des fedayins, des cohortes de bureaucrates pour accaparer tout un peuple, offrant emplois, subsides et sécurité. La ville savante « sa » paix et n'a guère de tendresse pour ces Palestiniens, vite tenus pour responsables de tant d'épreuves et qui payent aujourd'hui les trop nombreux excès des combattants d'hier. Mais n'ont-ils pas eu trop tendance à sentir Beyrouth pour une conquête ?

Le dernier et minuscule carré de responsables doit maintenant compter avec les moyens du bord. Ils sont minces. Eux-mêmes, surveillés de près, parfois harcelés par les services de sécurité libanais, tentent, avec

CHATILA. — Deux drapeaux noirs plantés dans un champ de boue. Deux couronnes flétries jetées là, comme au hasard. Victimes anonymes d'un massacre, ils gisent en terrain vague. Même la mort a ses bidonvilles...

On passe à côté en cabotant parmi des nids de poule gorgés des dernières pluies. Ordre oblige, les bulldozers ont éclairci le paysage, rasant les restes des maisons horribles de cent pas, végétant au milieu de ses ruines et n'exhalant plus qu'une désolante suette. A quoi bon s'attarder ? La misère a aussi ses clichés : images standardisées, banalisées, de gosses aux pieds nus et de vieilles aux regards éperdus, d'adolescents désœuvrés et de femmes qu'une trop injuste honte fait fuir.

Chatila, c'est tout cela. Avec la peur, en plus. Une peur tenace, indécible, entrecroisée comme à feu doux par la rumeur et les menaces, vraies ou supposées. Peur de la rafle, peur des rebuffades, des vexations, des intimidations. Peur du lendemain, de l'inconnu. Une peur qui recroqueville des dizaines de milliers de gens sur ces ruines, leur seul et dernier « sanctuaire ». En sortant est ressenti comme un risque inutile.

Jamais les Palestiniens n'ont paru plus floués, perdus, démoralisés. « Tout semble éclater », explique un jeune étudiant, né à Sabra où sa famille s'est réfugiée en 1948, Fayam Hadfa. « Les liens familiaux se sont distendus depuis que beaucoup d'hommes sont partis ou ont été arrêtés. Les clans, qui formaient l'ossature de notre société, même dans l'exil, ne sont plus le lieu d'identité nécessaire à tout peuple. Les destructions, les déplacements massifs, le rétrécissement des camps à leurs limites d'origine ont distillé l'espace social familial des Palestiniens. L'influence rassurante des notables s'est amoindrie. Il y a un peu partout, un sentiment d'impuissance et d'abandon. »

Et déjà, ça et là, des relents

CARNET DE ROUTE

Barrages, haltes et détours...

Mercredi 7 heures.

Cette nuit encore, le montage a vidé ses querelles. Une unité phalangiste, appelée en renfort, est tombée sous le feu des druzes. Et Aley, qui accroche à mi-pente les tonnelles où Beyrouth aime à filer l'été, s'est réveillée dans un champ de tir. Des hauteurs, les canons chrétiens ont soudain tonné. Des miliciens sont accourus pour prendre à revers les jomblattistes embusqués. Deux heures de fusillade. Rien que d'ordinaire...

Mais Israël, bon gendarme, a fermé la grand-route aux abords de la bataille. Les camions pour Damas ont rebrousse chemin. Qu'importe ! Il n'est ici d'intérêt qu'à ne se tourner, donc de barrage qui ne se contourne. Il n'y faut qu'un peu de temps et l'humeur vagabonde.

Les cartes, fêchées avec un terrain trop capricieux, préfèrent d'évidence la couleur au détail. Les rares parcellaires, vestiges branlants de la coloniale, donnent dans le flou ou se

voient au culte du « président-martyr ». Reste à suivre le flot : lui seul sait le chemin qui mène dans le dos de l'Israélien, de l'autre côté de la guerre. « Évitez simplement l'archiche, avaient recommandé les taxis-service pour Damas, maîtres avisés du contournement de front. La route est bonne mais vous risquez de vous retrouver à pied. Ça brigande ferme là-haut... »

La montagne chrétienne n'est ici qu'une longue rue sinueuse et pentue. Rude et coasse, elle a gardé l'esprit de village. On peut naïf à Beyrouth, il sera toujours dit qu'on

vient de Ghazir ou d'Ajloun, de Roumîyé ou de Rayfour. Le maronite aime à flatter le terroir, même si, depuis des lustres, on n'y sent plus le terroir. L'opulence villageoise grince la pensée du marin. Les trouffions, décolorés, baguenaudent dans les rues désertes, plus pressés de faire le paquetage que le coup de feu.

Tout autour d'eux, les lignes s'entremêlent, inextricables, au gré des crêtes et des versants. Israéliens, phalangistes, Syriens, s'épient tranquillement, serrés dans le désordre du dernier cessez-le-feu. Le long détour s'achève à Mdein, après plus de deux heures de balade cahotante. Là, sur la droite, Beyrouth n'est qu'à vingt minutes, au bout d'une belle descente en lacs serrés, prise sous les feux contraires d'une guérilla sans trêve. L'heure est maladroite. Il n'est plus qu'à gravir les derniers vallonnements arides du Dah-el-Bekir pour oublier la côte et fondre, à l'est, vers le Bekaa. Au sommet, une majorité de Syriens grelottants, bonnet de fourrure vissé aux oreilles, battent la semelle autour d'un brasero, maudissant le sort qui les a plantés là. On les lit, ce matin, les journaux de Beyrouth ? Ils racontent avec force détails les touchantes attentions du général Sharon, qui offre chauffage et vidéo à ses troupes condamnées aux quartiers d'hiver...

Chitara, à l'orée de la grande plaine, out des temps idylliques. On y venait jadis, de Beyrouth ou de Haifa, s'aimer la nuit des noces dans une chambre du Messabbi. Ou banqueter en famille, le dimanche, à la terrasse ombragée du Akl. Ce n'est plus qu'une route parsemée de nids-de-poule, une rue poussiéreuse où vont et viennent des bidons en « perm ». Les taxis y font halte pour faire le plein, dans un supermarché, de tout ce qui manque à Damas. Un petit baloch à la frontière et trois grosses boîtes de jus de fruit-cocktail suffisent à passer la nuit dans un bon hôtel damascène.

La Bekaa foisonne de tout ce que Beyrouth s'est empressé d'oublier : Syriens d'une « force » que l'on disait de « dissuasion », « brigades spéciales » de Rifat Assad, le « Monsieur-frère » de Damas, « moukhabarat » (services de renseignements) à l'affût ; Palestiniens de toutes obédiences, orphelins d'écartement d'une capitale qu'ils avaient faite leur ; gendarmes et soldats liba-

neis aussi, chômeurs forcés d'un Etat qui attend qu'on lui rende ses frontières. Les barrages pullulent au long des routes, gardiens d'un désordre soigneusement entretenu.

16 heures.

Zahlé, tapie aux conforts du mont Liban, soigne au contraire ses allures d'enclave. Châteline, elle a pitié à son honneur, l'an passé, des fureurs syriennes. De longues semaines de siège, et, pour enjouer, le contrôle d'une ville indolente que les hommes de Cheikh Béchir s'acharnaient à tenir. Les soldats de Damas ne valaient plus qu'aux entrées et faignaient d'ignorer les miliciens chrétiens qui règnent en maîtres derrière eux. Autant querelleux, Zahlé semble s'endormir sous le tutelle des jeunes phalangistes qui, au prix d'un long siège, ont arraché la ville à une nouvelle conquête. Car la ville, grecque catholique dans sa majorité, ne leur avait jamais été acquise. « Assad peut être fier, murmure un vieux Zahliote, devant un océan de mazzés, il leur aura même donné cette ville qui ne les aimait guère... »

Tout en haut de la grand-rue, où le Berdouni se resserre dans ses gorges, les « casinos », guinguettes serrées au fil de l'eau, ont vidé leurs terrasses à l'automne. On y vient, aux beaux jours, siffler l'arak et se tancer de table en table, les défis du zayl, cette poésie improvisée, chantée, rimée, qui fit la gloire de la cité par temps de paix. Zahlé n'est qu'une brève escale. « Territoire libéré », clament fièrement ses miliciens. Le reste de la longue plaine demeure la proie d'une guerre qui s'entend. Syriens au nord, Israéliens au sud : la Bekaa n'est qu'un front endormi et quelques grands amirs.

20 heures.

La nuit est tombée sur Baalbek, silencieuse et glacée. Les sentinelles ont allumé des feux au milieu des canefours. Pas âme qui vive. Près de la chendé, dans la salle à manger du vieux hôtel Palmiers, Michel, maître des lieux, se met à raconter les souvenirs presque enfouis d'avant-guerre. Baalbek avait fait festoyer à l'ombre de ses temples... Elle n'est plus qu'amertume.

D. P.

(A suivre.)

BANQUE G. TRAD

CREDIT LYONNAIS

S.A.L.

Direction Générale et Services Centraux
(Siège provisoire)
Jal el Dib - Imm. Moukarzel
Tél. : 413 109 - 417 323 - 417 383
Téléc. : TRADEL 20866 LE - 20194 LE
42282 LE - 40064 LE

• Début 1983 installation Avenue Fouad Chehab • 12 agences

Filiale en France
BANQUE TRAD - CREDIT LYONNAIS (FRANCE) S.A.
38, Avenue de l'Opéra, 75002 Paris
Tél. : 742 4001
Téléc. : CRETRAF 680720 F - 680453 F - 221106 F

Réseau de correspondants dans le monde entier

مركز الامم المتحدة

Le Liban



Palestiniens, il n'y a pas d'ailleurs...

par DOMINIQUE POUCHIN

plus de courage que d'illusions, de tisser à nouveau des liens que des mois de guerre et de revers ont brisés. Ils parcourent inlassablement les camps, d'abord pour recenser les absents, hommes de tout âge pris depuis la fin septembre dans les ratissements de l'armée libanaise. Les rafles systématiques n'ont pas duré mais les arrestations sont encore monnaie courante.

Les dernières listes font état de six cent deux « disparus », sans doute gardés dans les locaux de l'armée de Vars, dans la banlieue est. Mais on estime généralement le nombre des détenus à environ mille deux cents. Les représentants de l'O.L.P. affirment que quatre d'entre eux sont morts « des suites de tortures ». Mais si les récits de « tortures » abondent, aucun témoignage fiable ne permet de confirmer l'existence de tels sévices. On est fort loin en tout cas des « centaines d'éliminations systématiques » évoquées, il y a peu, dans la presse israélienne.

Le sort de ces détenus incite les derniers responsables palestiniens présents dans la capitale à tout faire pour normaliser un minimum leurs relations avec l'Etat libanais. Mais la tâche ne s'annonce guère facile. L'armée occupe encore les locaux officiels de l'O.L.P., sur la corniche Mazraa, qui jouit pourtant —

comme dans tous les pays membres de la Ligue arabe — du statut diplomatique. Une rencontre, gardée secrète, aurait eu lieu entre le président libanais, M. Amine Gemayel, et Abou Ayad, l'un des leaders du Fath : rien de concret ne laisse supposer qu'elle ait eu des résultats tangibles.

« Ils veulent nous étouffer »

La mise sur pied d'un comité bipartite, libano-palestinien, avait pourtant, semble-t-il, été décidée avant l'évacuation des fedayin, au mois d'août. Mais les bouleversements survenus ensuite — de l'assassinat de « Cheikh Bechir » au massacre de Chatila, en passant par l'invasion israélienne de Beyrouth-Ouest — l'ont vite fait oublier. Il ne s'est jamais réuni malgré les demandes répétées des responsables palestiniens. Un seul contact a finalement eu lieu, il y a un mois. Les dirigeants libanais se seraient alors engagés à donner, sous quarante-huit heures, des précisions sur le nombre et le sort des détenus. Depuis, plus rien. Sinon, affirment les représentants de l'O.L.P., une interdiction notifiée aux organismes sociaux palestiniens de distribuer des

subsidés dans les camps. « Ils nous ont carrément dit que ces argent était le nerf d'une guerre que l'O.L.P. peut et veut faire rendre, assure l'un de ces responsables. Ils veulent nous étouffer, transformer nos enfants en mendiants, nos femmes, nos filles, en prostituées. »

Les autorités libanaises se gardent de définir publiquement une politique précise à l'égard des Palestiniens, qu'il s'agisse de leurs rapports avec l'O.L.P. ou du sort des populations civiles dans les camps. Ce qui ne les empêche pas d'en avoir une, mais inavouée, car pas toujours avouable. Faute de pressions, d'intimidations, elle vise à maintenir un seul d'insécurité pour le présent et d'incertitude pour l'avenir, qui doit pousser le maximum de Palestiniens à gagner d'autres lieux.

Ménée plus ou moins en sourdine par le deuxième bureau de l'armée, cette politique répond à une volonté évidente de ne rien faire qui puisse passer pour du laxisme, et inciter du même coup les Israéliens à durcir leur position à l'heure où s'amorcent les délicates négociations qui devraient aboutir à leur retrait du Liban. Les « plans », complaisamment dévoilés et commentés, selon lesquels les camps seraient progressivement

annihilés et le nombre de Palestiniens réduit jusqu'à cinquante mille (ils sont actuellement environ quatre cent mille), relèvent pour partie des mêmes buts : afficher une détermination sans faille face aux Israéliens.

Car, dans les antichambres du pouvoir, les plus réalistes savent qu'une telle « ponction » est vue de l'extérieur. Ramener l'implantation palestinienne aux seuls « réfugiés légaux » venus en 1948 et recensés par l'UNRWA (environ deux cent trente mille) paraît déjà fort problématique. Les « pays frères », c'est bien connu, ne se bousculent pas pour accueillir le surplus et les dirigeants palestiniens eux-mêmes, tout en ayant conscience d'avoir ici perdu l'essentiel de leurs « arguments », disent conserver encore quelques atouts non négligeables.

Quelques fragiles atouts

« Amine Gemayel, explique l'un d'eux, a bien besoin de pétrodollars. Les Américains le soutiennent mais ne paieront pas si un politicien trop systématique de vexations et de répression vient alimenter un extrémisme qui les fait fuir. D'autre part, nous pouvons profiter,

dans une certaine mesure, des contradictions latentes entre les intérêts israéliens et libanais. Israël souhaite que nous nous assimilions partout où nous sommes. Mais, au Liban, cela ne ferait qu'aggraver les déséquilibres confessionnels qui minent déjà suffisamment le pays. Enfin, nous pouvons encore jouer de notre présence armée dans le Nord et dans la Bekaa... »

Atouts bien fragiles, surtout le dernier. Car chacun sait que cette présence des fedayin est totalement liée, subordonnée, à celle des « frères syriens ». Rien ne leur est possible en territoire libanais sans le feu vert de Damas. Leurs bases sont dispersées — souvent loin d'un front qui hiberne — et étroitement contrôlées par les troupes les plus fidèles au régime du général Assad. Pis, les relations syro-palestiniennes, toujours conflictuelles, se sont passablement détériorées surtout après les ouvertures de M. Yasser Arafat vers la Jordanie du « petit roi ». Les fedayin, dans la Bekaa, ne sont pas avares de confidences amères sur la tutelle, « le joug insupportable et perfide » de l'armée syrienne. Nul n'ignore que le Fath fournit l'essentiel de la logistique nécessaire aux combattants qui, à Tripoli, font le coup de feu contre les alaouites et

les brigades spéciales de Rifaat Assad.

« Un conflit ? Non, un malentendu », croit encore pouvoir assurer un dirigeant palestinien basé à Baalbeck. Autour de lui, les demi-sourires et les regards incrédules ont vite fait de démentir. « En fait, les Syriens veulent, aujourd'hui comme hier, nous utiliser comme un pion dans leur jeu », confie, un peu à l'écart, un jeune cadre du Fath. « Ils n'ont rien fait de sérieux quand nous étions pris au piège à Beyrouth. Ils savent que leur crédibilité en a bien souffert. Maintenant, ils veulent passer pour des purs et durs et rendre nos dirigeants seuls responsables d'éventuelles concessions (...). Mais il suffit de savoir comment nos frères sont reçus à Damas pour mesurer la sincérité de Hafez Assad. »

Dans les allées grouillantes du camp de Wavell, à Baalbeck, on écoute volontiers les discours de plus en plus désaccordés des militants des diverses fractions et groupuscules. Mais les diatribes ne passent plus, la flamme est éteinte. « Les gens ici pensent d'abord à partir », soupire une jeune femme qui a fui Beyrouth après le massacre. Partir où ? Il n'y a pas d'ailleurs...

LE PARIS DES LIBANAIS

La mauvaise humeur des Français, passe encore... mais leur persil frisé !

LES Libanais sont une race à part. Leur levantine, mélange d'hédonisme et de rouerie, ne les a pas empêchés de se battre comme des lions. Le violent attachement qu'ils éprouvent pour leurs hautes racines — de même toujours fait bon ménage avec l'exotisme pour les terres les plus diverses, où on les rencontre sans coup férir adaptés aux milieux a priori les plus dépayésants pour eux. En France, ils sont si à l'aise qu'on ne remarque guère, si ce n'est parfois pour brocarder les super-virons de tels financiers ou les super-virons de telles oisives qui sont l'exception confirmant la règle : la présence libanaise dans la capitale a ses lettres de noblesse. Camille Aboussouan, moins connu pour sa qualité d'ambassadeur de son pays auprès de l'UNESCO que comme culturellement francophile, a découvert à Paris, François Mitterrand, à découvrir au 33, qu'il n'est pas si différent de Louis, une plaque rappelant que « en 1642, ici, demeurait le sieur Gabriel Sionita, maronite du Liban, professeur d'arabe au Collège de France ».

Le premier intellectuel arabe ayant choisi la francophonie comme accès à la modernité semble bien avoir été ce moine maronite (1) syro-libanais, professeur d'arabe aux Langues O à Paris de 1803 à 1816. Raphaël Zakhour, qui s'était lié avec Bonaparte en Egypte.

Aujourd'hui comme hier, Paris est avant tout, pour les Libanais, un laboratoire, un lieu d'espérance et de vocations qui vont ensuite s'épanouir à Beyrouth. La guerre, depuis 1975, n'a fait que renforcer ce rôle de la capitale française. Mais si les séjours et le nombre de Libanais s'y sont multipliés, l'idée du retour au pays — et, en attendant, la pratique des aller-retour à chaque accalmie — est restée, sauf exception, bien ancrée chez les Libanais. Borhane Alalouie, le plus audacieux des cinéastes libanais (il est le réalisateur de *Kajf Kazzem*), a préparé à Paris de *Kajf Kazzem*, film prémonitoire, trois ans avant qu'elle ne s'esquisse, de la réconciliation confessionnelle, et qu'il était bien sûr allé tourner au Liban. « Plus je passe de temps en France, plus je me sens habité par les problèmes du Liban », dit-il, pensant sans doute à

son petit village chiite du Sud-Liban encore occupé par les Israéliens. La toute jeune actrice libanaise Yasmine Khat, héroïne du film tunisien *Aliza*, d'Abdelatif Ben Ammar, a choisi de venir perfectionner son jeu à Paris avant d'aller poursuivre sa carrière au Proche-Orient. Selab Sierré, Marouane Achkar, le Père Michel Hayek, Etel Adnan et d'autres encore ont mis à profit leurs séjours professionnels ou forcés à Paris pour y étendre, à l'abri du tumulte proche-oriental, leur œuvre littéraire.

Du havre à l'exil...

Georges Schéhadi, à qui jadis on prêtait ce mot justifiant son attachement à « vivre à Beyrouth — où on trouve la plupart des avantages de l'Occident, avec en plus tout le meilleur de l'Orient », a dû se résoudre à venir à Paris lorsque les pluies d'obus sont devenues par trop fréquentes sur sa maison d'Achrafieh. De tout temps, et plus que jamais depuis la guerre, Paris a aussi été un lieu propice à la réflexion ou aux rencontres pour les hommes politiques libanais entre deux responsabilités. Parfois le havre provisoire est devenu exil interminable, comme pour le député Raymond Eddé, qui a cependant toujours refusé, depuis 1976, de vivre ailleurs qu'à l'hôtel. Michel Eddé, ministre de l'Information dans le précédent gouvernement libanais, est venu (mais dans son appartement du seizième arrondissement) se remettre des émotions du siège de Beyrouth par les Israéliens, comme l'a fait l'ancien président Sarkis. L'avocat chiite Mohsen Slim, infatigable défenseur des droits de l'homme dans son pays, a, de longue date, choisi Paris comme caserne de résistance à son action internationale.

Longtemps fief des chrétiens libanais, Paris est devenu plus récemment aussi un point de mire pour leurs compatriotes musulmans, bourgeois sunnites mais aussi chiites désargentés. Ali est commerçant à Aubervilliers : « Maintenant ça va, mais au début je me demandais si j'allais pouvoir vivre parmi tous ces gens pressés, irascibles, secs. » Même réaction chez cet étudiant, venant lui aussi de la moins favorisée des communautés libanaises, mais qui ajoute : « Ça va bien la peine de supporter le mauvais caractère des Français pour pouvoir goûter à tout ce qu'ils font de bien et de bon. Finalement je me sens

aussi culturellement chez moi en France qu'au Liban. »

Le miracle des Libanais à Paris c'est l'harmonieuse articulation de leur identité orientale avec la civilisation française. Pas de ces acculturations si compliquées, de ces auto-tortures si répandues parmi d'autres ethnies étrangères implantées en France. « Il y a tout de même une chose, remarque le narquois Michel Eddé, qu'aucun Libanais n'accepterait en France, même le coiffeur sous la gorge. C'est d'y manger votre abominable persil frisé. C'est ainsi qu'ont fleuri à Paris épiceries et restaurants libanais, le nombre de ceux-ci passant en moins de dix ans de deux à trente-deux. »

En mêlant résidents fixes et temporaires et doubles nationaux, il y aurait maintenant en permanence dans la région parisienne quelque vingt-cinq mille Libanais, soit une petite moitié de la colonie globale en France ; le nombre des étudiants est passé, en une décennie, à Paris, d'un millier à près de deux mille cinq cents sur environ cinq mille dans toute la France. 40 % d'entre eux viennent aujourd'hui des communautés islamiques contre 20 % hier.

La sortie de la messe de onze heures à l'église libanaise de la rue d'Ulm demeure le rendez-vous traditionnel de la jeunesse maronite à Paris. Les lieux de rencontres exclusivement communautaires sont cependant peu nombreux, encore qu'il faille mentionner certain coin du Café de la Paix, étape obligatoire des Libanais d'Afrique occidentale en transit vers Beyrouth. Il n'y a pas de cercle proprement libanais. En revanche, les quatorze banques beyrouthines ayant décidé, dont trois depuis 1975, d'ouvrir une agence à Paris ont la faveur des Libanais : de même Naim de Beyrouth, « le coiffeur des reines et des chanteuses arabes », a la préférence des Libanaises de Paris depuis qu'il a ouvert une succursale parisienne.

Pour le reste, point de sectarisme ni de réactions grégaires ou chauvines. Les trois hebdomadaires arabes de Paris, sans parler de l'*Arabescope* (sorte de *Pariscope* en arabe), sont faits en grande partie par des Libanais, mais leurs compatriotes préfèrent d'autres lectures. Pour que les Libanais de Paris se mettent à écouter La Voix du Cèdre (105.8 MHz), il a fallu que cette radio libre, pourtant dispensatrice de bons bulletins d'information et de bonne musique orientale, ne soit pas retenue par la commission Holleaux l'été dernier. L'affaire a suscité tant de remous que même le président Amine Gemayel, dit-on, en a parlé à l'Elysée, lors de son passage à Paris cet automne. « Quand je pense que la plupart des radios libanaises, sans parler de toute une chaîne de notre télévision nationale, ont des programmes quotidiens en français ! Où est la réciprocité ? », notait avec quelque dépit un journaliste libanais en poste à Paris.

J.-P. PÉRONCEL-HUGOZ.

Le programme de



Page spéciale de 10 minutes dans le journal télévisé de 20 h :

Vendredi 31 décembre

LES HOMMES EN ARMES

(« La force de sécurité intérieure », Jean Bertolino ; « Les phalanges », Jean Bertolino ; « Images du Noël des paras français », Jean-Claude Perpère ; « Les paras français et les Palestiniens de Chatila », Robert Werner.)

Samedi 1^{er} janvier

LA FORCE DU PASSÉ

(« L'angoisse des Palestiniens de Sabra », Marion Desmarres ; « Interview d'un combattant palestinien clandestin », Jean Bertolino ; « Les Phéniciens et Byblos », Jean-Claude Perpère.)

UN SOUFFLE DE VIE



La Place des Martyrs

Le Liban est en train de surmonter les pires épreuves de son histoire. Il mérite son droit à la vie.

Aidez-le à reprendre son souffle.



Ministère de l'Information
Conseil National du Tourisme au Liban

LA VOIX DU CÈDRE

LA RADIO DE LA COMMUNAUTÉ LIBANAISE DE PARIS

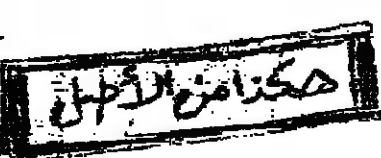
FM 105.8 MHz stéréo, 24 heures sur 24

INFORMATIONS EN FRANÇAIS		INFORMATIONS EN ARABE	
19 H 30	20 H 30	14 H 30	22 H 30
19 H 15	21 H 30		

VARIÉTÉS LIBANAISES ET OCCIDENTALES, ÉMISSIONS CULTURELLES, MAGAZINES POLITIQUES, ETC.

LA VOIX DU CÈDRE

B.P. 161 75623 PARIS CEDEX 13 Tél. : 583-24-47



AU TRIBUNAL DE PARIS

Les fêtes aux « flags »

Il est 13 h 30 au Palais de justice. Le tribunal de la 23^e chambre correctionnelle, présidé par M. Mathieu Savelli, entre dans le prétoire précédé par une sonnerie aigre. Une audience banale commence, une audience peu chargée. Dans le box des prévenus, entre deux gendarmes, attendent déjà une jeune fille, deux Nord-Africains dont on devine que les papiers ne sont pas en règle, et trois autres hommes, le visage vide, fêlé par une nuit passée au dépôt de la préfecture de police de Paris.

« Houat Abderrahim », lance le président. Houat Abderrahim, dix-neuf ans, se lève. Blazer bleu marine, foulard bleu, moustache bien coupée, il détonne en de lieu. On lui reproche une tentative de vol. Il cherchait un travail, s'est rendu au siège d'une société et a fouillé dans les tiroirs.

« De quel vice vous demandez le président.

Silence de Houat Abderrahim.

« Il faut bien de l'argent pour vivre de nos jours », insiste le président.

Murmure de Houat Abderrahim. Silence.

Un avocat plaide pour le prévenu. Son frère - l'aîné de la famille - vient d'être tué par un voisin. Une histoire de voiture mal garée. De ces histoires qu'on lit dans les journaux. Houat Abderrahim en a été bouleversé. Devenu brusquement chef de famille, sans emploi, il a perdu la tête. En cherchant du travail, il a cherché à voler. L'avocat demande « une mesure modérée ». Le tribunal délibère. Huit mois de prison dont six avec sursis plus mise à l'épreuve.

C'est au tour de Michel de Bernhouwer, poursuivi pour vol, et de Jean-Claude Gentil. Deux jeunes, en blouson de cuir. Eux comparaissent libres. Mais c'est un faux départ. Le tribunal ordonne une enquête psychiatrique. L'affaire est renvoyée. Les deux jeunes s'écourent.

L'audience a du mal à partir. Le président parle bas. La moitié de ses propos ne parviennent pas aux premiers rangs du public. Idem pour le

substitut, Mme Irène Stoller. On s'embrouille. Propos incohérents, machonnés. « Expertise psychiatrique », ordonne le tribunal.

Laurent Guilloteau, un jeune squatter du dix-neuvième arrondissement, a décidé de se passer d'avocat. Le ministère public l'accuse d'avoir perturbé, avec des camarades, une audience du tribunal des référés en brandissant une banderole et en jetant un engin fumigène. Le jeune squatter entendait s'opposer à une expulsion. Les cheuux courts, un sac en plastique aux couleurs de la FNAC à la main, il demande à avoir accès à son dossier. Refus du substitut.

« Reconnaissez-vous les faits ? » demande le président.

« Je reconnais avoir tenu une banderole dans une salle d'audience, répond le squatter, mais je refuse de prendre ma défense puisqu'on me prive de l'accès à mon dossier. » Trois mois avec sursis.

L'audience file désormais son train. Un public, assez nourri, observe. Et juge aussi. Les affaires en « saisie directe » (les flagrants délits ou « flags » autrichiens) ont leurs habitués. Martial Lewitt, dix-neuf ans, sans profession, le sait. Dans ce même prétoire, il a été condamné pour vol - il y a quelques semaines - à trois mois avec sursis. Martial Lewitt a récidivé, le 29 décembre, à 13 heures.

Le président : « Vous vivez comme ça ? »

Martial Lewitt : « Je vais arrêter. »

Il en est quitte pour un nouveau « trois mois avec sursis » et 1 000 F d'amende.

Arrive Nathalie Bazin, dix-huit ans, en stage de sténodactylo (450 francs par mois). Vol d'un anorak le 29 décembre dans un grand magasin. Elle a des petites « antécédents ». Elle dit : « J'ai vraiment peur aujourd'hui ». Le président : « Parce que vous êtes ici, dans le box ? » Bien sûr. Deux mois avec sursis, pour Nathalie Bazin, et 500 francs d'amende. « Je dois payer quand ? Le président avec le sourire : « Le percepteur vous préviendra. »

Un dossier de vol, encore. Sophie Guillemain, dix-huit ans, très pâle, oppressée, dans le box. Une jeune fille à la dérive, C.A.P. de comptabilité en poche. Elle a volé ou du moins tenté de voler un sac à main. Elle s'explique un peu, très peu. Elle est fêlée avec ses parents. Elle fait des « ménages » au noir. Du coup, elle est « logée, nourrie » comme on disait autrefois. M^{me} Stoller requiert : « Vous avez emporté un sac à main à une femme de quatre-vingts ans. Je ne trouve pas ça sympathique du tout. » Le substitut demande une condamnation à un an de prison. Le tribunal, lui, estime qu'il n'a « pas assez d'éléments pour juger ». Un enquête de personnalité est ordonnée. Sophie Guillemain attendra en prison son procès, fixé au 10 février.

Jean-Pierre Valade, quarante-quatre ans, et Nicolas Fourneau, vingt-neuf ans, attendront eux aussi. Ils ont volé « une table branlante » et seize bouteilles de champagne la veille. « Si on peut appeler ça un vol, moi je veux bien », dit Nicolas Fourneau. L'un a déjà été condamné, l'autre pas. On ne comprend pas ce que ces deux-là font ensemble. L'un a volé avant l'âge, usé, sans travail depuis six mois, drogué depuis dix ans, selon lui. L'autre est jeune, coursier chez un éditeur. L'histoire simple

RELIGION

« Vingt mille jeunes Européens, dont trois mille Français, réunis à Rome sur l'initiative de la communauté ecclésiastique de Taizé, ont rencontré Jean-Paul II le 30 décembre en la basilique Saint-Pierre. Dans son allocution, le pape Roger Schultz a notamment déclaré : « Le pasteur universel, l'évêque de Rome, n'est-il pas appelé à être le pasteur de tous les baptisés, même de ceux qui, catholiques ou non, ne comprennent pas, pour un temps, son ministère ? »

« Nombreux sont ceux qui sont reconnaissants au Seigneur pour son courage, manifesté en de si nombreuses occasions. En particulier, à la fin de novembre dernier, lorsque vous avez demandé une grande transparence dans les questions des finances de l'Eglise, cela a réchauffé le cœur. »

De son côté, le pape a assuré la communauté de Taizé de ses prières pour sa « difficile mission ».

« Je reconnais avoir tenu une banderole dans une salle d'audience, répond le squatter, mais je refuse de prendre ma défense puisqu'on me prive de l'accès à mon dossier. » Trois mois avec sursis.

L'audience file désormais son train. Un public, assez nourri, observe. Et juge aussi. Les affaires en « saisie directe » (les flagrants délits ou « flags » autrichiens) ont leurs habitués. Martial Lewitt, dix-neuf ans, sans profession, le sait. Dans ce même prétoire, il a été condamné pour vol - il y a quelques semaines - à trois mois avec sursis. Martial Lewitt a récidivé, le 29 décembre, à 13 heures.

Le président : « Vous vivez comme ça ? »

Martial Lewitt : « Je vais arrêter. »

Il en est quitte pour un nouveau « trois mois avec sursis » et 1 000 F d'amende.

Arrive Nathalie Bazin, dix-huit ans, en stage de sténodactylo (450 francs par mois). Vol d'un anorak le 29 décembre dans un grand magasin. Elle a des petites « antécédents ». Elle dit : « J'ai vraiment peur aujourd'hui ». Le président : « Parce que vous êtes ici, dans le box ? » Bien sûr. Deux mois avec sursis, pour Nathalie Bazin, et 500 francs d'amende. « Je dois payer quand ? Le président avec le sourire : « Le percepteur vous préviendra. »

Un dossier de vol, encore. Sophie Guillemain, dix-huit ans, très pâle, oppressée, dans le box. Une jeune fille à la dérive, C.A.P. de comptabilité en poche. Elle a volé ou du moins tenté de voler un sac à main. Elle s'explique un peu, très peu. Elle est fêlée avec ses parents. Elle fait des « ménages » au noir. Du coup, elle est « logée, nourrie » comme on disait autrefois. M^{me} Stoller requiert : « Vous avez emporté un sac à main à une femme de quatre-vingts ans. Je ne trouve pas ça sympathique du tout. » Le substitut demande une condamnation à un an de prison. Le tribunal, lui, estime qu'il n'a « pas assez d'éléments pour juger ». Un enquête de personnalité est ordonnée. Sophie Guillemain attendra en prison son procès, fixé au 10 février.

Jean-Pierre Valade, quarante-quatre ans, et Nicolas Fourneau, vingt-neuf ans, attendront eux aussi. Ils ont volé « une table branlante » et seize bouteilles de champagne la veille. « Si on peut appeler ça un vol, moi je veux bien », dit Nicolas Fourneau. L'un a déjà été condamné, l'autre pas. On ne comprend pas ce que ces deux-là font ensemble. L'un a volé avant l'âge, usé, sans travail depuis six mois, drogué depuis dix ans, selon lui. L'autre est jeune, coursier chez un éditeur. L'histoire simple

« Vingt mille jeunes Européens, dont trois mille Français, réunis à Rome sur l'initiative de la communauté ecclésiastique de Taizé, ont rencontré Jean-Paul II le 30 décembre en la basilique Saint-Pierre. Dans son allocution, le pape Roger Schultz a notamment déclaré : « Le pasteur universel, l'évêque de Rome, n'est-il pas appelé à être le pasteur de tous les baptisés, même de ceux qui, catholiques ou non, ne comprennent pas, pour un temps, son ministère ? »

« Nombreux sont ceux qui sont reconnaissants au Seigneur pour son courage, manifesté en de si nombreuses occasions. En particulier, à la fin de novembre dernier, lorsque vous avez demandé une grande transparence dans les questions des finances de l'Eglise, cela a réchauffé le cœur. »

De son côté, le pape a assuré la communauté de Taizé de ses prières pour sa « difficile mission ».

Jean-Pierre Valade, quarante-quatre ans, et Nicolas Fourneau, vingt-neuf ans, attendront eux aussi. Ils ont volé « une table branlante » et seize bouteilles de champagne la veille. « Si on peut appeler ça un vol, moi je veux bien », dit Nicolas Fourneau. L'un a déjà été condamné, l'autre pas. On ne comprend pas ce que ces deux-là font ensemble. L'un a volé avant l'âge, usé, sans travail depuis six mois, drogué depuis dix ans, selon lui. L'autre est jeune, coursier chez un éditeur. L'histoire simple

« Vingt mille jeunes Européens, dont trois mille Français, réunis à Rome sur l'initiative de la communauté ecclésiastique de Taizé, ont rencontré Jean-Paul II le 30 décembre en la basilique Saint-Pierre. Dans son allocution, le pape Roger Schultz a notamment déclaré : « Le pasteur universel, l'évêque de Rome, n'est-il pas appelé à être le pasteur de tous les baptisés, même de ceux qui, catholiques ou non, ne comprennent pas, pour un temps, son ministère ? »

« Nombreux sont ceux qui sont reconnaissants au Seigneur pour son courage, manifesté en de si nombreuses occasions. En particulier, à la fin de novembre dernier, lorsque vous avez demandé une grande transparence dans les questions des finances de l'Eglise, cela a réchauffé le cœur. »

De son côté, le pape a assuré la communauté de Taizé de ses prières pour sa « difficile mission ».

Jean-Pierre Valade, quarante-quatre ans, et Nicolas Fourneau, vingt-neuf ans, attendront eux aussi. Ils ont volé « une table branlante » et seize bouteilles de champagne la veille. « Si on peut appeler ça un vol, moi je veux bien », dit Nicolas Fourneau. L'un a déjà été condamné, l'autre pas. On ne comprend pas ce que ces deux-là font ensemble. L'un a volé avant l'âge, usé, sans travail depuis six mois, drogué depuis dix ans, selon lui. L'autre est jeune, coursier chez un éditeur. L'histoire simple

« Vingt mille jeunes Européens, dont trois mille Français, réunis à Rome sur l'initiative de la communauté ecclésiastique de Taizé, ont rencontré Jean-Paul II le 30 décembre en la basilique Saint-Pierre. Dans son allocution, le pape Roger Schultz a notamment déclaré : « Le pasteur universel, l'évêque de Rome, n'est-il pas appelé à être le pasteur de tous les baptisés, même de ceux qui, catholiques ou non, ne comprennent pas, pour un temps, son ministère ? »

« Nombreux sont ceux qui sont reconnaissants au Seigneur pour son courage, manifesté en de si nombreuses occasions. En particulier, à la fin de novembre dernier, lorsque vous avez demandé une grande transparence dans les questions des finances de l'Eglise, cela a réchauffé le cœur. »

De son côté, le pape a assuré la communauté de Taizé de ses prières pour sa « difficile mission ».

Jean-Pierre Valade, quarante-quatre ans, et Nicolas Fourneau, vingt-neuf ans, attendront eux aussi. Ils ont volé « une table branlante » et seize bouteilles de champagne la veille. « Si on peut appeler ça un vol, moi je veux bien », dit Nicolas Fourneau. L'un a déjà été condamné, l'autre pas. On ne comprend pas ce que ces deux-là font ensemble. L'un a volé avant l'âge, usé, sans travail depuis six mois, drogué depuis dix ans, selon lui. L'autre est jeune, coursier chez un éditeur. L'histoire simple

« Vingt mille jeunes Européens, dont trois mille Français, réunis à Rome sur l'initiative de la communauté ecclésiastique de Taizé, ont rencontré Jean-Paul II le 30 décembre en la basilique Saint-Pierre. Dans son allocution, le pape Roger Schultz a notamment déclaré : « Le pasteur universel, l'évêque de Rome, n'est-il pas appelé à être le pasteur de tous les baptisés, même de ceux qui, catholiques ou non, ne comprennent pas, pour un temps, son ministère ? »

« Nombreux sont ceux qui sont reconnaissants au Seigneur pour son courage, manifesté en de si nombreuses occasions. En particulier, à la fin de novembre dernier, lorsque vous avez demandé une grande transparence dans les questions des finances de l'Eglise, cela a réchauffé le cœur. »

De son côté, le pape a assuré la communauté de Taizé de ses prières pour sa « difficile mission ».

Jean-Pierre Valade, quarante-quatre ans, et Nicolas Fourneau, vingt-neuf ans, attendront eux aussi. Ils ont volé « une table branlante » et seize bouteilles de champagne la veille. « Si on peut appeler ça un vol, moi je veux bien », dit Nicolas Fourneau. L'un a déjà été condamné, l'autre pas. On ne comprend pas ce que ces deux-là font ensemble. L'un a volé avant l'âge, usé, sans travail depuis six mois, drogué depuis dix ans, selon lui. L'autre est jeune, coursier chez un éditeur. L'histoire simple

« Vingt mille jeunes Européens, dont trois mille Français, réunis à Rome sur l'initiative de la communauté ecclésiastique de Taizé, ont rencontré Jean-Paul II le 30 décembre en la basilique Saint-Pierre. Dans son allocution, le pape Roger Schultz a notamment déclaré : « Le pasteur universel, l'évêque de Rome, n'est-il pas appelé à être le pasteur de tous les baptisés, même de ceux qui, catholiques ou non, ne comprennent pas, pour un temps, son ministère ? »

« Nombreux sont ceux qui sont reconnaissants au Seigneur pour son courage, manifesté en de si nombreuses occasions. En particulier, à la fin de novembre dernier, lorsque vous avez demandé une grande transparence dans les questions des finances de l'Eglise, cela a réchauffé le cœur. »

De son côté, le pape a assuré la communauté de Taizé de ses prières pour sa « difficile mission ».

Jean-Pierre Valade, quarante-quatre ans, et Nicolas Fourneau, vingt-neuf ans, attendront eux aussi. Ils ont volé « une table branlante » et seize bouteilles de champagne la veille. « Si on peut appeler ça un vol, moi je veux bien », dit Nicolas Fourneau. L'un a déjà été condamné, l'autre pas. On ne comprend pas ce que ces deux-là font ensemble. L'un a volé avant l'âge, usé, sans travail depuis six mois, drogué depuis dix ans, selon lui. L'autre est jeune, coursier chez un éditeur. L'histoire simple

« Vingt mille jeunes Européens, dont trois mille Français, réunis à Rome sur l'initiative de la communauté ecclésiastique de Taizé, ont rencontré Jean-Paul II le 30 décembre en la basilique Saint-Pierre. Dans son allocution, le pape Roger Schultz a notamment déclaré : « Le pasteur universel, l'évêque de Rome, n'est-il pas appelé à être le pasteur de tous les baptisés, même de ceux qui, catholiques ou non, ne comprennent pas, pour un temps, son ministère ? »

« Nombreux sont ceux qui sont reconnaissants au Seigneur pour son courage, manifesté en de si nombreuses occasions. En particulier, à la fin de novembre dernier, lorsque vous avez demandé une grande transparence dans les questions des finances de l'Eglise, cela a réchauffé le cœur. »

De son côté, le pape a assuré la communauté de Taizé de ses prières pour sa « difficile mission ».

« Je reconnais avoir tenu une banderole dans une salle d'audience, répond le squatter, mais je refuse de prendre ma défense puisqu'on me prive de l'accès à mon dossier. » Trois mois avec sursis.

L'audience file désormais son train. Un public, assez nourri, observe. Et juge aussi. Les affaires en « saisie directe » (les flagrants délits ou « flags » autrichiens) ont leurs habitués. Martial Lewitt, dix-neuf ans, sans profession, le sait. Dans ce même prétoire, il a été condamné pour vol - il y a quelques semaines - à trois mois avec sursis. Martial Lewitt a récidivé, le 29 décembre, à 13 heures.

Le président : « Vous vivez comme ça ? »

Martial Lewitt : « Je vais arrêter. »

Il en est quitte pour un nouveau « trois mois avec sursis » et 1 000 F d'amende.

Arrive Nathalie Bazin, dix-huit ans, en stage de sténodactylo (450 francs par mois). Vol d'un anorak le 29 décembre dans un grand magasin. Elle a des petites « antécédents ». Elle dit : « J'ai vraiment peur aujourd'hui ». Le président : « Parce que vous êtes ici, dans le box ? » Bien sûr. Deux mois avec sursis, pour Nathalie Bazin, et 500 francs d'amende. « Je dois payer quand ? Le président avec le sourire : « Le percepteur vous préviendra. »

Un dossier de vol, encore. Sophie Guillemain, dix-huit ans, très pâle, oppressée, dans le box. Une jeune fille à la dérive, C.A.P. de comptabilité en poche. Elle a volé ou du moins tenté de voler un sac à main. Elle s'explique un peu, très peu. Elle est fêlée avec ses parents. Elle fait des « ménages » au noir. Du coup, elle est « logée, nourrie » comme on disait autrefois. M^{me} Stoller requiert : « Vous avez emporté un sac à main à une femme de quatre-vingts ans. Je ne trouve pas ça sympathique du tout. » Le substitut demande une condamnation à un an de prison. Le tribunal, lui, estime qu'il n'a « pas assez d'éléments pour juger ». Un enquête de personnalité est ordonnée. Sophie Guillemain attendra en prison son procès, fixé au 10 février.

Jean-Pierre Valade, quarante-quatre ans, et Nicolas Fourneau, vingt-neuf ans, attendront eux aussi. Ils ont volé « une table branlante » et seize bouteilles de champagne la veille. « Si on peut appeler ça un vol, moi je veux bien », dit Nicolas Fourneau. L'un a déjà été condamné, l'autre pas. On ne comprend pas ce que ces deux-là font ensemble. L'un a volé avant l'âge, usé, sans travail depuis six mois, drogué depuis dix ans, selon lui. L'autre est jeune, coursier chez un éditeur. L'histoire simple

« Vingt mille jeunes Européens, dont trois mille Français, réunis à Rome sur l'initiative de la communauté ecclésiastique de Taizé, ont rencontré Jean-Paul II le 30 décembre en la basilique Saint-Pierre. Dans son allocution, le pape Roger Schultz a notamment déclaré : « Le pasteur universel, l'évêque de Rome, n'est-il pas appelé à être le pasteur de tous les baptisés, même de ceux qui, catholiques ou non, ne comprennent pas, pour un temps, son ministère ? »

« Nombreux sont ceux qui sont reconnaissants au Seigneur pour son courage, manifesté en de si nombreuses occasions. En particulier, à la fin de novembre dernier, lorsque vous avez demandé une grande transparence dans les questions des finances de l'Eglise, cela a réchauffé le cœur. »

De son côté, le pape a assuré la communauté de Taizé de ses prières pour sa « difficile mission ».

Jean-Pierre Valade, quarante-quatre ans, et Nicolas Fourneau, vingt-neuf ans, attendront eux aussi. Ils ont volé « une table branlante » et seize bouteilles de champagne la veille. « Si on peut appeler ça un vol, moi je veux bien », dit Nicolas Fourneau. L'un a déjà été condamné, l'autre pas. On ne comprend pas ce que ces deux-là font ensemble. L'un a volé avant l'âge, usé, sans travail depuis six mois, drogué depuis dix ans, selon lui. L'autre est jeune, coursier chez un éditeur. L'histoire simple

« Vingt mille jeunes Européens, dont trois mille Français, réunis à Rome sur l'initiative de la communauté ecclésiastique de Taizé, ont rencontré Jean-Paul II le 30 décembre en la basilique Saint-Pierre. Dans son allocution, le pape Roger Schultz a notamment déclaré : « Le pasteur universel, l'évêque de Rome, n'est-il pas appelé à être le pasteur de tous les baptisés, même de ceux qui, catholiques ou non, ne comprennent pas, pour un temps, son ministère ? »

« Nombreux sont ceux qui sont reconnaissants au Seigneur pour son courage, manifesté en de si nombreuses occasions. En particulier, à la fin de novembre dernier, lorsque vous avez demandé une grande transparence dans les questions des finances de l'Eglise, cela a réchauffé le cœur. »

De son côté, le pape a assuré la communauté de Taizé de ses prières pour sa « difficile mission ».

Jean-Pierre Valade, quarante-quatre ans, et Nicolas Fourneau, vingt-neuf ans, attendront eux aussi. Ils ont volé « une table branlante » et seize bouteilles de champagne la veille. « Si on peut appeler ça un vol, moi je veux bien », dit Nicolas Fourneau. L'un a déjà été condamné, l'autre pas. On ne comprend pas ce que ces deux-là font ensemble. L'un a volé avant l'âge, usé, sans travail depuis six mois, drogué depuis dix ans, selon lui. L'autre est jeune, coursier chez un éditeur. L'histoire simple

« Vingt mille jeunes Européens, dont trois mille Français, réunis à Rome sur l'initiative de la communauté ecclésiastique de Taizé, ont rencontré Jean-Paul II le 30 décembre en la basilique Saint-Pierre. Dans son allocution, le pape Roger Schultz a notamment déclaré : « Le pasteur universel, l'évêque de Rome, n'est-il pas appelé à être le pasteur de tous les baptisés, même de ceux qui, catholiques ou non, ne comprennent pas, pour un temps, son ministère ? »

« Nombreux sont ceux qui sont reconnaissants au Seigneur pour son courage, manifesté en de si nombreuses occasions. En particulier, à la fin de novembre dernier, lorsque vous avez demandé une grande transparence dans les questions des finances de l'Eglise, cela a réchauffé le cœur. »

De son côté, le pape a assuré la communauté de Taizé de ses prières pour sa « difficile mission ».

Jean-Pierre Valade, quarante-quatre ans, et Nicolas Fourneau, vingt-neuf ans, attendront eux aussi. Ils ont volé « une table branlante » et seize bouteilles de champagne la veille. « Si on peut appeler ça un vol, moi je veux bien », dit Nicolas Fourneau. L'un a déjà été condamné, l'autre pas. On ne comprend pas ce que ces deux-là font ensemble. L'un a volé avant l'âge, usé, sans travail depuis six mois, drogué depuis dix ans, selon lui. L'autre est jeune, coursier chez un éditeur. L'histoire simple

« Vingt mille jeunes Européens, dont trois mille Français, réunis à Rome sur l'initiative de la communauté ecclésiastique de Taizé, ont rencontré Jean-Paul II le 30 décembre en la basilique Saint-Pierre. Dans son allocution, le pape Roger Schultz a notamment déclaré : « Le pasteur universel, l'évêque de Rome, n'est-il pas appelé à être le pasteur de tous les baptisés, même de ceux qui, catholiques ou non, ne comprennent pas, pour un temps, son ministère ? »

« Nombreux sont ceux qui sont reconnaissants au Seigneur pour son courage, manifesté en de si nombreuses occasions. En particulier, à la fin de novembre dernier, lorsque vous avez demandé une grande transparence dans les questions des finances de l'Eglise, cela a réchauffé le cœur. »

De son côté, le pape a assuré la communauté de Taizé de ses prières pour sa « difficile mission ».

Jean-Pierre Valade, quarante-quatre ans, et Nicolas Fourneau, vingt-neuf ans, attendront eux aussi. Ils ont volé « une table branlante » et seize bouteilles de champagne la veille. « Si on peut appeler ça un vol, moi je veux bien », dit Nicolas Fourneau. L'un a déjà été condamné, l'autre pas. On ne comprend pas ce que ces deux-là font ensemble. L'un a volé avant l'âge, usé, sans travail depuis six mois, drogué depuis dix ans, selon lui. L'autre est jeune, coursier chez un éditeur. L'histoire simple

« Vingt mille jeunes Européens, dont trois mille Français, réunis à Rome sur l'initiative de la communauté ecclésiastique de Taizé, ont rencontré Jean-Paul II le 30 décembre en la basilique Saint-Pierre. Dans son allocution, le pape Roger Schultz a notamment déclaré : « Le pasteur universel, l'évêque de Rome, n'est-il pas appelé à être le pasteur de tous les baptisés, même de ceux qui, catholiques ou non, ne comprennent pas, pour un temps, son ministère ? »

« Nombreux sont ceux qui sont reconnaissants au Seigneur pour son courage, manifesté en de si nombreuses occasions. En particulier, à la fin de novembre dernier, lorsque vous avez demandé une grande transparence dans les questions des finances de l'Eglise, cela a réchauffé le cœur. »

De son côté, le pape a assuré la communauté de Taizé de ses prières pour sa « difficile mission ».

Jean-Pierre Valade, quarante-quatre ans, et Nicolas Fourneau, vingt-neuf ans, attendront eux aussi. Ils ont volé « une table branlante » et seize bouteilles de champagne la veille. « Si on peut appeler ça un vol, moi je veux bien », dit Nicolas Fourneau. L'un a déjà été condamné, l'autre pas. On ne comprend pas ce que ces deux-là font ensemble. L'un a volé avant l'âge, usé, sans travail depuis six mois, drogué depuis dix ans, selon lui. L'autre est jeune, coursier chez un éditeur. L'histoire simple

« Vingt mille jeunes Européens, dont trois mille Français, réunis à Rome sur l'initiative de la communauté ecclésiastique de Taizé, ont rencontré Jean-Paul II le 30 décembre en la basilique Saint-Pierre. Dans son allocution, le pape Roger Schultz a notamment déclaré : « Le pasteur universel, l'évêque de Rome, n'est-il pas appelé à être le pasteur de tous les baptisés, même de ceux qui, catholiques ou non, ne comprennent pas, pour un temps, son ministère ? »

« Nombreux sont ceux qui sont reconnaissants au Seigneur pour son courage, manifesté en de si nombreuses occasions. En particulier, à la fin de novembre dernier, lorsque vous avez demandé une grande transparence dans les questions des finances de l'Eglise, cela a réchauffé le cœur. »

De son côté, le pape a assuré la communauté de Taizé de ses prières pour sa « difficile mission ».

Jean-Pierre Valade, quarante-quatre ans, et Nicolas Fourneau, vingt-neuf ans, attendront eux aussi. Ils ont volé « une table branlante » et seize bouteilles de champagne la veille. « Si on peut appeler ça un vol, moi je veux bien », dit Nicolas Fourneau. L'un a déjà été condamné, l'autre pas. On ne comprend pas ce que ces deux-là font ensemble. L'un a volé avant l'âge, usé, sans travail depuis six mois, drogué depuis dix ans, selon lui. L'autre est jeune, coursier chez un éditeur. L'histoire simple

« Vingt mille jeunes Européens, dont trois mille Français, réunis à Rome sur l'initiative de la communauté ecclésiastique de Taizé, ont rencontré Jean-Paul II le 30 décembre en la basilique Saint-Pierre. Dans son allocution, le pape Roger Schultz a notamment déclaré : « Le pasteur universel, l'évêque de Rome, n'est-il pas appelé à être le pasteur de tous les baptisés, même de ceux qui, catholiques ou non, ne comprennent pas, pour un temps, son ministère ? »

« Nombreux sont ceux qui sont reconnaissants au Seigneur pour son courage, manifesté en de si nombreuses occasions. En particulier, à la fin de novembre dernier, lorsque vous avez demandé une grande transparence dans les questions des finances de l'Eglise, cela a réchauffé le cœur. »

De son côté, le pape a assuré la communauté de Taizé de ses prières pour sa « difficile mission ».

SCIENCES

Une deuxième expédition indienne en Antarctique

Une deuxième expédition indienne, Gangotri II, est arrivée en Antarctique à bord du bateau polaire norvégien *Polar Circle*. Le même navire avait déjà amené la première expédition indienne, Gangotri I, qui, en janvier 1982, avait passé dix jours sur le bord du continent antarctique (le Monde daté 12-13 décembre).

Dans son numéro du 15 décembre, l'hebdomadaire *India Today* précise que le séjour de la deuxième expédition indienne en Antarctique durera deux mois et que l'équipe, dirigée par le docteur V. K. Rana, du Geological Survey of India, comprend neuf autres scientifiques, quinze officiers de marine et un cameraman.

Les buts de Gangotri II : essayer d'installer un camp permanent et préparer une piste d'atterrissage longue de 3 000 mètres de façon à rendre possible une liaison aérienne directe entre l'Inde et l'Antarctique (8 200 kilomètres séparent l'extrême sud de l'Inde du continent antarctique). Les autorités indiennes pensent utiliser un C-130 Hercules qui partirait d'un aéroport sud-américain ou « occidental », sans autre précision.

La première expédition avait coûté 18 millions de roupies (1) (environ 15 millions de francs), la deuxième a un budget de 30 millions de roupies (environ 20 millions de francs).

India Today explique que cet argent sera bien dépensé : « L'Antarctique [...] contient ce qui est probablement le plus grand gisement de charbon du monde et d'incommensurables quantités de pétrole. » L'article ne fait pas allusion au fait que 98 % du continent antarctique sont recouverts par la calotte glaciaire, dont l'épaisseur moyenne est de 2 000 mètres. Ce qui interdit, bien évidemment, toute exploration géologique, toute prospection minière et, à plus forte raison, toute exploitation. Il n'aborde pas plus le problème de la banquise (la masse gelée) qui empêche toute liaison maritime dix mois sur douze.

Des articles sur l'Antarctique publiés dans *Nuclear India* (une revue du département de l'énergie atomique indien) de novembre-décembre 1982 sont un peu plus

prudents. Certes, ils présentent l'Antarctique comme « le continent de la richesse cachée », mais rappellent que l'existence d'aucun grand gîte minéral n'est encore prouvée et qu'aucune technologie ne permet actuellement de localiser ou d'exploiter des ressources minières à travers une épaisse couche de glace.

India Today explique pourquoi l'Inde veut être présente en Antarctique : le gouvernement de M^{re} Indira Gandhi ayant décidé de jouer un rôle important dans l'Océan Indien, l'Inde doit établir une liaison avec le continent austral. La première expédition a impressionné les autres pays du tiers-monde (sauf le Pakistan...), qui ont offert, en particulier ceux d'Afrique, de fournir toute l'aide financière et matérielle dont ils sont capables.

L'Inde a accepté cette offre. En revanche, elle a refusé celle de l'U.R.S.S. qui proposait que les Indiens utilisent ses pistes d'avion (celle de Molodjajna, où un Ilyouchine-14 s'est écrasé le 2 janvier 1979, faisant trois morts et onze blessés) et ses installations scientifiques.

YVONNE REBEYROL.

(1) Et non 180 millions de roupies comme nous l'avons écrit par erreur dans le Monde daté 12-13 décembre. Même dans leurs publications en anglais, les Indiens utilisent, pour les grands nombres, des unités traditionnelles, tel le crore, qui est égal à 10 millions et non à 100 millions. 1,5 crore roupies équivaut donc à 15 millions de francs.

UN FEU DE MINÉ ÉTÉNT... APRÈS PLUS DE SOIXANTE ANS

Un « feu » qui ravageait la mine de charbon indienne de Jogta (dans l'État de Bihar) a été maîtrisé il y a quelques jours (1). L'événement pourrait être banal : les feux, et surtout les chauffements lents qui provoquent des oxydations spontanées, sont fréquents dans les mines de charbon. Mais, dans le cas de Jogta, il est exceptionnel, car le feu durait depuis plus de soixante ans et était visible en surface. Il aurait, peu à peu, brûlé 37 millions de tonnes de charbon, un légers, tous les 14 millions de tonnes qui vont pouvoir être exploitées. Les travaux nécessaires à la maîtrise du feu ont duré plus de deux ans et ont coûté plus de 80

Le Monde

LOISIRS ET TOURISME

VOYAGES ÉDIFIANTS

LA RÉVOLUTION A UN PAYS : CUBA

« VOUS payez en dollars ? »
- « Oui, oui, si vous voulez... »
- « Bon, ça va, vous pouvez monter ».

Le dialogue ne se passe ni à Washington ni à Dallas, mais à La Havane. Le chauffeur de taxi s'exprime de bon cœur son client-touriste qui se porte de devises le paye en monnaie américaine. Peu importe que le « régime » nord-américain - qu'il ne faut pas confondre avec le peuple américain - soit voué aux géométries dans le pays du « compansco-commandant en chef » Fidel Castro. Le dollar, lui, est roi. On le convoite, on le traque, on le vénère. Les boutiques pour touristes installées dans les grands hôtels ont moins pour fonction de vendre des marchandises représentatives de l'artisanat ou de l'économie locale que de « pomper » les dollars. Les officiels le disent sans ambages.

Le dollar sert d'oxygène pour acheter à l'étranger - hors de la zone du COMECON - des produits et des machines indispensables. Et les Cubains l'aiment à ce point. Les données de l'économie mondiale autorisent bien des contradictions et des entorses à l'idéologie, ici aussi) que leur billet de 1 peso ressemble étrangement au billet vert.

Il faut donc venir avec des dollars à Cuba, mais il faut y arriver aussi avec un énorme appétit de curiosité et, surtout, sans idées préconçues. Et alors-nul ne sera déçu.

Pris au sens strict du terme, le tourisme offre une palette étendue d'atouts au visiteur occidental. Et sous la chaleureuse exubérance des tropiques qui se communique tant à la flore qu'à la population, dans les méandres des subtilités infinies, des messages aux visages merveilleux des enfants et des jeunes filles, avec la fièvre des musiques qui vous invitent irrésistiblement vers la danse, le mariage, le plus doctrinaire prend une allure naturellement humaine. La mer plus verte que toutes les espérances, le sable onctueux et immaculé, les maris vus ou l'on chasse le canard (1), les cascades et les rivières souterraines de la vallée de Vinales et de Soros, les jardins botaniques où viennent à profusion les orchidées et les hibiscus, les orchestres créoles formés spontanément par quelques paysans aux talents naturels, les paradis pour la plongée sous-marine, des hôtels ou motels modernes et confortables en nombre, semble-t-il, suffisant, des cocktails au rhum et au citron vert - ah ! ces cocktails, surtout le « mojito » qu'on s'offre comme du petit lait.

Investisseurs occidentaux

Mais ce tourisme carte postale ne donnerait qu'une approche par le petit bout de la lanterne de Cuba. Ce pays mérite mieux. Tout voyage - y compris touristique - devrait y prendre aussi une petite allure de voyage d'étude. Il faut certes voir, photographier, filmer - c'est permis - mais aussi beaucoup écouter, noter, parler, tenter de comprendre ce qui n'est pas seulement un peuple mais aussi un symbole - idéal pour les uns, exécrable pour les autres - dans le monde.

Ne pas voir seulement les plages paradisiaques (bien que peu ombragées) de Cayo-Largo, un îlot qu'on a décidé de transformer en zone franche pour attirer les touristes et les investisseurs occidentaux, mais aussi distraire quelques heures pour par-

courir le grand hôpital de La Havane en bordure de mer, inauguré il y a quelques jours par Fidel Castro, et apprendre que la politique sanitaire de Cuba est une des plus avancées et des plus réussies du monde. A l'origine, cet immeuble devait abriter une banque, et, dans l'immense salle d'entrée, on pensait les talles la bourse des valeurs. C'était avant la révolution... Mais, après 1959, les nouveaux dirigeants ont changé la vocation de l'établissement. A Cuba, la médecine est gratuite et l'on ne paye pas d'impôts.

Et surtout laissons-nous plonger dans l'histoire, coloniale ou contemporaine, et aussi celle qui se fait jour sous nos yeux, à savoir la politique.

La politique vous accueille, massive, propagandiste, endocrinante, dès votre premier pas sur le sol cubain à l'aéroport José-Martí de La Havane. Parmi tous les appareils du genre DC 10 d'Iberia fait figure de l'éléphant dans le parterre. Les Tupolev, des Yak. Le long de la route qui conduit vers le centre de La Havane - et le long de toutes les autres routes du pays, - d'immenses panneaux de couleur proclament que « la patrie n'existe que par le peuple et pour le peuple », que « les deux mots-clés sont production et défense », que « l'humanité va inévitablement vers le socialisme » ou encore : « la production pour la défense, le travail pour la victoire ».

Et devant le quartier général de la police installé dans le vieux fort de La Havane, face à l'entrée du port où se pressent des cargos et des pétroliers soviétiques, on lit cette pensée de José Martí, le héros révolutionnaire par excellence : « Hacer es la mejor manera de decir » (2). Il n'est pas jusqu'aux boîtes d'allumettes qui ne portent au dos des slogans politiques et économiques, dont certains semblent quasiment « importés » des pays capitalistes : « En innovant et en rationalisant, nous économisons les ressources du pays ».

Ressources qui, outre l'enthousiasme des cadres du parti et de la jeunesse, les paysages caribbes typi-

- (1) Le Monde du 16 janvier 1982.
- (2) « Faire est la meilleure manière de dire ».

ques, l'aide soviétique massive, sans laquelle le pays verserait en quelques mois dans la faillite, se comptent sur les doigts de la main : tabac, canne à sucre, à des concours de productivité, nickel, langouste (la France étant le premier acheteur au monde de ces crustacés cubains).

La balance commerciale entre la France et Cuba apparaît pourtant déséquilibrée en notre défaveur, note M. Alberto Boza, directeur pour l'Europe occidentale au ministère des relations extérieures. « Ce qui n'empêche pas les zones de coïncidences entre Paris et La Havane de se multiplier : la même recherche de la paix, la vision très claire et positive de l'avenir du tiers-monde, notamment en Amérique centrale. Il n'y a d'ailleurs aucun obstacle au plus haut niveau pour que se réalise une rencontre, prochainement, entre Fidel Castro et François Mitterrand. » L'hypothèse la plus fréquemment avancée ici dans les milieux diplomatiques tourne autour d'une visite que le leader cubain ferait en Europe dans quatre pays à gouvernement socialiste : l'Espagne, la Suède, la Grèce et la France. Principal obstacle : comment obtenir la neutralité des États-Unis ?

Le fracas des armes

Si - autre hypothèse - M. Mitterrand devait, pour sa part, venir à Cuba en visite officielle, on imaginerait mal que son hôte ne le conduise dans la province d'Orient, à Santiago, et parmi les lieux les plus illustres de la révolte des années 1953-1959.

La caserne de la Moncada n'a pas la grâce de la maison à terrasse de Diego Velasquez, fondateur de Santiago, mais elle porte encore sur ses murs les stigmates de l'attaque qui, le 26 juillet 1953 à 5 h 30, marqua le départ sanglant de la révolution contre la dictature de Batista.

Derrière les murs rose saumon, le musée où est tracée à grands coups de photos et de textes la vie de ces martyrs fous d'idéal - il n'était que cent trente - retenus encore du fracas des armes. L'histoire enregis-

tre que cet assaut dans l'aube fit soixante et une victimes et que deux femmes participèrent aux opérations. Le camion vert bûché dans lequel fut conduit Fidel vers le lieu de sa détention est encore là dans un coin. Et puis vint le temps de l'exil au Mexique et du débarquement de Granma, le 2 décembre 1956, avec quatre-vingts partisans, dont « Che » Guevara, et de la clandestinité dans l'arrière sierra Maestra jusqu'à la victoire finale de janvier 1959.

Avant de tenter de prendre la Moncada, les partisans de Fidel avaient établi leur QG dans une ferme située à quelque 20 kilomètres de Santiago, et aujourd'hui, le long de la route, des tombes sobres frappées au nom et à la profession des héros morts sous les balles ou vaincus par la torture rappellent dans l'épopée. La Grangia Siboney - l'épopée - ils croisent des puits, mais c'était pour y enfoncer des armées. Leur chef, après de Fidel, s'appela Abel Santamaría. On retiendra de ce combattant, qui mourut sans parler, dans la torture, les yeux arrachés sous le regard de sa sœur et de sa fiancée, cet appel : « Une révolution ne se fait pas en un jour, mais commence en une seconde ».

Ce qui commence aussi très vite et très tôt à Cuba depuis 1959, c'est l'endocrinement et le quadrillage politique. Des comités de défense de la révolution (C.D.R.) sont installés dans chaque pâté de maisons, et leurs animateurs connaissent par le détail l'activité de chaque citoyen, cubain ou étranger, du secteur. Pas de déploiement ostensible de militaires ou de policiers officiels. Pas de contrôle à l'entrée des hôtels sinon la présence en permanence d'une préposée dans les ascenseurs et ce petit panneau : « Les visites dans les chambres ne sont pas permises. » Mais toujours ce discours appuyé,

cet espace restreint de liberté intellectuelle - inutile de chercher à acheter un journal ou une revue européenne - cette impossibilité de mettre en cause les fondements du régime, ses méthodes, ses alliances, sauf à risquer de se voir rejeter dans la classe méprisable des « antisociaux ».

Les touristes, eux, sont choyés - les Français en tout cas, - et les fonctionnaires de police à l'aéroport ne leur chercheront pas noise au terme de leur séjour pour savoir s'ils repartent avec des devises (tous les voyageurs, y compris des citoyens de pays de l'Est ne bénéficient pas de la même mansuétude ainsi que nous avons pu en être témoins).

Camps internationaux de jeunes pionniers où les enfants vous accueillent par un discours politique appris par cœur avant de vous offrir très cordialement le spectacle d'un ballet nautique impeccable, fragrances de paradis enlevés aux plages immaculées des Caraïbes, montagnes historiques, rues bruisantes de La Havane, où l'on s'offre un sorbet sommaire à l'anis, « bodegas » où plane le souvenir de Hemingway, vieilles voitures américaines aux charmes énormes des années 50, cabarets en plein air, tel le célèbre Tropicana où des girls de rêve semblent danser dans les arbes, place de la Révolution - bنية - par un gigantesque portrait sévère du « Che », pêcheurs qui, de la digue du Malecon (le grand boulevard du front de mer de La Havane) et pour lancer plus loin leur ligne, utilisent un cerf-volant : voilà les bribes qu'on rapporte avec soi de Cuba vers Paris dans la nostalgie du voyage.

Via Madrid ou Luxembourg jusqu'à cette fin d'année 1982.

Mais, à partir de mai 1983, en vertu d'un accord aérien conclu il y a quelques jours entre les deux pays, une liaison directe va être établie entre La Havane et Paris.

Les mambos du Tropicana n'auront pas le temps de s'évanouir. Les orchidées et les hibiscus de Soros n'auront pas le temps de se faner...

FRANÇOIS GROSCHARD.

* Havanatur-Paris, 24, rue du 4-Septembre, 75002 Paris. Tél. 742-91-21.

ROBINSON DANS L'Océan INDIEN

Le paradis existe, je l'ai rencontré. Cela s'appelle les Maldives. Environ 150 000 habitants et à peine 300 kilomètres carrés de terre ferme sur 106 000 kilomètres carrés de mer. A en croire la plaquette apposée dans l'aéroport flambant neuve située sur l'île d'Hululé, à une encablure de Malé, la capitale (40 000 habitants sur 2,6 kilomètres carrés), cela se trouve à 767 kilomètres de Colombo, à 1 642 kilomètres de Bombay et à 2 287 kilomètres de la tour Eiffel. Précisons, pour ceux qui auraient peur de rater cette piste sur les flots, en plein océan Indien : 4 degrés, 11 minutes nord et 73 degrés 30 minutes est.

Vu du ciel, cela fait penser à la mythologie védique. A ce vase d'argile qui contenait la liqueur d'immortalité et que les démons disputèrent aux dieux, en douze journées de mêlées épiques en cours desquelles des gouttes du précieux nectar tombèrent à quatre reprises, marquant ainsi, sur le sol indien, quatre lieux à jamais sanctifiés.

Et lorsque, après avoir survolé l'Océan vide, on voit soudain la mer s'orner d'une guirlande de taches claires, on se dit qu'un dieu pressé a

dû également passer par là et laisser choir dans sa course une vingtaine de gouttes d'un breuvage divin qui constituent aujourd'hui ces atolls du bout du monde dont rêvent les Occidentaux « stressés ». Près de mille deux cents îles, dont deux cents seulement habitées.

Ainsi c'est d'avion que l'on éprouve son premier choc en découvrant le même coup, ce qui est peut-être l'une des clefs, inconscientes, de la véritable fascination exercée par ce paradis en miettes. L'île corallienne s'y révèle en effet une cellule parfaite. Tout y est : la membrane périphérique (ici, un anneau de terre presque émergée), limitant le cytoplasme (la lagune) au centre duquel se trouve le noyau, l'île elle-même, - couverte de cocotiers et ornée d'une frange de sable blanc. Voilà donc « l'unité fondamentale de tout organisme » (Petit Robert dixit) qui vous invite, l'espace d'un instant, à vous blottir en son sein. Nul besoin d'être Jean Rostand, Jacques Monod ou François Jacob pour, le cœur battant, répondre à cet appel.

Même si, une fois au ras des flots, la cytologie vous apparaît de bien peu de secours lorsqu'il s'agit d'affronter la mercantilisme souriant des « Vendredi » locaux. Et que l'on découvre bien vite que les requins les plus dangereux ne sont pas ceux auxquels on pense... A croire que pour les navigateurs du cru l'unité de mesure n'est pas le nœud marin mais, plus prosaïquement, le dollar, même s'il se cache parfois sous le nom pittoresque de la monnaie locale : la rufia. Voilà qui explique que cette république se montre peu accueillante aux hippies sans le sou et qu'elle ait édifié à leur rencontre une île spéciale, le « Hippies Act », destinée à leur fermer la porte de ce paradis sélect.

Un mauvais moment à passer que celui de se sentir ainsi identifié à la monnaie verte américaine, jugée et soupesée par des regards experts. Mais qui, malheureusement, se reproduit chaque fois qu'il vous prendra l'envie de quitter l'île sur laquelle on vous aura soigneusement parqué, à l'abri des autochtones. A moins qu'il ne s'agisse plutôt, pour les autorités musulmanes de l'en-

droit, elles aussi en proie à la fièvre du renouveau islamique, de limiter autant que faire se peut la contagion de ces cargaisons étrangères déversées par des avions étrangers, dont il n'est, bien entendu, pas question de se passer (devises obligent) mais qu'il convient de tenir soigneusement à l'écart. « Le respect se perd », n'en constatons pas moins, devant nous, un ministre inquiet de voir la jeunesse locale peu à peu pervertie par ses études à l'étranger ou la fréquentation, via ces demi-nudistes prodigieuses, d'un Occident dangereusement permisif.

Rodéo marin

Une chose est certaine : heureux celui qui, vu les conditions exigées pour se mouvoir d'île en île, n'a pas le pied marin. Encore que les étonnantes ainsi réalisées le priveront des émotions procurées par une course à tombeau ouvert sur une embarcation en fibre de verre et à fond plat frappant les flots en cadence démentie avec une telle violence qu'à chaque « amerisage » vous avez l'impression que votre tête va aller s'encastrer dans votre cage thoracique. Quelque chose comme le Lac de Lamartine, revu et corrigé par Frankenstein. Reste, au-delà du traitement inhumain ainsi infligé (coo-cyx sensibles, s'abstenir), la grisérie d'une course un peu folle, un fantasme d'un rodéo marin dans une pampa d'un bleu profond, infinie et somptueuse.

Ici, deuxième choc, horizontal cette fois, après la vision aérienne. Celui qui vous confronte, à présent, avec la beauté absolue. Car l'île des Maldives ou, plus exactement, certaines d'entre elles (Muru, par exemple, ou « Little Bandos ») sont, dans l'ordre naturel, ce que le David de Michel-Ange est à la sculpture classique. La perfection. Tout comme la silhouette des *dhonis*, ces embarcations locales à la voilure d'une élégance si pure. Entre l'effacement petit et l'effacement grand, une nouvelle dimension : l'infiniment beau.

Cette touffe de cocotiers plantés presque au cordeau par un paysagiste géomètre, qui se détache sur un ciel bleu, ce bouquet vert aux proportions parfaites, posé sur un

mince socle de sable blanc, flottant sur des eaux vert émeraude, c'est, à n'en pas douter, du Baudelaire. L'invitation au voyage : « La, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté. » Une vision de rêve à vous laisser bouche bée. Comme un rêve éveillé.

Sur la terre ferme, bien sûr, c'est un peu différent. D'abord, évidemment, car on n'y voit plus l'île. Ensuite, parce qu'elle est, le plus souvent, habitée et que chacune d'entre elles privilégie généralement une nationalité (ici les Allemands, là les Italiens) et que ceux qui n'en sont pas parfois la désagréable impression d'être quelque peu exclus. Enfin, bien entendu, parce qu'on y retrouve vite le « roi dollar ». Or, après tout, le paradis ce devrait être le royaume du troc. Un poisson monétisé, ça fait toc, ça sonne faux ! Pour un peu, on se sentirait piégé.

Certains l'ont bien compris, d'ailleurs, qui, dès l'entrée de l'Eden, vous soulagent de vos économies pour vous parer de colliers multicolores... Avec, en prime, un rappel de la philosophie ambiante : « Ici, coco, tu n'es pas là pour penser. On est payé pour le faire pour toi... c'est-à-dire peu. »

Et puis, une fois installé, généralement à la spartiate, il faut bien avouer que le paradis se referme sur vous. Comme un piège doré. Et l'on se surprend vite à tourner en rond, comme un fauve en cage, dans cet espace comme tout limité. Gare à celui qui ne sait, ni ne veut, s'abandonner au bronzeage intégral, se laisser filer sur une planche à voile, s'abandonner au gré d'eaux turquoise, il verra les plus sages du monde (Oubli des plus sages du monde) dans cet univers monacal (le jour au moins), s'abîmer dans la contemplation béate du dialogue, à chaque heure renouvelé, du ciel et de la mer. Avant de se dévouer, le soir venu, dans l'inévitable soirée disco ou d'aller « flamber » au casino miniature de Furana.

Ce handicap-là se retrouvera bien vite arpentant la grève, l'œil fixé sur l'horizon. N'est pas Crusoe qui veut, et qui sait, d'ailleurs, les désespoirs, les affres et les cafards de ce dernier ? Sans oublier que,

dans ce paradis, la peine maximum est justement celle du bannissement dans un îlot désert. Ainsi expiation son forfait à l'égard d'autres sont prêts à payer en devises fortes le droit de jouer les Robinson.

Le plus beau des aquariums

Reste qu'à leur invitation en proie à un spleen passager les Maldives réservent un troisième choc. Celui qui vous saute au visage lorsqu'un beau matin vous chaussez vos masques et, tuba à la bouche, vous découvrez le fastueux spectacle de la barrière corallienne. Et, surtout, de l'incroyable grameillement de vie qui y règne. L'impression d'être soudain plongé dans le plus beau des aquariums. Face à cette pure féerie, une jubilation enfantine s'empare alors de vous. On avait entendu parler du vertige des profondeurs. Que dire de la griserie procurée par ce lèche-coraux où l'on évolue au milieu de véritables nuées de poissons multicolores, nés d'une palette magique, tous plus chamarrés les uns que les autres. Grandiose orchestre océanique que l'on apprend vite à faire évoluer d'un geste de la main, déclenché à volonté de gracieuses arabesques.

Le vrai paradis, il est là, sous l'eau, à portée de palmes, ainsi que nous le confirmera Derek, le responsable de la plongée au Club Méditerranée. Et il sait de quoi il parle, Derek, lui qui a roulé ses bouteilles aux quatre fonds des mers du globe.

On restera ainsi des heures, suspendu, saoulé de beauté, à savourer ce festin visuel sans pareil. A surciller l'abîme, là où la barrière tombe à pic et s'enfonce dans l'obscurité. En pensant à ce plongeur dont on vous raconte qu'un jour, quittant soudain le groupe dont il faisait partie, il s'enfonça dans les ténèbres de l'Océan pour disparaître à jamais.

Mais là encore, le choc est tel, telle est la féerie, que l'on se prend, après deux ou trois plongées, à hésiter à repartir. Comme si l'on voulait conserver, intact, le souvenir ébloui du premier regard. Et quitter ces lieux avec l'impression d'avoir tout simplement rêvé. En gardant à jamais, au fond de la mémoire, la vision de ce paradis fait de la même étoffe que nos songes.

PATRICK FRANCÈS.

* Introduit en 1972, le tourisme s'est rapidement développé aux Maldives (le nombre de visiteurs est passé de 12 500 en 1976 à 42 000 en 1980 et devrait atteindre les 100 000 en 1985). qui offrent aujourd'hui 3 400 lits répartis dans une quarantaine d'hôtels qui sont spécifiquement affectés. Parmi celles-ci, quelques îles « françaises », c'est-à-dire gérées et animées par des Français. Proche de Malé, Faruqithu-Fushu, qui abrite le Club Méditerranée, dont la formule forfaitaire et la table sont particulièrement appréciées. Plus au nord, Thulhaagiri et Kani-Finolhu. Au sud de Malé, Wadoo-Diving-Para-dise. La saison la plus favorable s'étend de décembre à mai, les mois à éviter étant mai, juin et juillet.

Les Caraïbes à la voile

Croisière et séjour 1 ou 2 semaines

SUR NEW LIFE (Gib Sea 126)

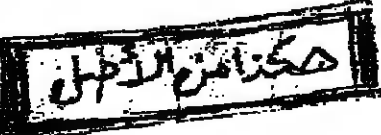
Renseignements et documents AIRCOM (S.E.T.I.) 25, rue la Boétie, 81 Tél. : 288.15.70

Côte d'Azur

Grandes caravanes de luxe pour 6 personnes : grande emplacement en terrain plat, belle forêt de pins, à proximité de plages isolées.

A votre disposition piscine gratuite et gratuite. Également, tennis, magasin, restaurants et bar. Nous nous occupons depuis 25 ans de formules vacances où seul l'hébergement vous est fourni.

Demandez notre documentation gratuite en contactant à l'adresse Europe Club, 83700 Saint-Raphaël, France



Plaisirs de la table

L'humeur de MM. Gault et Millau

UNE salade de crevettes, une brochette de saint-pierre, des frites et une mousse au chocolat pour 20 francs, c'est donné ! Seulement voilà : est-ce que ça peut être bon ? Et en tout cas, ne faudrait-il pas annoncer clairement qu'il s'agit là de surgelés surgelés ? C'est ce que mon ami Michel Péro appelle l'« infortune des Mers ».

Vingt hors-d'œuvre ou six huîtres, un plat à choisir entre trois, fromage ou dessert et une demi-bouteille de vin de propriétaire pour 64 francs, ce n'est pas cher ! Seulement voilà, les hors-d'œuvre sortaient du frigo et j'ai eu droit à une glace à la salade de pommes de terre, le porc fumé était filandré et les pommes de terre des renouveau de vinasse. Alors, 64 francs, c'est encore bien trop cher pour cette filiale de Saint-Germain de la Mer installée à la Croix-Catalane.

Il y a des plats ennuyeux comme la selle de veau Orloff, par exemple. Il y a des plats cliquants comme le homard thermidor qui me fait songer au mot de Gide évoquant « la ferblanterie de Sardou ». Il y a enfin des plats ridicules. Ainsi celui du Crillon dont la carte nous donne les détails : « Foie gras chaud, allégés de homard, betterave et caviar » !

Le Bottin-Gourmand a fait école et Gault-Millau sortent en avance leur guide de France 1983. « Plus que jamais », annoncent-ils, le guide est un guide d'humeur. On ne le reprochera point, au contraire. Surtout il même de mauvaise foi, par moments, que cela lui ajouterait du sel. Mais il ne faut pas que cela devienne de la désinformation ! Restaurants fermés, restaurants oubliés, restaurants mal traités... Passons.

Mais il y a aussi la « pointe » qui, lorsqu'elle tombe à côté, devient une inéligibilité impardonnable. Exemple, à Neuilly, ils donnent à Mommation un 11/20, ce qui est leur droit, et le texte dit, entre autres, qu'un énorme travail reste encore à

faire. Tout de suite après vient La Rascasse qui a 12/20, soit un point de plus, et le texte parle de l'incontestable fraîcheur des produits. Parfait, et le lecteur peut choisir... Seulement, pour Mommation, il est ajouté que l'addition peut être évaluée à 250 francs. Et pour La Rascasse le prix indiqué est de 230/250. Avec cet ajout perfide : « Additions redoutables ». Pourquoi seraient-elles redoutables ici à 230/250 avec un point de plus pour la cuisine, et pas à 250 francs ? Le lecteur pressé ou superficiel en conclura qu'il faut se méfier des prix de La Rascasse.

A part cela, Paris voit les promotions du Maxim's et du Crillon (peut-être pour la succulence du foie gras chaud aux betteraves et au caviar ?), les quatre toques provinciales s'enrichissent de L'Espérance (Saint-Père-sous-Vézelay), trois toques vont à L'Apicius de Gand, dont je crois bien avoir parlé le premier il y a deux ans. Bref, un guide intéressant pour l'ami de la table, de bonne ou de mauvaise humeur.

Mais, à propos, j'aimerais bien savoir dans quels ouvrages Balzac et Dumas font manger leurs personnages au Vézou, ainsi qu'il est indiqué... Peut-être pour consoler Raymond Oliver de voir sa cuisine traînée dans la boue !

LA REYNIERE.

Le monde fascinant du vin...

Le beaujolais nouveau est arrivé ! C'était le 15 novembre dernier, date annuelle qu'on croit les médias le monde entier des beaux arts. Commerce et publicité ont tous les droits, et ce n'est pas le moins fascinant du vin qu'il fasse maître, après ce déjà vieux beaujolais nouveau, un cône de Rhéne nouveau, du bordelais nouveau, etc.

Le beaujolais, je l'ai trouvé acceptable au goût Val d'Or (28, avenue Franklin-Roosevelt - tél. 359.95.81) de Gérard Rougier, ancien lauréat de la Coupe du Meilleur Pin. Acceptable mais combien moins agréable que d'autres petits vins pas nouveaux et pas plus chers !

Le monde fascinant du vin, c'est aussi le titre d'un ouvrage paru chez Grail et signé de Nathalie Moussier-Servais, Bernard Planchet et Michel Duvau. Très bien illustré, très peu didactique et utile à toute entrée en vin. Même si je pense que 18^e est une température trop élevée pour le service des vins rouges et si le tableau des accords des vins et des fromages est d'un ridicule affreux.

L'ouvrage comporte un tableau des millésimes. Je l'ai écrit déjà : il ne faut pas avoir la superstition des millésimes mais s'y adapter néanmoins, répétant avec Duvau qu'il faut avoir en cave les petits crus dans les grands millésimes et les grands crus dans les millésimes moyens. De même, en bordelais, le

classement de 1925, dépassé, ne peut être qu'une indication.

Las le vin est cher, très cher, même le millésime 82 dont on nous dit que pourtant la réputation dépasse les espérances. Et cela se voit surtout au restaurant, car ils sont rares les bordelais (en son Gourmet de l'île, 42, rue Saint-Louis en l'île - tél. 326.79.37) où, pour accompagner un menu à 70 francs (avec fromage et dessert) complet, savoureux et bon, on peut trouver des vins honorables à moins de 30 francs.

Exclus-4-1 encore des caves familiales à Paris ? Peu sans doute mais la province, avec plus de place et de sagesse, garde précieusement ses sanctuaires personnels où les bouteilles, achetées à la source, vieillissent dans le calme et les senteurs de sol. Tant-à-avoir un « livre de cave », c'est-à-dire un inventaire permanent de celle-ci ? De M. Jacques Rouët à Pierre Perrot tous les amateurs sont d'accord. C'est que tout ne se vend le fleur de vin de France (révisé par Chantal Lecourt) est « fascinant » lui aussi, et dans le classement des bordelais on a ajouté le monton-Rothschild, légitime en 1973, ce qui est bien ? Les trente-cinq premières pages (la cave, l'étiquette, le service des vins, les vignobles) sont un résumé très remarquable. Suivent les fiches à lire à jour, permettant ainsi une approche parfaite de sa cave.

A la vigne ! - L. R.

Equitation

CORRESPONDANCE

Amazones en colère

L'article « Les deux cents amazones », de Roland Merlin, paru dans nos éditions du 23 octobre 1982 a suscité diverses réactions, dont celle de l'Association nationale des amazones traditionnelles, qui par la voix de M^{me} Cabaud estime que les cavalières d'aujourd'hui « montent n'importe quel cheval, grand ou petit, jeune ou vieux, à toutes les allures y compris le galop, en plat, terrains variés et obstacles, selon les mêmes critères que les cavaliers ». L'Association ajoute :

Plus de 200 pour la France, plus de 2 000 pour l'Europe, et nombreuses au Nouveau Monde, les amazones ont pris connaissance avec étonnement du tableau féroce qu'a brossé d'elles M. Merlin.

Qu'il fût écrit dans un esprit misogyne ou par plaisir du pamphlet, et même si ce texte se voulait simplement humoristique et n'avait pas l'intention de blesser les personnes visées, c'est-à-dire les amazones, il importe pour elles, par la voix de leur Association nationale - l'ANATRA - de rétablir la vérité sur leur discipline : non ! Les amazones ne sont pas des « tortionnaires » ! Elles ne courent pas en deux leur cheval, qui n'est pas « sauglé à mort » ni « asphyxié » ! Elles n'ont pas non plus d'« épaves à bricoler » ! Le cheval ne souffre en rien d'être monté en amazone, comme le souligne l'aimable lettre que nous avons reçue de M. le président de la Ligue pour la protection du cheval, qui connaît bien l'équitation en selle de dame pour l'avoir fait pratiquer lui-même et n'a jamais constaté la moindre souffrance chez les montures de ses élèves.

Non ! les amazones n'ont pas la « hantise des chutes », très rare au contraire. Leur selle, ne se « balance » pas plus sur le dos du cheval qu'une selle ordinaire. Les amazones ne sont pas « blesées » et n'ont pas « le sang glacé » par des « gélissades à droite ou à gauche », qui ne se produisent pas !

Non ! les amazones ne montent pas que des « petits palefrois ». (A l'époque médiévale, les dames montaient d'ailleurs plutôt des « haque- nées »). Actuellement, les amazones montent n'importe quel cheval, grand ou petit, jeune ou vieux, à toutes les allures y compris le galop, en plat, en terrain variés et obstacles, selon les mêmes critères que les cavaliers.

Le cheval n'a pas à supporter « un poids déséquilibré », car l'amazone doit être absolument d'équilibre sur sa selle, ses jambes seules étant du même côté, mais le poids de son buste étant exactement réparti sur les deux côtés de son cheval. Elle est donc assise en parfait équilibre et, de plus, aussi confortablement que sur une chaise où elle se tiendrait les jambes croisées.

L'amazone n'a pas une « autonomie précaire », car, si elle est toujours heureuse de pouvoir monter traditionnellement avec l'aide courtoise d'un cavalier - ou d'une cavalière, car c'est un service que l'on se rend souvent entre amazones - elle se débrouille fort bien seule, en montant par l'arrière et en passant sa jambe ensuite dans la fourche. (On peut remarquer au passage que les jockeys se font mettre en selle depuis des années sans que leurs aides se voient traiter de « siglissés » !).

Notre discipline n'est pas non plus réservée aux « 200 familles ». Elle est ouverte à tous les cavaliers et cavalières, car c'est un service que l'on se rend souvent entre amazones - elle se débrouille fort bien seule, en montant par l'arrière et en passant sa jambe ensuite dans la fourche. (On peut remarquer au passage que les jockeys se font mettre en selle depuis des années sans que leurs aides se voient traiter de « siglissés » !).

Une selle à fourches n'est pas vendue actuellement entre 4 200 et 4 500 F (chez notre fabricant habituel (Tantale à Souillac, Lot). Les selles d'occasion se trouvent encore, à des prix allant de 500 à 3 500 F en fonction de leur état et de leur confort.

La tenue « de présentation » (non exigée pour la pratique cou-

rente) vaut environ 1 000 F : jupe et chapeau de qualité moyenne. La veste est la même que la veste d'équitation classique, ce qui évite d'en acquiescer une autre. Signalons aussi que nos « tubes » ne sont plus des « tubes » mais des demi-haute-croix-de-ferme - appelés « Kronstads » - et que nos « volées » sont une simple et discrète écharpe s'arrêtant à la ligne des épaules ou des omoplates.

Mais il faut surtout savoir qu'il n'est pas nécessaire pour monter en amazone d'avoir sa propre selle et son équipement.

C'est là qu'intervient l'efficacité des services de l'Association nationale des amazones. L'ANATRA prête des selles à ses membres pour les reprises et stages qu'elle organise, fournit bénévolement l'enseignement spécifique dans les clubs dont le moniteur n'a pas encore acquis cette spécialisation, fournit le patron de la jupe à celles qui désirent la confectionner elles-mêmes ou la confier à leur couturière.

Au début, d'ailleurs, les amazones montent un certain temps en culotte de cheval ou pantalon, ce qui exclut tous frais vestimentaires au départ et permet à l'instructeur de rectifier plus facilement la place des jambes.

L'ANATRA organise en effet des reprises régulières dans de nombreux centres équestres en région parisienne ou en province et fait connaître les adresses des clubs où se pratique la monte en amazone. Elle propose des stages de trois à six jours pendant les vacances scolaires et organise des sessions d'examens permettant d'obtenir les diplômes d'amazone correspondant aux différents niveaux atteints.

Après l'instruction des amazones et lorsqu'elles sont suffisamment confirmées, l'ANATRA leur propose de nombreuses activités : rallyes, chasses, randonnées, manifestations, concours...

Il y aurait beaucoup à dire et à raconter ! Mais, la place manquant, j'invoie M. Merlin et ses lecteurs et surtout lectrices à venir voir de plus près ces amazones, modernes et traditionnelles à la fois, leur enthousiasme et leurs deux jambes à gauche... Et, pourquoi pas ? à faire un essai eux-mêmes en selle à fourches.

* Association nationale des amazones traditionnelles (ANATRA), 5, rue de Valenciennes, 75005 Paris. Tél. : (1) 522-20-15.

Philatélie

N° 1772

FRANCE : André Messager
L'auteur de Vénus et de nombreux autres opéras-comiques et opéras, André Messager (1853-1929), compositeur et chef d'orchestre, aura les honneurs de débiter la série 1983 des « personnages célèbres ».



Vente générale le 17 janvier (9h/13h).
Format 22 x 36 mm. Dessiné et gravé par Pierre Forget. Tirage : 3 000 000 d'exemplaires. Taille-douce, Péroux.

Mise en vente anticipée :
- Les 15 et 16 janvier, de 9 h à 18 h, par le bureau de poste temporaire ouvert à la salle des congrès de l'hôtel de ville de Montargis (Allier). - Oblitération - P.J. -
- Le 15 janvier, de 8 h à 12 h, au bureau de poste de Montargis Principale. - Boîte aux lettres spéciale pour - P.J. -

● MONACO émet deux nouvelles valeurs « timbres-poste », à partir du 3 janvier, du type « Scène princière », format triangulaire : 3,00 F, rouge et bleu ; 5,00 F, brun et violet. La vente s'effectuera également aux « Points philatéliques » des P.T.T. français. Les abonnés inscrits à Monaco les recevront avec l'émission d'avril prochain.

● VIET DE PARAITRE un ouvrage intitulé : « Découvrez et collectionnez les timbres du monde entier », aux Editions Buissonnières (France-Amérique). Abondamment illustré en couleurs, il a l'immense mérite d'apprendre - en outre de la philatélie - la géographie, l'histoire et les monnaies de tous les pays décrits dans ses 160 pages. Cet album-Atlas vivant est un beau cadeau à offrir et à offrir en ce début d'année. Prix : 96 F.

Dés aujourd'hui ce sont les « Points Philatéliques »

En ce début d'année, enfin, les P.T.T. exaucent les vœux sans cesse exprimés par les philatélistes.

Avant, les collectionneurs ne disposaient que de quelques guichets philatéliques à travers l'Hexagone, des guichets où ils ont pu acheter des timbres, mais avec les mêmes attributions qu'avaient auparavant les guichets spécialisés. Ils seront progressivement dotés d'un cachet à date spécial grand format illustré.

C'est déjà un progrès considérable. Et plus, une nouveauté : tous les timbres émis, au cours de l'année, seront effectivement possibles dans les 15 000 bureaux de poste.

Et, pour chapeauter cet ensemble, un Service philatélique des P.T.T. - sur le

plan national et international - fonctionnera pour la fourniture, par correspondance, de tous les timbres, souscrits par abonnement, (18, rue François-Bovis, 75756 Paris Cedex 15).

La répartition des « Points Philatéliques » : 104 dans les départements ; 19 à Paris ; 4 dans les départements d'outre-mer et 3 à la poste aux Armées.

Cette liste très longue nous ne pouvons la publier dans le cadre de notre chronique, mais nous l'adresserons à nos lecteurs qui s'y intéressent contre un timbre de 2 F, ainsi qu'une enveloppe affranchie, libellée, par leurs soins, à leur nom et adresse.

Ecrire à A. Vitalys, « Le Monde des Loisirs », 7, rue des Italiens, 75427 Paris Cedex 09.

En bref...

(suite) de Titi et de Giovani, 500 et 1 000 F. Offres, Edita.

● MAURICE (Bel). - Centenaire de la découverte du bacille de la tuberculose par Robert Koch, 25 c. 1, 25, 2, 5 et 10 R.

● PORTUGAL. - Deuxième centenaire de la mort du marquis de Pombal, 10 escudos. Homme d'Etat, réformateur résolu de son époque, exilé en 1777 jusqu'à sa mort.

Calendrier des manifestations avec bureaux temporaires

45 000 Océans (contre des loisirs d'Orléans-La Source), du 6 au 8 janvier. - Exposition philatélique « La Timbrochèque ».

59 140 Dunkerque (Palais des congrès), les 8 et 9 janvier. - Inauguration du Kursaal.

95 500 Roissy-Aéroport Ch. de Gaulle (parc des expositions Paris-Nord), du 6 au 8 janvier. - 2^e Salon International du Jouet.

25 950 Livremont (à l'école), les 22 et 23 janvier. - Exposition philatélique « 24 heures des neiges ».

ADALBERT VITALYS.

Rive gauche

Il y a des femmes chez qui on revient pour le plaisir

Huîtres, fruits de mer, homards, choucroutes.
Face à la tour Montparnasse, 3, place du 18 Luit, 1940 à Paris 6^e. Tél. : 546.96.42. Ouvert tous les jours jusqu'à 3 h. du matin.
CHEZ HANSZ.

le bar à huîtres
le seul bar à Paris où vous pouvez déguster même une huître
Spécialités de poissons et coquillages
112, bd du Montparnasse 14e - 320.71.01
Tous les jours de 11h à 2h du matin possibilité de parking

Rive droite

DESSIRIER
MAÎTRE-ÉCAILLER
vous offre ses meilleurs vœux pour 1983

Midi, Porte Maillot déjeuner à la campagne

La grosse tartine
91, RD GOUVERNEMENT-SAINT-CYR PARIS 17^e - Téléphone : 574-02-77
Jardin d'été
Guide Auto-Journal 82
Gault et Millau

au pied de COCHON
25 FRUITS SA GRATIN
DE MIEL 30 VIREUX
6, rue Coustouille, Paris 1^{er} - 25.11.75

Le P^{er} QUINQUIN
cuisine de qualité
menu - vin à volonté
à partir de 45 F S.N.C.
ouvert tous les jours
150, rue Lafayette, 75010 Paris. Tél. 208.74.64

Au cœur des Boulevards dans un cadre rustique
Le GAVROCHE
Cuisine traditionnelle soignée
Menu - vin à volonté
à partir de 40 F S.N.C.
Ouvert tous les jours

BRASSERIE DE L'EST (FACE GARE DE L'EST)
SA FABULEUSE CHOUCROUTE
LE DELICIEUX JARRET DE PORC - CONFIT DE CANARD POMMES SAUTEES
7, rue du 8 Mai 1945 - 10^e - 607.05.34 De 9 h du matin à 2 h du matin

Les Maîtres-écaillers de la Porte-Maillot vous reçoivent jusqu'à 2 h du matin
A L'AUBERGE AU RESTAURANT
Dab Le Congrès
Choucroute, rôtisserie, desserts maison.
Viandes grillées à l'os au feu de bois.
Plateaux de fruits de mer, langoustes, poissons grillés.
161 av. de Malakoff 75116 Paris - tél. 500.32.22 80 av. de la Grande Armée 75017 Paris - tél. 574.17.24

Le Monde des PHILATÉLISTES
L'OFFICIEL DE LA PHILATÉLIE
Dans le numéro de décembre (84 pages)
PHILATÉLIE BELGE EN ANTARCTIQUE
RÉPERTOIRE ET BILAN DES ÉMISSIONS DE 1982
Les grands prix du Salon d'automne
Belgique 82
En vente dans les kiosques : 10 francs
11 bis, bd Haussmann, 75009 Paris Tél. (1) 246-72-23

HÔTELS

Montagne
05490 ST-VERAN (Hautes-Alpes)
LE VILLARD - Tél. : (92) 45-82-08
Chambres et duplex avec cuisinières, 2 à 6 pers. Fond - Fête - de Noël à Pâques

Provence
ROUSSILLON - 84220 GORDES
MAS DE GARRIGON ***
Noël et Noël au dans le petit hôtel de charme du Lubéron.
Renseignements et réservation : Tél. : (90) 75-63-22. Accueil : Christiane Rech.

Italie
VENISE
HOTEL LA FENICE
DES ARTISTES
(près du Théâtre la Fenice)
5 minutes à pied de la place St-Marc
Ambiance intime, tout confort.
Prix modérés
Réservation : 41-32-333 VENISE
Tél. : 4111-50 FENICE 1
Directeur : Dante Apollonio.

Suisse
CH 1938 CHAMPEX-LAC (Valais)
SKEZ AVEC VOS ENFANTS
SANS SOUCIS
JANVIER = BONNE NEIGE-BON PRIX
7 JOURS : pension complète : 1100 FF à 1500 FF. Réductions enfant sur pension et 50 % sur remontées mécaniques.
MINI-CLUB GRATUIT de 12 mois à 9 ans. ANIMATION soirée dansante - Vidéo sur écran 10 m² - Restauration de la chaux - Jeux, etc. AUSSI quelques places 19/2 au 17/4.
SUNWAYS *** NN HOTEL-CLUB FRANÇAIS
Tél. : 19-41/26-41 11 22

LEYSIN (Alpes valaisannes)
1250-2000 mètres. La station suisse la plus proche de Paris.
Domaine skiable double.
Accueil et qualité mises à prix français.
Hôtels très est. demi-pension des F.F. 120. Forfaits ski : Hôtel 7 jours demi-pension + 7 jours remontées mécaniques F.F. div. 1 050. Offres détaillées sur : Office Suisse du Tourisme, 11 bis, rue Scribe, F-75009 Paris, tél. : 01/742-45-45 ou Office du Tourisme, CH-1834 LEYSIN.
Tél. : 19-41/25-34-22-44.

Jeux

échecs

N° 1002

DÉCOUVERTE
D'UN
PLAN

(Tournoi international de Tolosa, 1962)

Blancs : A. VOUSOUPOV
Noirs : X. RUBINETTI

Défense est-indienne.
1. d4 Cx6 15. Td1 (k) Dd7
2. e4 d5 16. g4 (l) Td8 (m)
3. Cc3 Cx7 17. Cf3 Cb8
4. Cf3 e6 18. g3 f5
5. f4 e5 19. Cc5 (p) Fd5 (o)
6. f5 f6 20. g4 (p) Fd6 (q)
7. e4 e5 21. Fd3 (r) Td7
8. h3 (e) a6 22. Fd3 (r) Td7
9. a4 (d) a5 23. Fd3 (r) Td7
10. f5 Td8 (e) 24. Dd3 (i) Dd8 (n)
11. e5 (f) Df7 (s) 25. Fd3 Abandon (u)
12. Cc2
13. Rb2 (h) Fd8 (j)
14. Td1 (i) Dd6

NOTES

a) 3... e5 est jouable et donne aux Blancs des perspectives de nœuds à les Blancs échantant les D par 4. d4e5, d4e5; 5. Dd3+; Rxd5; par exemple, 6. Cf3, Cb4-7; 7. g3 (ou 7. Cg5, Rb8; 8. Cb5, Fd6), e6; 8. Fb3, Fd6; 9. Fc3, b6; 10. 0-0, Td4-8; 11. Cb4, Fd8; 12. b3, Rg7; 13. Td1, Cb6; 14. Fxg8 Td8 (Bronsch-Panno, Amsterdam, 1954).

b) Ou 4... e5; 5. Fg5, b6.
c) de développer le F-D en e3 sans craindre Cg4. Une autre idée est 8. d5, cxd5; 9. cxd5, Cc5; 10. Cd2.

d) Interdit l'expansion b7-b5 et mène 10. a5.

e) On est en droit de préférer la suite 10... e4d4; 11. Cd4, Cc5; 12. Dd2, Td8 qui semble plus active que le coup 10... e5.

f) En effet, l'avance du pion d ôte tout sens à la présence de la T-R noire sur la colonne e.

g) 11... e5 laisserait aux Blancs un plan facile : Cc1-Cd3 suivi de f2-f4. Les Blancs doivent conserver la case g5 pour C-D.

h) Le jeu de la défense, les Blancs sont en mesure de choisir leur stratégie. Tout dans l'analyse f2-f4; or, celle-ci ne peut envisager dans l'immédiat après 13. f4, e4d4; 14. Fd4, Cf4-7; 15. Dd3, Cf4-7; 16. Dd3, Cf4-7; 17. Dd3, Cf4-7; 18. Dd3, Cf4-7; 19. Dd3, Cf4-7; 20. Dd3, Cf4-7; 21. Dd3, Cf4-7; 22. Dd3, Cf4-7; 23. Dd3, Cf4-7; 24. Dd3, Cf4-7; 25. Dd3, Cf4-7; 26. Dd3, Cf4-7; 27. Dd3, Cf4-7; 28. Dd3, Cf4-7; 29. Dd3, Cf4-7; 30. Dd3, Cf4-7; 31. Dd3, Cf4-7; 32. Dd3, Cf4-7; 33. Dd3, Cf4-7; 34. Dd3, Cf4-7; 35. Dd3, Cf4-7; 36. Dd3, Cf4-7; 37. Dd3, Cf4-7; 38. Dd3, Cf4-7; 39. Dd3, Cf4-7; 40. Dd3, Cf4-7; 41. Dd3, Cf4-7; 42. Dd3, Cf4-7; 43. Dd3, Cf4-7; 44. Dd3, Cf4-7; 45. Dd3, Cf4-7; 46. Dd3, Cf4-7; 47. Dd3, Cf4-7; 48. Dd3, Cf4-7; 49. Dd3, Cf4-7; 50. Dd3, Cf4-7; 51. Dd3, Cf4-7; 52. Dd3, Cf4-7; 53. Dd3, Cf4-7; 54. Dd3, Cf4-7; 55. Dd3, Cf4-7; 56. Dd3, Cf4-7; 57. Dd3, Cf4-7; 58. Dd3, Cf4-7; 59. Dd3, Cf4-7; 60. Dd3, Cf4-7; 61. Dd3, Cf4-7; 62. Dd3, Cf4-7; 63. Dd3, Cf4-7; 64. Dd3, Cf4-7; 65. Dd3, Cf4-7; 66. Dd3, Cf4-7; 67. Dd3, Cf4-7; 68. Dd3, Cf4-7; 69. Dd3, Cf4-7; 70. Dd3, Cf4-7; 71. Dd3, Cf4-7; 72. Dd3, Cf4-7; 73. Dd3, Cf4-7; 74. Dd3, Cf4-7; 75. Dd3, Cf4-7; 76. Dd3, Cf4-7; 77. Dd3, Cf4-7; 78. Dd3, Cf4-7; 79. Dd3, Cf4-7; 80. Dd3, Cf4-7; 81. Dd3, Cf4-7; 82. Dd3, Cf4-7; 83. Dd3, Cf4-7; 84. Dd3, Cf4-7; 85. Dd3, Cf4-7; 86. Dd3, Cf4-7; 87. Dd3, Cf4-7; 88. Dd3, Cf4-7; 89. Dd3, Cf4-7; 90. Dd3, Cf4-7; 91. Dd3, Cf4-7; 92. Dd3, Cf4-7; 93. Dd3, Cf4-7; 94. Dd3, Cf4-7; 95. Dd3, Cf4-7; 96. Dd3, Cf4-7; 97. Dd3, Cf4-7; 98. Dd3, Cf4-7; 99. Dd3, Cf4-7; 100. Dd3, Cf4-7; 101. Dd3, Cf4-7; 102. Dd3, Cf4-7; 103. Dd3, Cf4-7; 104. Dd3, Cf4-7; 105. Dd3, Cf4-7; 106. Dd3, Cf4-7; 107. Dd3, Cf4-7; 108. Dd3, Cf4-7; 109. Dd3, Cf4-7; 110. Dd3, Cf4-7; 111. Dd3, Cf4-7; 112. Dd3, Cf4-7; 113. Dd3, Cf4-7; 114. Dd3, Cf4-7; 115. Dd3, Cf4-7; 116. Dd3, Cf4-7; 117. Dd3, Cf4-7; 118. Dd3, Cf4-7; 119. Dd3, Cf4-7; 120. Dd3, Cf4-7; 121. Dd3, Cf4-7; 122. Dd3, Cf4-7; 123. Dd3, Cf4-7; 124. Dd3, Cf4-7; 125. Dd3, Cf4-7; 126. Dd3, Cf4-7; 127. Dd3, Cf4-7; 128. Dd3, Cf4-7; 129. Dd3, Cf4-7; 130. Dd3, Cf4-7; 131. Dd3, Cf4-7; 132. Dd3, Cf4-7; 133. Dd3, Cf4-7; 134. Dd3, Cf4-7; 135. Dd3, Cf4-7; 136. Dd3, Cf4-7; 137. Dd3, Cf4-7; 138. Dd3, Cf4-7; 139. Dd3, Cf4-7; 140. Dd3, Cf4-7; 141. Dd3, Cf4-7; 142. Dd3, Cf4-7; 143. Dd3, Cf4-7; 144. Dd3, Cf4-7; 145. Dd3, Cf4-7; 146. Dd3, Cf4-7; 147. Dd3, Cf4-7; 148. Dd3, Cf4-7; 149. Dd3, Cf4-7; 150. Dd3, Cf4-7; 151. Dd3, Cf4-7; 152. Dd3, Cf4-7; 153. Dd3, Cf4-7; 154. Dd3, Cf4-7; 155. Dd3, Cf4-7; 156. Dd3, Cf4-7; 157. Dd3, Cf4-7; 158. Dd3, Cf4-7; 159. Dd3, Cf4-7; 160. Dd3, Cf4-7; 161. Dd3, Cf4-7; 162. Dd3, Cf4-7; 163. Dd3, Cf4-7; 164. Dd3, Cf4-7; 165. Dd3, Cf4-7; 166. Dd3, Cf4-7; 167. Dd3, Cf4-7; 168. Dd3, Cf4-7; 169. Dd3, Cf4-7; 170. Dd3, Cf4-7; 171. Dd3, Cf4-7; 172. Dd3, Cf4-7; 173. Dd3, Cf4-7; 174. Dd3, Cf4-7; 175. Dd3, Cf4-7; 176. Dd3, Cf4-7; 177. Dd3, Cf4-7; 178. Dd3, Cf4-7; 179. Dd3, Cf4-7; 180. Dd3, Cf4-7; 181. Dd3, Cf4-7; 182. Dd3, Cf4-7; 183. Dd3, Cf4-7; 184. Dd3, Cf4-7; 185. Dd3, Cf4-7; 186. Dd3, Cf4-7; 187. Dd3, Cf4-7; 188. Dd3, Cf4-7; 189. Dd3, Cf4-7; 190. Dd3, Cf4-7; 191. Dd3, Cf4-7; 192. Dd3, Cf4-7; 193. Dd3, Cf4-7; 194. Dd3, Cf4-7; 195. Dd3, Cf4-7; 196. Dd3, Cf4-7; 197. Dd3, Cf4-7; 198. Dd3, Cf4-7; 199. Dd3, Cf4-7; 200. Dd3, Cf4-7; 201. Dd3, Cf4-7; 202. Dd3, Cf4-7; 203. Dd3, Cf4-7; 204. Dd3, Cf4-7; 205. Dd3, Cf4-7; 206. Dd3, Cf4-7; 207. Dd3, Cf4-7; 208. Dd3, Cf4-7; 209. Dd3, Cf4-7; 210. Dd3, Cf4-7; 211. Dd3, Cf4-7; 212. Dd3, Cf4-7; 213. Dd3, Cf4-7; 214. Dd3, Cf4-7; 215. Dd3, Cf4-7; 216. Dd3, Cf4-7; 217. Dd3, Cf4-7; 218. Dd3, Cf4-7; 219. Dd3, Cf4-7; 220. Dd3, Cf4-7; 221. Dd3, Cf4-7; 222. Dd3, Cf4-7; 223. Dd3, Cf4-7; 224. Dd3, Cf4-7; 225. Dd3, Cf4-7; 226. Dd3, Cf4-7; 227. Dd3, Cf4-7; 228. Dd3, Cf4-7; 229. Dd3, Cf4-7; 230. Dd3, Cf4-7; 231. Dd3, Cf4-7; 232. Dd3, Cf4-7; 233. Dd3, Cf4-7; 234. Dd3, Cf4-7; 235. Dd3, Cf4-7; 236. Dd3, Cf4-7; 237. Dd3, Cf4-7; 238. Dd3, Cf4-7; 239. Dd3, Cf4-7; 240. Dd3, Cf4-7; 241. Dd3, Cf4-7; 242. Dd3, Cf4-7; 243. Dd3, Cf4-7; 244. Dd3, Cf4-7; 245. Dd3, Cf4-7; 246. Dd3, Cf4-7; 247. Dd3, Cf4-7; 248. Dd3, Cf4-7; 249. Dd3, Cf4-7; 250. Dd3, Cf4-7; 251. Dd3, Cf4-7; 252. Dd3, Cf4-7; 253. Dd3, Cf4-7; 254. Dd3, Cf4-7; 255. Dd3, Cf4-7; 256. Dd3, Cf4-7; 257. Dd3, Cf4-7; 258. Dd3, Cf4-7; 259. Dd3, Cf4-7; 260. Dd3, Cf4-7; 261. Dd3, Cf4-7; 262. Dd3, Cf4-7; 263. Dd3, Cf4-7; 264. Dd3, Cf4-7; 265. Dd3, Cf4-7; 266. Dd3, Cf4-7; 267. Dd3, Cf4-7; 268. Dd3, Cf4-7; 269. Dd3, Cf4-7; 270. Dd3, Cf4-7; 271. Dd3, Cf4-7; 272. Dd3, Cf4-7; 273. Dd3, Cf4-7; 274. Dd3, Cf4-7; 275. Dd3, Cf4-7; 276. Dd3, Cf4-7; 277. Dd3, Cf4-7; 278. Dd3, Cf4-7; 279. Dd3, Cf4-7; 280. Dd3, Cf4-7; 281. Dd3, Cf4-7; 282. Dd3, Cf4-7; 283. Dd3, Cf4-7; 284. Dd3, Cf4-7; 285. Dd3, Cf4-7; 286. Dd3, Cf4-7; 287. Dd3, Cf4-7; 288. Dd3, Cf4-7; 289. Dd3, Cf4-7; 290. Dd3, Cf4-7; 291. Dd3, Cf4-7; 292. Dd3, Cf4-7; 293. Dd3, Cf4-7; 294. Dd3, Cf4-7; 295. Dd3, Cf4-7; 296. Dd3, Cf4-7; 297. Dd3, Cf4-7; 298. Dd3, Cf4-7; 299. Dd3, Cf4-7; 300. Dd3, Cf4-7; 301. Dd3, Cf4-7; 302. Dd3, Cf4-7; 303. Dd3, Cf4-7; 304. Dd3, Cf4-7; 305. Dd3, Cf4-7; 306. Dd3, Cf4-7; 307. Dd3, Cf4-7; 308. Dd3, Cf4-7; 309. Dd3, Cf4-7; 310. Dd3, Cf4-7; 311. Dd3, Cf4-7; 312. Dd3, Cf4-7; 313. Dd3, Cf4-7; 314. Dd3, Cf4-7; 315. Dd3, Cf4-7; 316. Dd3, Cf4-7; 317. Dd3, Cf4-7; 318. Dd3, Cf4-7; 319. Dd3, Cf4-7; 320. Dd3, Cf4-7; 321. Dd3, Cf4-7; 322. Dd3, Cf4-7; 323. Dd3, Cf4-7; 324. Dd3, Cf4-7; 325. Dd3, Cf4-7; 326. Dd3, Cf4-7; 327. Dd3, Cf4-7; 328. Dd3, Cf4-7; 329. Dd3, Cf4-7; 330. Dd3, Cf4-7; 331. Dd3, Cf4-7; 332. Dd3, Cf4-7; 333. Dd3, Cf4-7; 334. Dd3, Cf4-7; 335. Dd3, Cf4-7; 336. Dd3, Cf4-7; 337. Dd3, Cf4-7; 338. Dd3, Cf4-7; 339. Dd3, Cf4-7; 340. Dd3, Cf4-7; 341. Dd3, Cf4-7; 342. Dd3, Cf4-7; 343. Dd3, Cf4-7; 344. Dd3, Cf4-7; 345. Dd3, Cf4-7; 346. Dd3, Cf4-7; 347. Dd3, Cf4-7; 348. Dd3, Cf4-7; 349. Dd3, Cf4-7; 350. Dd3, Cf4-7; 351. Dd3, Cf4-7; 352. Dd3, Cf4-7; 353. Dd3, Cf4-7; 354. Dd3, Cf4-7; 355. Dd3, Cf4-7; 356. Dd3, Cf4-7; 357. Dd3, Cf4-7; 358. Dd3, Cf4-7; 359. Dd3, Cf4-7; 360. Dd3, Cf4-7; 361. Dd3, Cf4-7; 362. Dd3, Cf4-7; 363. Dd3, Cf4-7; 364. Dd3, Cf4-7; 365. Dd3, Cf4-7; 366. Dd3, Cf4-7; 367. Dd3, Cf4-7; 368. Dd3, Cf4-7; 369. Dd3, Cf4-7; 370. Dd3, Cf4-7; 371. Dd3, Cf4-7; 372. Dd3, Cf4-7; 373. Dd3, Cf4-7; 374. Dd3, Cf4-7; 375. Dd3, Cf4-7; 376. Dd3, Cf4-7; 377. Dd3, Cf4-7; 378. Dd3, Cf4-7; 379. Dd3, Cf4-7; 380. Dd3, Cf4-7; 381. Dd3, Cf4-7; 382. Dd3, Cf4-7; 383. Dd3, Cf4-7; 384. Dd3, Cf4-7; 385. Dd3, Cf4-7; 386. Dd3, Cf4-7; 387. Dd3, Cf4-7; 388. Dd3, Cf4-7; 389. Dd3, Cf4-7; 390. Dd3, Cf4-7; 391. Dd3, Cf4-7; 392. Dd3, Cf4-7; 393. Dd3, Cf4-7; 394. Dd3, Cf4-7; 395. Dd3, Cf4-7; 396. Dd3, Cf4-7; 397. Dd3, Cf4-7; 398. Dd3, Cf4-7; 399. Dd3, Cf4-7; 400. Dd3, Cf4-7; 401. Dd3, Cf4-7; 402. Dd3, Cf4-7; 403. Dd3, Cf4-7; 404. Dd3, Cf4-7; 405. Dd3, Cf4-7; 406. Dd3, Cf4-7; 407. Dd3, Cf4-7; 408. Dd3, Cf4-7; 409. Dd3, Cf4-7; 410. Dd3, Cf4-7; 411. Dd3, Cf4-7; 412. Dd3, Cf4-7; 413. Dd3, Cf4-7; 414. Dd3, Cf4-7; 415. Dd3, Cf4-7; 416. Dd3, Cf4-7; 417. Dd3, Cf4-7; 418. Dd3, Cf4-7; 419. Dd3, Cf4-7; 420. Dd3, Cf4-7; 421. Dd3, Cf4-7; 422. Dd3, Cf4-7; 423. Dd3, Cf4-7; 424. Dd3, Cf4-7; 425. Dd3, Cf4-7; 426. Dd3, Cf4-7; 427. Dd3, Cf4-7; 428. Dd3, Cf4-7; 429. Dd3, Cf4-7; 430. Dd3, Cf4-7; 431. Dd3, Cf4-7; 432. Dd3, Cf4-7; 433. Dd3, Cf4-7; 434. Dd3, Cf4-7; 435. Dd3, Cf4-7; 436. Dd3, Cf4-7; 437. Dd3, Cf4-7; 438. Dd3, Cf4-7; 439. Dd3, Cf4-7; 440. Dd3, Cf4-7; 441. Dd3, Cf4-7; 442. Dd3, Cf4-7; 443. Dd3, Cf4-7; 444. Dd3, Cf4-7; 445. Dd3, Cf4-7; 446. Dd3, Cf4-7; 447. Dd3, Cf4-7; 448. Dd3, Cf4-7; 449. Dd3, Cf4-7; 450. Dd3, Cf4-7; 451. Dd3, Cf4-7; 452. Dd3, Cf4-7; 453. Dd3, Cf4-7; 454. Dd3, Cf4-7; 455. Dd3, Cf4-7; 456. Dd3, Cf4-7; 457. Dd3, Cf4-7; 458. Dd3, Cf4-7; 459. Dd3, Cf4-7; 460. Dd3, Cf4-7; 461. Dd3, Cf4-7; 462. Dd3, Cf4-7; 463. Dd3, Cf4-7; 464. Dd3, Cf4-7; 465. Dd3, Cf4-7; 466. Dd3, Cf4-7; 467. Dd3, Cf4-7; 468. Dd3, Cf4-7; 469. Dd3, Cf4-7; 470. Dd3, Cf4-7; 471. Dd3, Cf4-7; 472. Dd3, Cf4-7; 473. Dd3, Cf4-7; 474. Dd3, Cf4-7; 475. Dd3, Cf4-7; 476. Dd3, Cf4-7; 477. Dd3, Cf4-7; 478. Dd3, Cf4-7; 479. Dd3, Cf4-7; 480. Dd3, Cf4-7; 481. Dd3, Cf4-7; 482. Dd3, Cf4-7; 483. Dd3, Cf4-7; 484. Dd3, Cf4-7; 485. Dd3, Cf4-7; 486. Dd3, Cf4-7; 487. Dd3, Cf4-7; 488. Dd3, Cf4-7; 489. Dd3, Cf4-7; 490. Dd3, Cf4-7; 491. Dd3, Cf4-7; 492. Dd3, Cf4-7; 493. Dd3, Cf4-7; 494. Dd3, Cf4-7; 495. Dd3, Cf4-7; 496. Dd3, Cf4-7; 497. Dd3, Cf4-7; 498. Dd3, Cf4-7; 499. Dd3, Cf4-7; 500. Dd3, Cf4-7; 501. Dd3, Cf4-7; 502. Dd3, Cf4-7; 503. Dd3, Cf4-7; 504. Dd3, Cf4-7; 505. Dd3, Cf4-7; 506. Dd3, Cf4-7; 507. Dd3, Cf4-7; 508. Dd3, Cf4-7; 509. Dd3, Cf4-7; 510. Dd3, Cf4-7; 511. Dd3, Cf4-7; 512. Dd3, Cf4-7; 513. Dd3, Cf4-7; 514. Dd3, Cf4-7; 515. Dd3, Cf4-7; 516. Dd3, Cf4-7; 517. Dd3, Cf4-7; 518. Dd3, Cf4-7; 519. Dd3, Cf4-7; 520. Dd3, Cf4-7; 521. Dd3, Cf4-7; 522. Dd3, Cf4-7; 523. Dd3, Cf4-7; 524. Dd3, Cf4-7; 525. Dd3, Cf4-7; 526. Dd3, Cf4-7; 527. Dd3, Cf4-7; 528. Dd3, Cf4-7; 529. Dd3, Cf4-7; 530. Dd3, Cf4-7; 531. Dd3, Cf4-7; 532. Dd3, Cf4-7; 533. Dd3, Cf4-7; 534. Dd3, Cf4-7; 535. Dd3, Cf4-7; 536. Dd3, Cf4-7; 537. Dd3, Cf4-7; 538. Dd3, Cf4-7; 539. Dd3, Cf4-7; 540. Dd3, Cf4-7; 541. Dd3, Cf4-7; 542. Dd3, Cf4-7; 543. Dd3, Cf4-7; 544. Dd3, Cf4-7; 545. Dd3, Cf4-7; 546. Dd3, Cf4-7; 547. Dd3, Cf4-7; 548. Dd3, Cf4-7; 549. Dd3, Cf4-7; 550. Dd3, Cf4-7; 551. Dd3, Cf4-7; 552. Dd3, Cf4-7; 553. Dd3, Cf4-7; 554. Dd3, Cf4-7; 555. Dd3, Cf4-7; 556. Dd3, Cf4-7; 557. Dd3, Cf4-7; 558. Dd3, Cf4-7; 559. Dd3, Cf4-7; 560. Dd3, Cf4-7; 561. Dd3, Cf4-7; 562. Dd3, Cf4-7; 563. Dd3, Cf4-7; 564. Dd3, Cf4-7; 565. Dd3, Cf4-7; 566. Dd3, Cf4-7; 567. Dd3, Cf4-7; 568. Dd3, Cf4-7; 569. Dd3, Cf4-7; 570. Dd3, Cf4-7; 571. Dd3, Cf4-7; 572. Dd3, Cf4-7; 573. Dd3, Cf4-7; 574. Dd3, Cf4-7; 575. Dd3, Cf4-7; 576. Dd3, Cf4-7; 577. Dd3, Cf4-7; 578. Dd3, Cf4-7; 579. Dd3, Cf4-7; 580. Dd3, Cf4-7; 581. Dd3, Cf4-7; 582. Dd3, Cf4-7; 583. Dd3, Cf4-7; 584. Dd3, Cf4-7; 585. Dd3, Cf4-7; 586. Dd3, Cf4-7; 587. Dd3, Cf4-7; 588. Dd3, Cf4-7; 589. Dd3, Cf4-7; 590. Dd3, Cf4-7; 591. Dd3, Cf4-7; 592. Dd3, Cf4-7; 593. Dd3, Cf4-7; 594. Dd3, Cf4-7; 595. Dd3, Cf4-7; 596. Dd3, Cf4-7; 597. Dd3, Cf4-7; 598. Dd3, Cf4-7; 599. Dd3, Cf4-7; 600. Dd3, Cf4-7; 601. Dd3, Cf4-7; 602. Dd3, Cf4-7; 603. Dd3, Cf4-7; 604. Dd3, Cf4-7; 605. Dd3, Cf4-7; 606. Dd3, Cf4-7; 607. Dd3, Cf4-7; 608. Dd3, Cf4-7; 609. Dd3, Cf4-7; 610. Dd3, Cf4-7; 611. Dd3, Cf4-7; 612. Dd3, Cf4-7; 613. Dd3, Cf4-7; 614. Dd3, Cf4-7; 615. Dd3, Cf4-7; 616. Dd3, Cf4-7; 617. Dd3, Cf4-7; 618. Dd3, Cf4-7; 619. Dd3, Cf4-7; 620. Dd3, Cf4-7; 621. Dd3, Cf4-7; 622. Dd3, Cf4-7; 623. Dd3, Cf4-7; 624. Dd3, Cf4-7; 625. Dd3, Cf4-7; 626. Dd3, Cf4-7; 627. Dd3, Cf4-7; 628. Dd3, Cf4-7; 629. Dd3, Cf4-7; 630. Dd3, Cf4-7; 631. Dd3, Cf4-7; 632. Dd3, Cf4-7; 633. Dd3, Cf4-7; 634. Dd3, Cf4-7; 635. Dd3, Cf4-7; 636. Dd3, Cf4-7; 637. Dd3, Cf4-7; 638. Dd3, Cf4-7; 639. Dd3, Cf4-7; 640. Dd3, Cf4-7; 641. Dd3, Cf4-7; 642. Dd3, Cf4-7; 643. Dd3, Cf4-7; 644. Dd3, Cf4-7; 645. Dd3, Cf4-7; 646. Dd3, Cf4-7; 647. Dd3, Cf4-7; 648. Dd3, Cf4-7; 649. Dd3, Cf4-7; 650. Dd3, Cf4-7; 651. Dd3, Cf4-7; 652. Dd3, Cf4-7; 653. Dd3, Cf4-7; 654. Dd3, Cf4-7; 655. Dd3, Cf4-7; 656. Dd3, Cf4-7; 657. Dd3, Cf4-7; 658. Dd3, Cf4-7; 659. Dd3, Cf4-7; 660. Dd3, Cf4-7; 661. Dd3, Cf4-7; 662. Dd3, Cf4-7; 663. Dd3, Cf4-7; 664. Dd3, Cf4-7; 665. Dd3, Cf4-7; 666. Dd3, Cf4-7; 667. Dd3, Cf4-7; 668. Dd3, Cf4-7; 669. Dd3, Cf4-7; 670. Dd3, Cf4-7; 671. Dd3, Cf4-7; 672. Dd3, Cf4-7; 673. Dd3, Cf4-7; 674. Dd3, Cf4-7; 675. Dd3, Cf4-7; 676. Dd3, Cf4-7; 677. Dd3, Cf4-7; 678. Dd3, Cf4-7; 679. Dd3, Cf4-7; 680. Dd3, Cf4-7; 681. Dd3, Cf4-7; 682. Dd3, Cf4-7; 683. Dd3, Cf4-7; 684. Dd3, Cf4-7; 685. Dd3, Cf4-7; 686. Dd3, Cf4-7; 687. Dd3, Cf4-7; 688. Dd3, Cf4-7; 689. Dd3, Cf4-7; 690. Dd3, Cf4-7; 691. Dd3, Cf4-7; 692. Dd3, Cf4-7; 693. Dd3, Cf4-7; 694. Dd3, Cf4-7; 695. Dd3, Cf4-7; 696. Dd3, Cf4-7; 697. Dd3, Cf4-7; 698. Dd3, Cf4-7; 699. Dd3, Cf4-7; 700. Dd3, Cf4-7; 701. Dd3, Cf4-7; 702. Dd3, Cf4-7; 703. Dd3, Cf4-7; 704. Dd3, Cf4-7; 705. Dd3, Cf4-7; 706. Dd3, Cf4-7; 707. Dd3, Cf4-7; 708. Dd3, Cf4-7; 709. Dd3, Cf4-7; 710. Dd3, Cf4-7; 711. Dd3, Cf4-7; 712. Dd3, Cf4-7; 713. Dd3, Cf4-7; 714. Dd3, Cf4-7; 715. Dd3, Cf4-7; 716. Dd3, Cf4-7; 717. Dd3, Cf4-7; 718. Dd3, Cf4-7; 719. Dd3, Cf4-7; 720. Dd3, Cf4-7; 721. Dd3, Cf4-7; 722. Dd3, Cf4-7; 723. Dd3, Cf4-7; 724. Dd3, Cf4-7; 725. Dd3, Cf4-7; 726. Dd3, Cf4-7; 727. Dd3, Cf4-7; 728. Dd3, Cf4-7; 729. Dd3, Cf4-7; 730. Dd3, Cf4-7; 731. Dd3, Cf4-7; 732. Dd3, Cf4-7; 733. Dd3, Cf4-7; 734. Dd3, Cf4-7; 735. Dd3, Cf4-7; 736. Dd3, Cf4-7; 737. Dd3, Cf4-7; 738. Dd3, Cf4-7; 739. Dd3, Cf4-7; 740. Dd3, Cf4-7; 741. Dd3, Cf4-7; 742. Dd3, Cf4-7; 743. Dd3, Cf4-7; 744. Dd3, Cf4-7; 745. Dd3, Cf4-7; 746. Dd3, Cf4-7; 747. Dd3, Cf4-7; 748. Dd3, Cf4-7; 749. Dd3, Cf4-7; 750. Dd3, Cf4-7; 751. Dd3, Cf4-7; 752. Dd3, Cf4-7; 753. Dd3, Cf4-7; 754. Dd3, Cf4-7; 755. Dd3, Cf4-7; 756. Dd3, Cf4-7; 757. Dd3, Cf4-7; 758. Dd3, Cf4-7; 759. Dd3, Cf4-7; 760. Dd3, Cf4-7; 761. Dd3, Cf4-7; 762. Dd3, Cf4-7; 763. Dd3, Cf4-7; 764. Dd3, Cf4-7; 765. Dd3, Cf4-7; 766. Dd3, Cf4-7; 767. Dd3, Cf4-7; 768. Dd3, Cf4-7; 769. Dd3, Cf4-7; 770. Dd3, Cf4-7; 771. Dd3, Cf4-7; 772. Dd3, Cf4-7; 773. Dd3, Cf4-7; 774. Dd3, Cf4-7; 775. Dd3, Cf4-7; 776. Dd3, Cf4-7; 777. Dd3, Cf4-7; 778. Dd3, Cf4-7; 779. Dd3, Cf4-7; 780. Dd3, Cf4-7; 781. Dd3, Cf4-7; 782. Dd3, Cf4-7; 783. Dd3, Cf4-7; 784. Dd3, Cf4-7; 785. Dd3, Cf4-7; 786. Dd3, Cf4-7; 787. Dd3, Cf4-7; 788. Dd3, Cf4-7; 789. Dd3, Cf4-7; 790. Dd3, Cf4-7; 791. Dd3, Cf4-7; 792. Dd3, Cf4-7; 793. Dd3, Cf4-7; 794. Dd3, Cf4-7; 795. Dd3, Cf4-7; 796. Dd3, Cf4-7; 797. Dd3, Cf4-7; 798. Dd3, Cf4-7; 799. Dd3, Cf4-7; 800. Dd3, Cf4-7; 801. Dd3, Cf4-7; 802. Dd3, Cf4-7; 803. Dd3, Cf4-

CARNET

Naissances

- M. et M^{me} Robert BORIES, heureux d'annoncer, pour l'année 1982, la naissance de leur premier enfant, Aurélie Bories, le 14 janvier, chez Pierre et Régine Bories, 26 novembre, chez Bernard et Marie-Paule, 17 novembre, chez Bagnac-sur-Côte.

- Marie-Laure, Bruno et Sabine FLECHET sont heureux d'annoncer la naissance de Savaria, Paris, le 17 novembre.

- Robert GUELINEL de LIGNEROLLES, la joie d'accueillir, en 1982, son petit-fils, le 17 novembre.

- Robert GUELINEL de LIGNEROLLES, Alain et Janine, le 17 janvier, deuxième, troisième et quatrième arrière-petit-fils.

- Thierry et Nelly, le 17 janvier, Daniel REVAL, chez Jean-Louis et Nadine, le 11 décembre.

- Mélanie BOST, chez Hubert et Joyce, le 26 décembre.

- Marie MILTGEN, la joie d'annoncer la naissance de Pauline-Charlotte, Paris, 25 décembre.

- M. et M^{me} Christian PIERRET ont la joie d'annoncer la naissance de Claire, à Saint-Dié, le 11 décembre 1982.

- La Foulle, à Pair et Grandrupt, 28/10 Saint-Dié.

Décès

- Nous apprenons le décès, survenu le mercredi 29 décembre à Ville-d'Avray (Hauts-de-Seine), de

- vice-amiral Marcel BOSVIEUX, grand-croix de la Légion d'honneur, dont les obsèques ont été célébrées ce vendredi 31 décembre, à 14 heures, en l'église Saint-Pierre de Ville-d'Avray.

(Né le 30 avril 1900 à Paris et ancien élève de l'École Navale, M. Bosvieux a notamment été délégué à la commission franco-italienne d'armement en 1941 avant de commander, en octobre 1943, le destroyer "Furieux" et la troisième division des torpilleurs. En 1945, il commande le cuirassé "Paris" et, en 1946, le croiseur "Agouti". Après plusieurs postes d'officier, il est promu contre-amiral en 1961 et, en janvier 1962, il commande la division navale d'Extrême-Orient. En décembre 1963, il est nommé commandant en chef de la Marine à Marseille jusqu'en mai 1968, date à laquelle il est placé en disponibilité avec le grade de vice-amiral.)

- M^{me} Christiane MARCORELLES, le commandant et M^{me} Alain MARCORELLES, M^{me} Jean-Pierre Perrelle, les familles Marcorelles, Collin, Jaum et Foissin, ont la profonde tristesse de faire part du décès de

- M^{me} Etienne MARCORELLES, née Hélène Dillan, survenu en son domicile, le 28 décembre 1982, à 86 ans, 92200 Neuilly-sur-Seine.

- Nous apprenons la mort de M. Adrien PELTIER, compagnon de la Libération, le mardi 28 décembre à Vichy.

(Né le 28 juillet 1903 à Rome, Adrien Peltier est fonctionnaire à la préfecture de police au début de la seconde guerre mondiale, au moment de l'armistice. Contredit en janvier 1941 par un mouvement de résistance du XIV^e arrondissement, il y adhère et commence à recueillir l'attention de la préfecture de police. En juillet 1941, il est membre du Groupement de l'Armée des volontaires, où il prend des responsabilités de plus en plus importantes après l'arrestation et la déportation de plusieurs responsables.

Il organise en particulier des groupes de résistants dans chaque arrondissement et la fabrication de faux papiers, qui permettront à de nombreux jeunes gens des classes 1941, 1942 et 1943 d'échapper à la déportation et de gagner le maquis.

En juillet 1943, Adrien Peltier devient temporairement le second du mouvement, qui prend alors le nom d'Armée de la police. Après l'arrestation du délégué de ce mouvement, il prend de nouveau la tête jusqu'au 8 juin 1944. Il doit alors gagner les maquis de l'Eure, où il prend part à divers événements, opérations partielles, etc.

Le 12 juillet 1944, il réunit, à la tête d'un groupe d'une dizaine d'hommes, à enlever dans une maison de la Gaspard, à Neuilly, 3 tonnes de faux papiers, qui serviront un peu plus tard à la défense de la préfecture de police lors de la libération. Il avait été fait compagnon de la Libération le 17 juillet 1945. Adrien Peltier était connu dans la résistance sous le nom de guerre de "Fiche" et de "Toulouze".

En 1945, Adrien Peltier devient temporairement le second du mouvement, qui prend alors le nom d'Armée de la police. Après l'arrestation du délégué de ce mouvement, il prend de nouveau la tête jusqu'au 8 juin 1944. Il doit alors gagner les maquis de l'Eure, où il prend part à divers événements, opérations partielles, etc.

Le 12 juillet 1944, il réunit, à la tête d'un groupe d'une dizaine d'hommes, à enlever dans une maison de la Gaspard, à Neuilly, 3 tonnes de faux papiers, qui serviront un peu plus tard à la défense de la préfecture de police lors de la libération. Il avait été fait compagnon de la Libération le 17 juillet 1945. Adrien Peltier était connu dans la résistance sous le nom de guerre de "Fiche" et de "Toulouze".

En 1945, Adrien Peltier devient temporairement le second du mouvement, qui prend alors le nom d'Armée de la police. Après l'arrestation du délégué de ce mouvement, il prend de nouveau la tête jusqu'au 8 juin 1944. Il doit alors gagner les maquis de l'Eure, où il prend part à divers événements, opérations partielles, etc.

Le 12 juillet 1944, il réunit, à la tête d'un groupe d'une dizaine d'hommes, à enlever dans une maison de la Gaspard, à Neuilly, 3 tonnes de faux papiers, qui serviront un peu plus tard à la défense de la préfecture de police lors de la libération. Il avait été fait compagnon de la Libération le 17 juillet 1945. Adrien Peltier était connu dans la résistance sous le nom de guerre de "Fiche" et de "Toulouze".

- M^{me} Jeanne Vasdeboncoeur, M^{me} et M^{me} Benoît Joubert, M^{me} et M^{me} Denis Vasdeboncoeur, M^{me} Jean-Pierre Vasdeboncoeur, M^{me} Valérie Vasdeboncoeur, ont la douleur de faire part du décès de M. Jean VASDEBONCOEUR, le 28 décembre, le vendredi 31 décembre 1982, à 86 ans, en l'église de Saint-Denis, dans l'Indre.

Les obsèques ont lieu au faire-part.

- M^{me} Marie Vial, M^{me} et M^{me} Jean Vial et leurs enfants, M. Christian Vial, les familles Jenson, Vial et Brouillet, ont la douleur de faire part du décès de M. Pierre VIAL, survenu le 26 décembre 1982, à Grasse. Sous-préfère, 2, avenue de la République, 06130 Grasse.

- Pour le premier anniversaire du décès de M. Joseph HAJDENBERG, son épouse, Marie Hajdenberg, ses enfants, Serge, Henri, Elisabeth, Monique, deux époux et enfants, ses amis, le personnel de l'École Copernic, se réuniront le lundi 3 janvier 1983, à 14 heures, au restaurant "Les parades" à Bagnac-sur-Côte.

- Messe de la paix à Montmartre, le dimanche 31 décembre, à 11 heures, à la basilique de Montmartre, au sous-présidence de M^{gr} Coloni, évêque auxiliaire de Paris. L'Eucharistie sera célébrée pour que le Dieu de la guerre soit vaincu par le Dieu de la paix. Les prières seront conduites par M. et M^{me} Jean et Christine.

- M. et M^{me} Pierre-Eugène CILBERT, ancien ambassadeur de France en Israël, l'Appel juif à l'unité, ont la douleur de la famille et lui adresse ses condoléances.

ROBLOT S.A.

522-27-22
ORGANISATION D'OBSEQUES

LOTO

TIRAGE N°52
DU 29 DECEMBRE 1982

8 25 31 32 40 49

NUMERO COMPLEMENTAIRE 41

6 BONS NUMEROS 10 1 332 902,00 F

5 BONS NUMEROS 37 180 134,00 F

5 2 432 8 221,50 F

4 BONS 146 464 136,50 F

NUMEROS 2 807 935 10,20 F

PROCHAIN TIRAGE LE 5 JANVIER 1983

VALIDATION JUSQU'AU 4 JANVIER 1983 APRES-MIDI

INFORMATIONS « SERVICES »

CIRCULATION

LES NOUVELLES LIMITATIONS DE VITESSE EN CAS DE PLUIE

Les automobilistes devront réduire leur vitesse par temps de pluie de 130 kilomètres-heure à 110 kilomètres-heure sur les autoroutes et de 110 kilomètres-heure à 90 kilomètres-heure sur les routes à partir du 1^{er} janvier.

Le texte du décret, publié au Journal officiel, précise que « par temps de pluie, et autres précipitations, les vitesses maximales sont abaissées à 110 kilomètres-heure sur les autoroutes, à 100 kilomètres-heure sur les sections d'autoroutes situées en zones d'habitat dense et sur les routes à deux chaussées séparées par un terre-plein central, et à 90 kilomètres-heure sur les autres routes ».

En cas de brouillard, les autorités judiciaires estimeront, indique-t-on au ministère des transports, que les règles de limitation s'appliquent quand les automobilistes font marcher leurs essuie-glaces.

Les contraires et les sanctions, qui seront appliquées par rapport aux nouvelles normes, ne seront pas appliquées, que ceux appliqués aux infractions de « non d'ordre général ».

Par temps de pluie, les risques d'accidents sont deux fois plus élevés qu'en temps sec, précise-t-on encore au ministère des transports.

BREF

LE TRIU URBAIN AUDE-PAUT. - Le pari triu urbain, nouveau pari sur les courses de chevaux, sera lancé lundi 3 janvier. Il s'agit d'un « petit frère » du pari triu, qui consiste à parier sur les premiers d'une course donnée à l'avance, sans que l'ordre des chevaux soit connu à l'avance. Le pari triu sera de 5 F.

SÉMINAIRES

DÉVELOPPEMENT PERSONNEL. - L'Université européenne de Paris organise du 10 au 14 janvier 1983, à la Sorbonne, un séminaire sur le thème « Développement personnel et développement social ». Il s'agit d'un séminaire à destination de toutes les personnes qui s'intéressent à l'équilibre, l'humour, l'épanouissement et leur relation avec l'environnement. M. Taveras U.P.P., 30 allée de la Liberté, 75116 Le Val de France, tél. 01-47-17-17.

ÉDITION

Auprès de M. Jean-Claude Lattès

M. Cohen-Séet est nommé directeur adjoint de l'édition du groupe Hachette

M. Jean-Etienne Cohen-Séet, responsable de l'édition Mazarine qu'il a créée en 1979, est nommé directeur adjoint, auprès de M. Jean-Claude Lattès, directeur de l'édition du groupe Hachette. Parallèlement, M. Cohen-Séet prend le contrôle du capital de Mazarine dans lequel il détenait une forte participation.

A compter du 1^{er} janvier, M. Jean-Etienne Cohen-Séet sera autorisé sur les départements de l'édition Mazarine, la collection générale, et le Guide bleu, ainsi que sur les filiales Stock, Mazarine, le Chêne et Mazarine. M. Jean-Etienne Cohen-Séet, trente ans, est chargé d'établir un rapport interne sur le secteur « Beaux-arts » du groupe. De 1975 à 1978, il avait déjà dirigé le département « Hautes études » de l'édition Mazarine.

Notons, d'autre part, que M. Lattès, directeur adjoint du département « Mazarine » littéraire générale, quitte le groupe et que M. Jean-Claude Lattès vient de quitter Hachette, dirige les « Cahiers bleus » depuis le 1^{er} décembre.

UN ARRÊTÉ

Le régime de l'assurance obligatoire des accidents agricoles contre les accidents de travail et les accidents professionnels pour 1983 et de la part des ressources affectées à chaque catégorie de charges de ce régime.

PARIS EN VISITES

DIMANCHE 2 JANVIER

- Le Sénat, 10 h 30, 15, rue de Valenciennes, M^{me} Bouquet.

- Hôtel de Sully, 15 heures, 62, rue Saint-Antoine, M^{me} Bouquet.

- Le Palais Royal, 15 heures, grille d'entrée, place du Palais-Royal, M^{me} Légré.

- Notre-Dame de la Compagnie, 15 h 15, entrée de la Chapelle, porte Maillot, gauche du palais des Congrès, M^{me} Pennec.

- Le château de Maisons-Laffitte, 15 h 30, entrée, M^{me} Hulot (Caisse nationale des monuments historiques).

- Services secrets 1939-1945, 15 heures, métro Invalides, M. Czarny.

- Le Panthéon, 14 h 30, entrée (Connaissance d'ici et d'ailleurs).

- Hôtel de Camondo, 11 heures, 63, rue de Monceau, M^{me} Ferrand.

- Salons du Conseil d'État, 11 heures, place du Palais-Royal, M^{me} Hager.

- L'œuvre de Delacroix, 11 heures, 20, rue de Tournon (Histoire et archéologie).

- De Léonard de Vinci au Caravage, 11 h 30, du Louvre, porte Denon, P.-Y. Jaslet.

- Les plus vieilles maisons de Paris, 14 h 30, 2, rue des Archives (Paris autrefois).

- Hôtel de Lamoignon, 15 heures, 24, rue Pavée (Paris et son histoire).

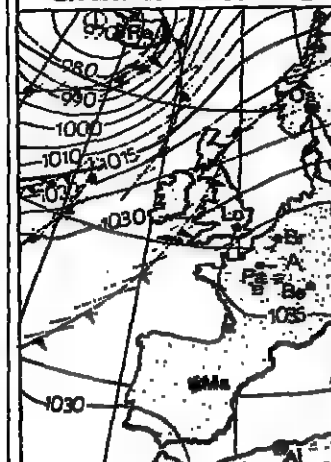
- Faubourg Saint-Antoine, 15 heures, métro Faidherbe-Chaligny (Résurrection du passé).

- L'Opéra, 13 h 45, des marches, gauche (Tourisme culturel).

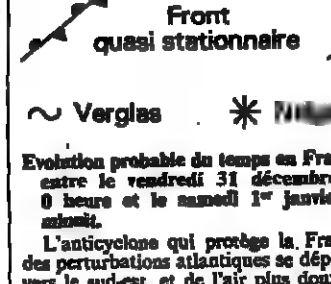
- Couvent de Blanches-Manteaux, 16 heures, 9, rue Malher (Le Vieux-Paris).

MÉTÉOROLOGIE

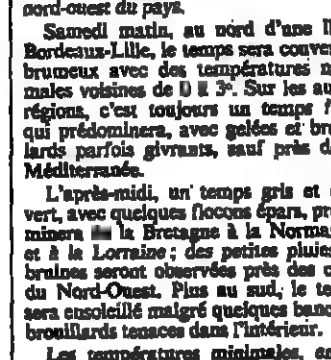
SITUATION LE 31.12.82 A 0 h G.M.T.



PRÉVISIONS POUR LE 1.1.83 DÉBUT DE MATINÉE



PRÉVISIONS POUR LE 1^{er} JANVIER A 0 HEURE (G.M.T.)



Evolution probable du temps en France entre le vendredi 31 décembre à 0 heure et le samedi 1^{er} janvier à midi.

L'anticyclone qui protège la France des perturbations atlantiques se déplace vers le sud-est, et de l'air plus doux et humide atteindra progressivement le nord-ouest du pays.

Samedi matin, au nord d'une ligne Bordeaux-Lille, le temps sera couvert et brumeux avec des températures minimales voisines de 0 à 3°. Sur les autres régions, c'est toujours un temps froid qui prédominera, avec gels et brouillards parfois givrants, sauf près de la Méditerranée.

L'après-midi, un temps gris et couvert, avec quelques flocons épars, prédominera de la Bretagne à la Normandie et à la Lorraine; des petites pluies ou bruines seront observées près des côtes du Nord-Ouest. Plus au sud, le temps sera ensoleillé malgré quelques brèves de brouillards tenaces dans l'intérieur.

Les températures minimales, en légère hausse sur le Nord-Ouest, seront stationnaires ailleurs. Températures maximales: 2 à 6°; 12° sur les côtes méditerranéennes.

La pression atmosphérique, réduite au niveau de la mer, sera de 1013,5 hPa, le 31 décembre à 7 heures, de 1013,5 hPa, soit 777,3 millibars de mercure.

Températures (le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 30 décembre; le second le minimum de la nuit du 30 décembre au 31 décembre):

Alger, 14 et 21; Bordeaux, 9 et 14; Caen, 4 et 11; Clermont-Ferrand, 0 et 4; Dijon, 2 et 8; Grenoble, 2 et 8; Lille, 0 et 5; Lyon, 1 et 6; Marseille, 10 et 17; Nancy, 1 et 5; Nantes, 5 et 11; Nice-Côte d'Azur, 14 et 18; Paris-Le Bourget, 0 et 1; Pau, 6 et 11; Perpignan, 9 et 16; Rennes, 4 et 11; Strasbourg, 0 et 5; Toulouse, 1 et 11.

JOURNAL OFFICIEL

Sont publiés au Journal officiel le vendredi 31 décembre:

DES LOIS

De l'assurance obligatoire pour 1982:

DES DÉCRETS

Relatif au régime d'assurance obligatoire complémentaire des médecins:

ALPES DU NORD

Alpe d'Huez: 95-220; Auris-en-Oisans: 10-80; Les Arcs: 35-220; Balconnet: 25-40; Bonneville-sur-Arc: 80-160; Carroz-Arèches: 20-120; Chamonix: 10-130; Chantonnay: 10-35; Châtel: 50-140; La Chapelle-d'Audoubert: 10-35; Combloux: 15-60; Courmayeur: 10-25; Courchevel: 10-25; Crest-Volant: 25-80; Flaine: 40-220; Plumet: 30-50; Les Gets: 15-40; Le Grand-Bornand: 30-100; Les Houches: 10-30; Les Sept-Laux: 20-80; Megève: 10-15; Les Menuires: 30-100; Méribel: 10-135; Morzine-Avoriaz: 15-40; La Grande-Plagne: 90-230; Pralognan-La Vanoise: 35-70; Saint-François-Longchamp: 30-100; Saint-Gervais-les-Bains: 30-70; Saint-Pierre-de-Chartreuse: 10-25; Samoëns: 40-120; Val d'Isère: 50-130; Valloire: 15-30; Val Thorens: 40-115; Val-Tignes: 70-160.

BULLETIN D'ENNEIGEMENT

Nous donnons ci-dessous les hauteurs d'enneigement, au 30 décembre 1982, dans les principales stations françaises, telles qu'elles nous ont été communiquées par l'Association des maîtres des stations françaises de sports d'hiver (61, boulevard Haussmann, 75008 Paris), qui met à la disposition des voyageurs un bulletin d'information corrigé sur réponseur automatique au 266-64-28.

ALPES DU SUD

Allos-le-Sigaux: 30-90; Auron: 30-90; Ax-les-Thermes: 20-100; Bagnères: 60-140; Cauterets-Luz: 100-355; Font-Romeu: 55-85; La Mongie: 80-190.

PYRÉNÉES

Les Agudes: 60-80; Les Angles: 40-80; Ax-les-Thermes: 20-100; Bagnères: 60-140; Cauterets-Luz: 100-355; Font-Romeu: 55-85; La Mongie: 80-190.

MASSIF CENTRAL

Le Mont-Dore: 20-40; Super-Besse: 15-40; Super-Lioran: 40-40.

JURA

Métabief: 10-25.

VOSGES

Le Bonhomme: 15-15; Gérardmer: 5-20.

LES STATIONS ÉTRANGÈRES

Pour les stations étrangères, on peut s'adresser à l'Office national allemand du tourisme, 4, place de l'Opéra, 75002 Paris, tél. 01-40-04-38; à l'Office national suisse du tourisme, 11 bis, rue de la Paix, 75002 Paris, tél. 01-40-04-38; à l'Office national du tourisme, 41, avenue de l'Opéra, 75002 Paris, tél. 01-40-04-38; à l'Office national du tourisme, 23, rue de la Paix, 75002 Paris, tél. 01-40-04-38.

FAITS ET CHIFFRES

CONFÉRENCES

DIMANCHE 2 JANVIER

15 heures: 163, rue Saint-Honoré, M. H. Durandbach: « Les apparitions mariales de Walsby (Nary) ».

19 h 30: 15, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

LUNDI 3 JANVIER

14 h 30: 15, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

14 h 45: 23, rue de la Bûcherie, M. J. Raillard: « Notre ami Jean de la Fontaine » (Les artisans de l'esprit).

Mexico (A.F.P., Reuter). — Le gouvernement mexicain a libéré totalement les prix des 2 500 produits, toléré une marge de fluctuation pour les prix des 2 200 autres et imposé un contrôle sur ceux des 300 produits de base, a annoncé le 30 décembre le ministère du commerce. Selon un communiqué officiel, le gouvernement permettra de protéger le pouvoir d'achat de la population et favorisera la production industrielle. Les produits dont les prix sont strictement contrôlés sont le riz, le lait, les œufs, l'huile, le haricots, les engrais, les cotonnades.

Une fin d'année à Cachan

1951

BOURSE DE PARIS Comptant

30 DECEMBR

La baisse s'accélère

..	725	
..	35550	35550	SICAV

154	155	Action-Reaction	206.65
146	150	Active Imagination	234.39
150	150	Adaptation	189.74
11	38.30	Adaptation	281.27
242	82	Adaptation	287.27
62	62	Adaptation	206.76
230	325	A.L.T.O.	183.24
315	325	Active Imagination	289.75
486		Active Imagination	289.75
9.50		Capital Plus	1076.96
620	620	C.I.P.	674.78
217	620	Conversion	227.76
217	223	Conversion	763.22
520	520	Conversion	20.19
58	188	Conversion	267.12
163	188	Conversion	5487.18
22.50		Conversion	204.51
211	210	Conversion	5487.18
282	285	Conversion	197.55
180	180	Conversion	5487.18
211	210	Conversion	5487.18
316.70	317.10	Conversion	5487.18
44.90	46	Conversion	183.07

[illegible][illegible]

136

HORS-COTE

RS-COTE	Paribas Gestion	421 34
	Paribas Investos	339 01
	Paribas Investos	339 01

amount		gross			
726	726			S&W terms	1187 12 42
147 50	147 50			S&W Mobil Dr.	251 94
1 30	1 30			S.P. Hyman	157 78
1870	1870			S&W Ind. Pk.	180 70
145	145			S&W Ind. Pk. dr.	342 22
238	240			S&W Ind. Pk.	262 33
830	831			Sci 5000	165 18
356	351			S&W Est	714 83
183	183			Shawmut	252 31
220	220			Shawmut	243 82
389 80	389			Shawmut	178 08
				Shawmut	285 35
				S&W	822 28
				S&W	822 28
				S&W	364 07
				S&W	282 54
				S&W	631 33
				S&W	270 82
				S&W	280 44
				S&W	185 77
				S&W	185 77
				S&W	464 81
				S&W	722 52
				S&W	1938 06 11
				S&W	17780 25 10
				S&W	17780 25 10
				S&W	18482 12 14
				S&W	824 24

136

reactions entre 14 h. 15 et 15 h. 30. Pour ce
tir l'exactitude des derniers cours de l'après-mi-

Compensation	VALEURS	Cours précéd.	Premier cours	Dernier cours	P
--------------	---------	------------------	------------------	------------------	---

BILLETS **MARCHÉ LIBRE DE L'O**

Le Monde

UN JOUR DANS LE MONDE

IDÉES

2. LE TEMPS DES VŒUX ET DES PROPHÉTIES : « 1948-1983 », par Alain Duhamel ; « La trêve des confessions », par Jean-Louis Comte ; « Vœux à double face », par Pierre Drouin.

ÉTRANGER

3-4. EUROPE : La fièvre bulgare, le Kremlin et le Vatican. PORTUGAL : Des élections anticipées paraissent inévitables.

AMÉRIQUES

5. PROCHE-ORIENT : La situation au Liban de Kiyot Shmoun. 5. ASIE

5. Océanie : L'Australie : le gouvernement de M. Fraser s'efforce de faire front aux pressions travaillistes.

UNE SEMAINE AVEC LE LIBAN

6-7. Pour les Palestiniens, il n'y a pas d'ailleurs... L'école et les francs-tireurs ; Le Paris des Libanais ; Le carnet de route de Dominique Pouchin.

SOCIÉTÉ

8. AU TRIBUNAL DE PARIS : Les flics aux « flics ». SCIENCES : Une deuxième expédition indienne en Antarctique. ÉDUCATION.

LE MONDE DES LOISIRS ET DU TOURISME

11. VOYAGES ÉDIFIANTS : La révolution à Cuba ; Robinson Crusoe indien ; Plaines du tableau ; Équitation à Philadelphie ; Jeux.

POLITIQUE

12. La campagne pour les élections municipales.

CULTURE

13. THÉÂTRE : Un entréisme avec Benno. DANSE : Les Hauts de Hurlevent, de Roland Petit. CINÉMA : Petite movie de Ken Annakin.

16. RADIO-TÉLÉVISION. - Vu : « Bonne nouvelle, pas de nouvelle » ; « Voir : « Salut les copains ».

ÉCONOMIE

17. CONJONCTURE : La loi de finances pour 1983. 1982, les aides de changement à l'ail, par Alain Verhulst. ÉTRANGER : La crise de la sidérurgie. SOCIAL : L'hébergement des personnes âgées. TRANSFERTS : La S.N.C.F. change de statut.

RADIO-TÉLÉVISION (15) : INFORMATIONS « SERVICES » (16) : « Journal Officiel » ; Météorologie ; Loto. AMUSEMENTS (12) : Carnet (16) ; Programmes spectacles (14-15) ; Marchés financiers (19).

MORT DE ROGER Secrétain FONDATEUR DE « LA RÉPUBLIQUE DU CENTRE »

Roger Secrétain, P.D.G. du quotidien *La République du Centre*, est décédé, jeudi 30 décembre, à l'âge de quatre-vingts ans. Roger Secrétain avait été maire d'Orléans de 1971 à 1977 et député du Loiret. Né le 12 mai 1902 à Orléans, Roger Secrétain avait fondé *La République du Centre* à la Libération. Il avait été P.D.G. de 1944 à juin 1982, à laquelle il avait remis sa place à M. Carré, directeur général adjoint du quotidien. Il avait été spécialiste de Péguy, il avait fondé plusieurs revues littéraires et publié plusieurs ouvrages. Il avait été membre du groupe *l'U.D.S.R.* (Union démocratique pour la Résistance), il avait été sollicité sans succès, le 1^{er} janvier 1956, pour le mandat.

POUR ÉVITER UN EFFONDREMENT DES COURS Les pays de l'OPEP pourraient s'entendre sur une baisse ordonnée de la production

Les pays de l'OPEP pourraient réunir une conférence extraordinaire, au cours des prochaines semaines, afin de tenter, pour la première fois, de s'entendre sur une baisse ordonnée de la production de pétrole. Le ministre du pétrole, Émirat, M. Manek Al-Otaibi, qui est également membre du comité de surveillance de l'OPEP, a évoqué, jeudi 30 décembre, l'éventualité d'une prochaine réunion extraordinaire « pour s'entendre sur la question épineuse du partage des quotas de production ». Le comité de surveillance qui rassemble, à côté des ministres algérien, vénézuélien et saoudien du pétrole, se réunira pour sa part dans le courant de janvier à Vienne ou à Djakarta. M. Al Otaibi a démenti l'information selon laquelle l'OPEP, en raison de divergences sur la distribution des quotas, aurait envisagé une baisse des prix. « Ceux qui ont parlé d'un effondrement de l'OPEP, en raison de divergences sur la distribution des quotas, ont tort », a ajouté M. Alotaibi, « ces divergences sont semblables à celles d'il y a dix ans qui disparaîtront bientôt ».

L'inquiétude continue cependant de régner dans les milieux pétroliers, où on s'attend à ce que l'Arabie Saoudite, pour réduire les prix de son brut, actuellement nettement plus élevé que les cours du marché, réduise les cours du marché. Sheikh Ahmed Zaki Yamani, ministre du pétrole de l'Arabie Saoudite, a déclaré, selon le *Financial Times*, les dirigeants des quatre compagnies membres de l'ARAMCO (Exxon, Mobil, Texaco et Shell). Les quatre compagnies, qui ont déjà réduit leurs enlèvements, se plaignent d'être pénalisées par le maintien d'un prix officiel (34 dollars par baril) supérieur au cours du marché ou au prix réel pratiqué par la plupart des compagnies de l'Arabie Saoudite au moyen de rabais ou de facilités de paiement divers. Ainsi, le sultanat d'Oman aurait déjà réduit de 10 dollars par baril le prix de son brut à compter du 1^{er} janvier, selon des rumeurs rapportées par l'A.F.P. Ce petit producteur n'appartient pas à l'OPEP, mais il fait partie du cartel pour la coopération dans le Golfe.

Lourdes amendes pour des horlogers bijoutiers accusés d'entente illicéale

Sur avis de la commission de la concurrence, le ministre de l'économie et des finances a infligé une amende globale de 2,07 millions de francs à dix-huit organisations syndicales d'horlogers-bijoutiers. Ces dernières sont accusées d'avoir obligé leurs adhérents à se plier à une discipline commune de vente en matière de prix et de remises, et d'avoir exercé des pressions sur les revendeurs pour les contraindre à ne pas livrer certains revendeurs, ou à ne pas faire de la concurrence de rabais pratiqué par les grandes surfaces, notamment Euromarché à travers son magasin X'Po d'Antibes. Sont cités la Fédération Saint-Martin, le Syndicat Saint-Eloi, la Chambre syndicale de Paris H.B.J.O. (horlogers, bijoutiers, joailliers), qui ont chacun à acquiescer à une amende de l'ordre de 650 000 F, mais aussi la Chambre syndicale de Haute-Garonne (50 000 F) et la Fédération de l'horlogerie de Paris (100 000 F).

Relevant que ces actions étaient s'étalent matérialisées par des pressions sur les revendeurs récalcitrants, les juges ont signé des peines

toutefois d'accord mais aussi sur les fabricants, pour conduire ces derniers à un refus de vente, le ministre a assimilé à un boycottage pur et simple.

Les tribunaux professionnels jugent la peine trop lourde et ont fait état de la médiocrité des profits de la distribution.

« L'affaire », ajoute-t-on, « en Conseil d'État. Mais, cette démission n'est pas une suspension, les organisations ont le devoir de toute façon payer. Beaucoup se demandent comment elles vont parvenir à s'exécuter, notamment la Fédération Saint-Martin, actuellement dans une situation financière très grave. Les professionnels s'étonnent d'ailleurs du refus de discussion manifesté par l'administration, remarque partiellement injustifiée dans la mesure où la communication de la Rue de Rivoli précise qu'il s'agit d'une sanction des professionnels concernés et des pouvoirs publics interviendront prochainement afin d'examiner les adaptations souhaitables des conditions de commercialisation dans ce secteur ».

Les déboires de M. Jacques Attali

L'hébdomadaire *Tel* dans son numéro du 11 décembre a publié un article de M. Jacques Attali, directeur de la République, à propos de son livre *Histoires du temps* (Fayard). Il s'agissait d'un ouvrage d'une douzaine de lignes reprises d'Ernst Jünger *Le Traité du sablier*, que l'auteur avait écrit de guillemet et qu'il n'avait pas écrit le livre.

Le même hebdomadaire revient à la charge dans son numéro du 18 décembre, à propos d'une nouvelle édition de cet ouvrage de l'auteur, s'étant rendu compte de ses manques, et révisé à Jünger comme source de son inspiration, mais à l'été qui a été pour d'autres extraits de son livre, mais n'a pas cru devoir citer le Dictionnaire des horlogers français (Éditions Tardy, 1971) au moment où il le paraphrasait.

On ne peut écrire un livre qui soit une référence sur le temps sans se référer à ce fait, et donc sans se référer à un travail d'érudition et à une plongée dans les archives d'experts. La bibliographie qui figure à la fin de l'ouvrage de Jacques Attali est particulièrement impressionnante (274 titres). Mais l'auteur ne s'est pas contenté de quelques citations en renvoyant plus abondamment à plus d'expressions de ses sources.

La réponse de l'auteur

Interrogé par nos échos de cette affaire, M. Jacques Attali nous a répondu : « Tous les livres de l'information sont cités dans la bibliographie, et notamment le Dictionnaire des horlogers français dans le numéro 222. L'auteur a pris le parti de ne faire un appel de note précis que lorsqu'il y a une référence unique et non pas lorsque la fait se trouve dans plusieurs livres techniques cités dans la bibliographie ».

Dans l'enseignement supérieur LA DÉCISION DU CONSEIL CONSTITUTIONNEL RISQUE DE RETARDER L'INTÉGRATION DES VACATAIRES

Lors du débat budgétaire à l'Assemblée nationale au mois de novembre, M. Alain Savary, ministre de l'éducation nationale, avait fait adopter par les députés des amendements précisant la procédure d'intégration de personnels vacataires de l'enseignement supérieur et de coopérateurs. Le gouvernement avait promis par ces amendements la création de deux cents emplois (cent assistants non agréés et cent adjoints d'enseignement chargés d'enseignement) pour permettre la nomination de personnels vacataires, à titre temporaire, de fonctions d'enseignement dans les établissements d'enseignement supérieur.

La décision prise le 23 décembre par le Conseil constitutionnel de déclarer inconstitutionnelles les dispositions ayant pour objet de réserver, sur les emplois créés par la loi de finance, des postes pour permettre la nomination de vacataires ou de coopérateurs (le 31 décembre) risque de retarder ces intégrations.

Ces personnels, qui ne bénéficient pas de statuts précisés, tendent du gouvernement qu'il continue en 1983 une politique commencée il y a un an, pour permettre la stabilisation d'une partie des mille deux cents enseignants vacataires.

M. JEAN-PIERRE RAMSAY QUITTE LA DIRECTION DES ÉDITIONS QU'IL A FONDÉES

M. Jean-Pierre Ramsay quitte, à sa demande, la direction générale des Éditions Ramsay qu'il avait fondées en 1976. Il assumait, toutefois, la présidence du conseil d'administration. Au printemps 1981, le groupe Gaumont, entreprenant une politique de concentration culturelle, a racheté l'actionnaire majoritaire de Ramsay qui cherchait, de son côté, de l'argent pour développer sa maison d'édition. M. Daniel Plancher, directeur général de la Gaumont, devenait ainsi P.D.G. de Ramsay.

Gaumont, en fait, a communiqué, sous l'égide des résultats obtenus en 1976, il assumait, toutefois, la présidence du conseil d'administration. Au printemps 1981, le groupe Gaumont, entreprenant une politique de concentration culturelle, a racheté l'actionnaire majoritaire de Ramsay qui cherchait, de son côté, de l'argent pour développer sa maison d'édition. M. Daniel Plancher, directeur général de la Gaumont, devenait ainsi P.D.G. de Ramsay.

En fait, la démission de M. Jean-Pierre Ramsay apparaît comme un divorce à l'amiable. Le groupe Gaumont qui entretenait des relations avec Gallimard dans la distribution de livres, a décidé de racheter l'exploitation audiovisuelle de la littérature, attendait les Éditions Ramsay - distribuées par le Sodi, une filiale de Gallimard - qu'elles fussent prêtes d'un « esprit de groupe », et mènent une politique de complémentarité avec Gallimard et sa filiale Ramsay. L'arrivée au comité éditorial de Ramsay de M. François Verry qui dépend, depuis août, du groupe Gallimard, marque dans quel sens l'affaire a été réglée.

Un décret fixe les modalités d'un « programme minimum » en cas de grève à la radio-télévision

Un décret paru au *Journal officiel* du 31 décembre, fixe l'organisation d'un service minimum dans les organismes du service public de la radiodiffusion en cas de grève ou de cessation de travail.

Ce décret était attendu, après la polémique qui a opposé le ministre de la communication, M. Georges Fillioud, aux syndicats de l'audiovisuel lors de la grève du 25 novembre. Il stipule, en ce qui concerne l'information, que TF1 et France 2 devront assurer, chacune, deux journaux hebdomadaires (à la mi-journée et en soirée), et que FR3 et les régions devront assurer un journal régional en langue étrangère. Il n'y a pas d'obligation, pour la troisième chaîne, de confectionner une édition nationale.

Quant aux programmes culturels, ils devront diffuser trois journaux (le matin, à la mi-journée et dans la soirée). Radio France internationale devra, en outre, assurer le service des journaux en langues étrangères dans les conditions habituelles.

Pour ce qui concerne les programmes - et si la grève affecte les chaînes - il sera procédé à la diffusion, par l'une ou l'autre des sociétés, d'un programme enregistré succédant au journal de la soirée d'une durée minimum de quatre-vingt-dix minutes. À la radio, un programme ininterrompu de musique enregistrée devra être transmis dans l'intervalle des journaux.

Quant à l'obligation des présidents de sociétés d'assurer la sécurité et le maintien en état de fonctionnement des installations, et, en cas de grève, de désigner les personnels nécessaires à l'exécution du programme minimum, les sociétés devront également assurer, à tout moment, la retransmission des communications du gouvernement et des autres organismes, ainsi que la programmation des émissions des campagnes électorales, prévues par leurs cahiers de charges et par la loi relative à la Haute Autorité de la communication audiovisuelle.

Enfin, ce décret assigne plusieurs obligations particulières à T.D.F. (Télédiffusion de France) pour assurer la retransmission de ce service minimum.

Le parti républicain, qui avait animé, le 1^{er} janvier, une tribune libre sur France-Inter, a décidé de diffuser de la musique pendant les minutes de la phrase : « Les yeux ouverts », pour protester contre la programmation de cette émission à 8 h 45, le lendemain du réveillon de la Saint-Sylvestre. Les programmes de la radio ont été réduits à quelques phrases ironiques : « Ici le parti républicain. Bonne année. Nous sommes le 1^{er} janvier. Dans la rue, pas une âme qui vive. Vous êtes seuls sur France-Inter. Le gouvernement vient de nous faire un beau cadeau : il a tenu à ce que nous soyons les premiers en 1983, à nous parler, à vous, le seul français avec les yeux ouverts. Merci, bon réveillon, et bon courage pour votre idée de la liberté ».

LA CONQUÊTE DE L'ÉVEREST

La victoire et la mort

Katmandou (A.F.P.). - L'alpiniste japonais Yama Kato, qui avait réuni, lundi 27 décembre, l'expédition hivernale de l'Everest (1) (*Le Monde* du 30 décembre) et son compagnon de cordée Toshiaki Kobayashi sont morts de froid, a rapporté, le 31 décembre, le journaliste japonais du tourisme.

Un autre membre de l'expédition, Yoshimasa Sasaki, resté au deuxième camp intermédiaire, a indiqué par radio que ses compagnons étaient sans doute morts de froid, par manque d'oxygène et d'équipement de haute altitude approprié, dans leur descente à 85 mètres du sommet (8 848 mètres), dans la nuit du 27 au 28 décembre.

Dans sa dernière liaison radio, Sasaki annonçait qu'il avait atteint le sommet à 15 h 15 locales avant de retrouver son compagnon, victime de gelures et complètement épuisé. Quatre jours plus tôt, les deux hommes avaient réussi, dans la tentative à travers du vent et de la neige, de ne disposer plus que de quatorze heures de réserve d'oxygène pour leur ultime tentative.

A trente-trois ans, Sasaki était un alpiniste japonais très expérimenté. Il avait perdu son oreille et trois doigts de sa main droite dans une première ascension de l'Everest, le 1^{er} mai 1973. Il avait atteint le sommet plus tard le 21 mai du Nanda-Devi (7 434 mètres) dans l'Himalaya, puis une deuxième fois.

Le numéro du *« Monde »* daté 31 décembre 1982 a été tiré à 466 191 exemplaires.

(1) Réunie à Katmandou en 1982, l'expédition internationale d'alpinisme a décidé de prolonger jusqu'au 11 janvier la date officielle pour les hivernales au Népal. Jusqu'au 11 janvier, les alpinistes japonais ont été considérés comme hivernistes que les alpinistes français entre le 21 décembre et le 31 janvier. Avant cette décision, une expédition polonaise avait atteint, le 17 février 1982, le sommet de l'Everest, et cette ascension, effectuée par - 40° C, a tout de même été considérée comme la première hivernale du toit du monde.



Merlin

Messieurs Guy & Bernard Merlin
ainsi que leurs collaborateurs

vous souhaitent une très

Bonne Année 83




J.M. WESTON

SOLDE

ses fins de séries
de chaussures pour hommes

les mardi 4 et mercredi 5 janvier
en ses magasins.

114, Avenue des Champs-Élysées
98, Boulevard de Courcelles.
97, Avenue Victor-Hugo

Les soldes de chaussures pour femmes
auront lieu exclusivement
le mardi 11 et mercredi 12 janvier
98 Boulevard de Courcelles.

HYÈRES REDÉCOUVRE SA « FOLIE »

Fréquentée par les surréalistes, puis abandonnée, la villa de Noailles, symbole des années folles, peut redevenir une attraction.

(Lire page III.)

QUE FINANCE L'ANVAR

Toutes les innovations peuvent profiter de son aide, mais les P.M.E. sont les premiers bénéficiaires.

(Lire page VI.)

TERRY WINOGRAD ET LES ROBOTS PENSANTS

Jusqu'où peut aller le dialogue entre l'homme et les machines intelligentes ?

(Lire page IX.)

Le Monde

D I M A N C H E

Les douze nuits enchantées

PAR JEAN-PIERRE OTTE

LES douze nuits suspendues entre Noël et Épiphanie, entre l'année qui meurt et l'année qui naît, entre l'instant d'une naissance divine en pleine neige et le jour des Rois considéré comme un partage des plaisirs, ces douze nuits enchantées me fascinent. Ce sont des nuits de ténèbres, de vent, de neige, de gel blanc, de lueurs d'or et d'obscurité.

Tout le jour, je voyage dans les villages et les champs ensevelis sous une fourrure d'hermine. Rien ne bouge, rien ne vibre. Toute vie semble arrêtée, absente, et pourtant sous-jacente, chargée d'un magnétisme vert qui éclatera au printemps de toute sa ferveur invincible. Je déambule, j'ai les yeux qui pleurent à cause du gel. De brusques coups de vent emportent les voiles d'oiseaux dans d'invisibles tourbillons. Dans les vallées, le vent a séché la neige et il reste seulement, dans les herbes, des morceaux de verre, comme des lampes éclatées, et du givre qui tinte. Tout cela procure un indicible sentiment de bonheur et de pureté.

Puis la nuit revient, tombe comme une tuile chargée de mousse, dense et enveloppante, tandis que la neige continue de tomber, de dévaler du ciel obscur comme un torrent blanc qui s'émiette et émerveille les enfants collés aux carreaux de leurs chambres. Moi je m'accroche à l'image du feu avec ses flammes dansantes, cette sarabande d'or sur la masse des cendres, et aussi au cycle de la lune qui croît, décroît, disparaît, reparaît comme un poisson limpide au terme de trois nuits de ténèbres.

Ces douze nuits ont fasciné les Anciens. Je viens de parcourir un livre qui a jadis beaucoup compté pour moi : *Le Mythe de l'éternel retour*, de Mircea Eliade. Dans son chapitre intitulé : « La régénération du temps », il parle de cette coupure à l'intérieur du temps, à l'intérieur de l'être en proie au néant, du temps aboli, de l'abîme, et de ces rites sacrés et profanes qui assurent la continuité : purifications, jeûnes, ablutions, confessions, banquets, expulsions des maladies et des maux, conjurations, offrandes.

Le matin de la naissance du monde

Le feu est éteint et ranimé. On porte des masques, sous le masque, on remonte et on mêlent aux vivants. Il y a vacarme au village : bruits de grelots, sonnailleries, crécelles, cris de chevêches, processions d'hommes masqués, appel magique aux récoltes dans la souche de pommier que l'on brûle. Les âmes en allées des défunts gravitent dans les souvenirs et dans les songes. Tout est confondu : vie et mort, instant et éternité, désir et don. Nous cherchons le passage, le lien,



JEAN-PIERRE GAUZÈRE

la pérennité. Le monde plonge dans le chaos d'avant la création, la confusion, le désordre, la nuit originelle et océanique. Le temps est tendu, fragile, comme une tige de graminée ; il tend vers zéro, vers l'inexistence, et

cherche à se régénérer, reprendre haleine et reprendre son souffle. Un plongeur qui s'expurge la poitrine, touche le fond, remonte sans pesanteur, refait surface et avale une goulée d'air.

Pendant ces douze nuits enchantées, nous sommes « quelqu'un d'autre ». Instinctivement, obscurément, nous accomplissons des gestes, prononçons des paroles, réalisons des rites de renaissance et de régénération. L'homme a

besoin d'un lien, mais, plus encore, l'homme lui-même un lien, une géologie, une géographie où se passent sous les apparences ; il porte en lui un domaine maudit, un paradis perdu dans l'attirance du monde. Ce monde n'aura servi à rien si nous n'avons pu réaliser notre propre monde et, dans le vide du milieu de notre vie, produire lentement une lumière beaucoup de silence, comme ces pierres précieuses qui se forment au sein des roches obscures.

Nous sommes nos mythologies : les nuits de réveil, la vie à outrance, le passage des masques. Voici les cotillons, les confettis, les serpents sinués de la Genèse qui emmènent le monde, la nourriture abondante, les libations, les grands crus, le caviar, les langoustines qui témoignent à nos banquets la persistance d'un monde océanique. Quelquefois, au milieu de la fête, de la confusion des rires, des voix, des propos paillardes, des licences, des plaisanteries soufflées dans le cou de sa voisine de table, nous sommes les instants de suspension : comme le temps, l'être s'interrompt, et l'on observe, dans l'âtre, le feu qui s'avive silencieusement et danse sur les flammes transparentes. Puis la fête nous reprend et nous enfonçons dans le foisonnement.

A la télévision, on donne un vaudeville, un *Ciel de lit ou Occupe-toi d'Amélie*. Après minuit, nous sommes en direct d'un grand cabaret parisien, d'une nuit palenne, en présence d'un public « qui ne regarde pas la dépense » et de déesses dénudées, fictives, serrées dans des corsets exotiques de plumes et de perles.

Nous attendons l'instant sacré, l'instant mince comme une feuille de tilleul entre l'année qui meurt et l'année qui naît : nous coupure la lumière à minuit, et, dans l'obscurité bouleversante, les chaudes d'années femmes sur votre visage. C'est le matin de la naissance du monde ! C'est le nouveau jour d'un monde mois d'une nouvelle année... Au matin, on est dans le paysage givré et l'air pur, on s'avance un peu vers l'herbe qui crisse, les yeux nous brûlent, nous soufflent fume, on est à peine.

A midi, on mangera « très peu » des restes d'hier... On n'a pas faim, on est en quête de l'instant intact, on a soif de pureté et de givre, on écoute en silence qui bouge, l'âme immense et magnifique d'un morceau du miroir de l'univers enfoui en nous. On est en état d'adoration. Sur le petit écran, on suit, en direct de Garmisch-Partenkirchen, les sauts à ski, les sauts de l'ange, les sauts qui crissent comme les plissements de plumes, le skieur penché, levé, en l'air, qui fait le lien avec le ciel. C'est une image sainte, une image d'homme dans un élan transparent et une pureté de forme. Tout est intact et ascendant : c'est le matin de la naissance du monde.

AUJOURD'HUI

Hyères redécouvre sa « folie »

Fréquentée par les surréalistes puis longtemps abandonnée, la villa de Noailles, symbole des « années folles », peut être un atout pour la ville.

La ville ne le savait pas. Ou l'avait oublié. On voulait l'oublier. Parmi ses hôtels néoclassiques et Belle Époque, Hyères recelait un « château cubiste », témoin d'un temps effervescent. Grâce à deux étudiants en architecture de Marseille-Luminy, Cécile et Agnès Fuzibet, elle l'a redécouvert et veut le faire revivre.

L'étrange objet avait surgi sur la colline pendant les « années folles », un peu comme une provocation. En 1924, la demande de jeunes mariés Charles et Marie-Laure de Noailles, l'architecte parisien Mallet-Stevens — connu seulement d'un cercle restreint — traçait les plans d'une sorte de « folie modernisée » dans le style des recherches du mouvement d'avant-garde. A ce stade : cinq pièces seulement sur 100 m². En 1930, d'ajouts se ajoutaient multipliés par Charles et Marie-Laure, le « château » présentait quelque 1 000 m² de surface bâtie.

Entre-temps l'exposition des Arts de 1925 avait placé Mallet-Stevens au premier rang des architectes et lancé une cohorte de décorateurs appelés à collaborer à la villa. A la fin des agrandissements, celle-ci offrait, sur des installations sportives logées : « révolutionnairement » au cœur même des appartements — piscine, salle de squash, — une trentaine de pièces d'amis, qui hébergeront une kyrielle d'invités qui sont célèbres ou vont le devenir.

Littérature, cinéma, sculpture, peinture, musique, tous les arts vont se rencontrer là. On y a rencontré Matisse et Georges Auric, Cocteau et Buñuel, Christian Bérard, Dominguez, Guevrekian, Lipchitz, Bourgeois, etc., parmi des décors et des œuvres signés Dufy, Jourdain, Braque, Chareau, Breuer, Gray, etc. Une débauche ! (Et des débauches.)

« ches », murmurent certains Hyérois.

En 1928, le déjà fameux photographe Man Ray y viendra. Un instant tenté par un cinéma réaliste et par d'aimables vacances, dit-il, il tourne ici, à l'invitation des Noailles, l'un de ses très rares films, *Mystère du château de la Références* (libre !). Un poème de Mallarmé, *Un coup de griffe jamais n'abolira le hasard*.

En juin 1982, à l'occasion d'une rétrospective de l'œuvre de Mallet-Stevens, Agnès et Cécile ont fait projeter le film *Hyères*. Parmi les autres textes, elles ont retrouvé le récit de Man Ray, parfait reportage : « En traversant une petite ville, on aperçoit sur une colline, qui domine, un château cubiste. La villa suit jusqu'au château un chemin en spirale et pénètre à l'intérieur par une ouverture perçue à même le mur, sans portail. On découvre alors une vaste pelouse entourée d'un mur aux ouvertures espacées, rectangulaires, encadrant la galerie avec des tableaux... »

Man Ray s'amuse. Les invités aussi, visages déformés par des larmes de joie, comme il l'a demandé pour le film.

Les tableaux à la cave

Dada et surréalisme caractérisent ce lieu nouveau, loin de Paris. La villa Noailles sur la colline d'Hyères, la « vie de château » d'aujourd'hui plus « conforée », que les Noailles et leur cour, servie par une vingtaine de domestiques. Charles et Marie-Laure ont voulu pour avoir filmé le merveilleux film de Buñuel, *l'Âge d'or*.

Tournant le film avec ostentation, les Noailles, qui possèdent une fastueuse collection de tableaux, d'admirables jardins, d'admirables dadas, refusent de laisser en galerie les loges : à la cave — dans une



SERGE BIHANNIC.

série de tiroirs amovibles. Man Ray, pour son film, ne photographiera que les cadres, et les dos.

L'architecture même du château, en ce temps où bouillonnent les idées allemandes, Stijl hollandais, constructivisme soviétique, est au service d'une vie libre, « modern style », et s'inspirent curieusement l'art nouveau, tous les arts boucoulés, et le style de l'hygiénisme — dont témoignent les envahissantes installations sportives intérieures, augmentées d'un golf et d'un fabuleux jardin exotique, dada personnel de Charles... d'ailleurs que Marie-Laure accumule les « gadgets » pittoresques

que la pureté primitive du projet Mallet-Stevens n'avait pas prévus.

Au pied du château abandonné, dégradé, oublié, maints visiteurs des jardins, devenus publics, se posent la question. Caprice et snobisme servis par une immense fortune ? C'est vite dit. Si parfois ils passeront « à côté », les Noailles, fastueuses mécènes, ont su le plus souvent distinguer et soutenir les maîtres futurs, scandaleux débutants, qu'ils recevaient aussi dans leur hôtel parisien et à Fontainebleau.

La seule villa d'Hyères, ses volumes, formes et couleurs, ses es-

paces, ses jardins, cubistes suspendus, la « petite chambre des fleurs », la chambre en plein air et son lit, lui aussi suspendu, le mobilier signé, les verrières vitraux, et la diversité de tant d'artistes convoqués, mériteraient un livre. Depuis leur diplôme, Agnès et Cécile sont présentes en train de le rédiger avec le concours de leur directeur de thèse (1).

Quel sera le résultat de ce « château cubiste » aujourd'hui redécouvert ? Acheté en 1973 par la municipalité, déjà propriétaire de la colline, inventorié en 1975, mais non point classé, il demeure dans un état lamentable après

des années d'abandon (la piscine, recouverte, servit de salle d'hôpital au cours de la dernière guerre). Il fut même question de le détruire — qu'il ne soit mis hors d'eau vaille que vaille... parfois d'incongrues tuiles roses — couleur locale — pour remplacer l'éverite installée par Marie-Laure Noailles, séparée de Charles, mort l'an dernier, à Grasse, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Aujourd'hui, une nouvelle municipalité entend rendre la villa à sa vocation de haut lieu des arts, cette fois au plus grand nombre. Dans un état de dégradation, la villa a déjà pu recevoir l'exposition Mallet-Stevens au cours des Journées de l'habitat de la ville d'Hyères en juin 1982. C'était une première réanimation, qui indiquait la direction à prendre. Un projet de réhabilitation de l'enfance a été avancé, mais il n'occuperait qu'une part restreinte de la villa. Les deux jeunes architectes ont proposé d'y créer aussi un Centre de recherches autour du cinéma : elles n'ont pas oublié le film de Man Ray, ni celui de Manuel, assistant de Marcel L'Herbier (*Biceps* !), ni le mécénat de Charles en faveur du septième art.

Hyères, dont la vocation culturelle s'affirme avec les Rencontres de poésie et le Festival du jeune cinéma, a retenu le propos de l'élargir : le « château cubiste » pourrait devenir une Fondation nationale des arts et de la culture. Le ministère s'intéresse... Les témoins architecturaux des « années folles » sont assez nombreux pour que celui-ci réclame d'être, plus que « conservé », réanimé. En dépit — ou à cause — de cet aspect déroutant pour bien des promeneurs du jardin public.

JEAN RAMBAUD.

(1) A paraître aux Editions de l'Équerre, 117, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris. Tél. : (1) 329.97.42, dans la collection « Repères », avec une préface de M. Mondier, professeur à l'université d'Albi.

CROQUIS

Vive le cirque !

« Le prochain vol à destination d'Alice-Springs ?... Demain matin, monsieur. Voulez-vous réserver ?... »

« Oui... Un aller simple, s'il vous plaît... »

Ainsi, en une seconde, vient-il à l'esprit de prendre l'air demain, l'aube de sa quête, sans même savoir s'il saura la retrouver, dans le torpé d'une petite ville au centre de l'Australie. Il s'émerveille encore de cette vague d'émotion qui le soulève à chaque pas, pour mieux le lancer à la recherche de la longue jeune fille brune au prénom de femme, au prénom breton...

Certes, il appréhende quelque peu, en descendant de l'avion bariolé de couleurs tendres, avant d'affronter les méandres du labyrinthe, les rues étouffantes et larges d'Alice. Derrière les lunettes noires, ses yeux clignent et butent sur chaque mirage. N'est-ce pas elle, cette forme claire qui se tient si droite sous l'ombre d'un méléleuca ?... Elle, disparaissant soudain dans le nuage de poussière rouge de l'autobus ?... N'est-ce pas l'adolescente sage qui se penche sur son journal au fond du milk-bar ?... Il croit encore l'avoir

aperçue, étendue cette fois sous un eucalyptus aux maigres branches blanches, entourée d'un groupe d'aborigènes las, buvant en silence dans le lit de sable de la Todd River...

Son cœur battra jusqu'au soir, jusqu'à la fraîcheur de la villa chaude, où le désert, tournant à l'ocre et au brun, se couvre de cascades criantes et de rosellas. Dans le sable, il trace encore son prénom majuscule, et, plus loin, le sien.

Un prénom de femme, un prénom breton, surgi quelques jours plus tôt dans sa vie, au détour d'un jardin public, en plein cœur de Melbourne.

« Ah ! Vous êtes Française ? » La jeune touriste en jeans sourit, entre deux cars longue distance, et sans quitter de chemin fixé : Adelaide demain, puis Alice-Springs, puis, sans doute, la bout du monde. Son tee-shirt disait : « Vive le cirque. » La phrase était tombée sans qu'il l'ait vraiment préparée.

« Quelques jours... Je s'installera un matras dans le salon... »

Le dé-étant, il avait

même coup devenu son guide, en cette ville verdoyante, où il hante depuis six ans, qu'il tolère en fin de compte malgré ses airs de grande bourgeoise la province. Pour ses jardins, peut-être, ses tramways rocoues, ses ciels et ses pubs saturés de rock. Il voyait bien qu'elle avait une vie, et chaque fois, il s'éveillait un peu plus à sa présence, quand l'éclatance arrivait.

Travail de femme, prénom breton, au bout du troisième jour, repart le car des pionniers. Son aventure l'entraîne ailleurs, comme une lucarne, vers la contrée magique et lointaine de l'océan Pacifique.

Emu, désespéré soudain, il se remue sur un tronc d'arbre qu'il a retrouvé dans le plus tôt... L'émigrant vibrant d'espoir, l'idéaliste plantant fermement ses deux pieds sur la terre inconnue, le rêve résonnant d'une langue le peine familière, au sortir du tunnel. La vie l'a fait bien mené, de Melbourne à Darwin, de Perth à Sydney ; tant de visages attendent près du train.

Un long voyage qui lui part le mystère de sa quête tout à coup s'est dissipé. C'est là la plus secrète porte de lui-même qu'elle a frappé. Et il la reconnaît soudain,

l'avoir si patiemment cherchée...

Il se souvient que l'emporte s'est fait depuis longtemps, dans les néons, les phares et les écrans lumineux des rues de la ville.

Dans Alice-Springs, où il ne le savait pas, il se convainc pourtant qu'elle avait l'aider à travers le désert de leur chemin, comme un guide pour un temps. Témoins ils sont restés, et à l'air partout sans cesse, en même, sur les murs, des graffitis... Plus il a fait le voyage de Sydney, toujours la précoïder ; mais n'y était plus.

Il est sûr, il a pu poursuivre sa route plus au nord, vers la Barrière de corail, vers les plages bordées de jungle tropicale et les communes d'Indiens. Mais il a préféré rejoindre sa route de Melbourne, les colonnes de la banlieue de Melbourne. Il a vu la vie invisible qu'il a touchée de ses mains, le strand, serin, qu'un fil lointain, soudain, s'agite.

Il a vu le téléphone beige, le bleue écho de la voix le fera trembler. Il imaginera la minuscule cabine, le crépuscule. Les petites

pièces de monnaie tomberont...

Il se souvient de l'appareil avec un métal, et d'un souffle, il

« De... c'est toi, uniquement... »

CHRISTIAN SÉRUZIER.

Liquidation

On liquide, on liquide... Liquidation totale...

On liquide les culottes, les chemises et les tabliers...

On liquide les vêtements les plus et les plus démodés...

Tout doit disparaître avant le 31 décembre...

On le croit est si on n'attend plus...

Il y a encore des sacs, ce petit sac de l'automne...

A la fin du mai, les vêtements achetaient une robe à l'été pour l'été...

Et les paysans une robe d'été pour les fêtes du printemps...

A la fin du septembre, les vêtements achetaient une robe pour l'hiver...

Eux, les pantalons de l'hiver...

Et puis, il y avait les mariages...

Avec la couturière et la belle-mère...

La robe de la mariée et la cravate du marié.

On emportait cinq, six, sept paires de draps pour remplir l'armoire.

Aujourd'hui on liquide, on brade...

On liquide cinquante ans de vie...

On liquide les vêtements d'attente...

On liquide les mouches.

Car on ne devra plus pleurer puisqu'il n'y a plus d'espoir.

On liquide les vêtements et les dentelles.

On ne peut plus rêver.

On liquide la layette des enfants.

On liquide « bonjour Madame, que désirez-vous ? »

On liquide les vêtements et le tiroir en bois fruité.

On ne peut plus attendre.

On liquide les souvenirs...

Pourvu qu'on ne liquide pas nos

BERNARD NICOLAS.

VIES

L'O.S. de la rivière

Pêcheur professionnel à Lyon et ancien professeur de musique, Paul Buisson gagne sa vie en vendant des poissons réputés immangeables.

« Les sont là ! »
 arc-bouté sur ses
 rames, Paul Buisson dé-
 signe du menton, à
 100 mètres en aval dans
 une courbe de la rivière,
 une zone d'eau calme.
 Sans les Boeing qui, à
 réguliers, re-
 sent les arbres pour se poser sur
 la piste voisine de Satolas, on ju-
 rait le silence planté pour un
 ramasse à 10 kilomètres en amont de Lyon,
 sur cette portion du Rhône cana-
 lisé au début du siècle, la nature
 a repris le dessus. Les
 plages de galets ont dessiné des
 formes, les saules ont
 grimpés par la végétation.
 Air pur. Ici, le canal se prend pour
 un torrent. C'est le Rhône de
 Paul Buisson, qui, depuis un quart
 d'heure, au prix de savantes ma-
 nœuvres, s'ingénie à faire passer
 au fil du courant un énorme banc de pois-
 sons.

Ce sont des hotus, poissons à
 l'instinct grégaire, qui fuient en
 troupeau devant le danger. Toute
 la science du pêcheur consiste à
 pressentir l'instant où ils cesse-
 ront de descendre la rivière pour
 faire front : ce sera le moment de
 mettre le filet et à la traîne.

Malgré les 40 kilos de pois-
 sons argentés qui pigroient, cinq
 minutes plus tard, à l'avant de
 son bateau, Paul Buisson n'est
 pas content : « Si le filet ne
 s'était pas mis en long, je ter-
 minais ma pêche là ».

Quelques encablures plus loin,
 le paysage change. Des carcasses
 de filets, des poissons commencent
 à joncher les rives. Mais avant d'ar-
 river à la hauteur de l'usine Coca-
 Cola de Miribel, un second coup
 de filet, tout aussi raté, paraît-il —
 on a accroché au passage une
 charlotte rouillée, — complète la
 pêche du jour.

Au total, 100 kilos de pois-
 sons qu'il faut aussitôt dégorger
 des filets, peser, ranger dans des
 caisses, emballer dans la glace,
 charger dans le camionnette pour
 les livrer, dans l'après-midi, aux
 quatre coins de Lyon. Une manu-
 tation exténuante en échange de
 maigres minutes de bonheur sur
 l'eau. Mais voilà ! Paul Buisson ne
 pêche (seulement) pour le plaisir.
 Il est pêcheur professionnel
 en Rhône. Un spécimen
 rare qui vit exclusivement du pro-
 duit de sa pêche (1).

Le joueur de luth à trahi

Au vingt-neuf ans, ses
 lunettes ovales finement ciselées
 d'acier, son nez fin, son regard
 son épaisse tignasse noire,
 Paul Buisson a plutôt la physiono-
 mie de l'étudiant prolongé. A la
 rigueur, d'un professeur de
 musique, honorable métier qu'il
 exerçait jusqu'à y aller
 trois ans. Mais ses doigts noircis
 par le luth et crevés par
 l'eau l'ont fait passer à la preuve
 que le joueur de luth a trahi.

L'idée a germé en 1977. C'est
 année-là, une nouvelle réglemen-
 tation met en émoi le petit monde
 de la pêche aux engins et aux fi-
 lets (2) : Paul Buisson a de
 grande pêche et ne peut plus
 continuer à vivre qu'aux pro-
 duits de sa pêche. Alors, il a
 sonné. Si certains tourment la di-
 ficulté avec des prêts-norms, Paul
 Buisson, lui, « gâmbroge ». Et
 comme il pêche de plus en plus
 les cours pour aller modifier ses
 filets, il change de métier.

Pari audacieux, mais, mé-
 moire de riverain, jamais le haut
 Rhône n'a nourri « homme ».
 Tout juste permettait-il, naguère,

à une poignée d'amateurs émé-
 rités d'arrondir leurs fins de mois.
 « Quand j'ai annoncé à mon en-
 tourage que j'allais gagner ma
 croûte sur le Rhône, tout le
 monde a levé les bras au ciel »,
 se souvient-il. Pourtant, les ré-
 cences familiales sont molles :
 son père et le Rhône ont une liai-
 son qui dure depuis quarante ans.
 « Lorsqu'il s'est installé dans la
 région, à la libération, mon père a
 choisi Crépieux-la-Pape, parce
 qu'on voyait le fleuve depuis la
 fenêtre de l'appartement ».

Les débuts sont catastrophé-
 ques. Après avoir fait le tour des
 restaurants locaux, notre arti-
 san pêcheur doit se rendre à l'évi-
 dence : en marge des circuits de
 distribution traditionnelle, le mar-
 ché est étroit. De plus, les pois-
 sons « vendables », comme les
 brochets, les anguilles ou les san-
 dres, ne représentent que 10 %
 du chapelet du Rhône. Le reste, ce
 sont des poissons blancs à la ré-
 putation douteuse : brèmes, che-
 vesnes, barbeaux, poissons-
 chats, hotus, etc. Réputés
 immangeables : « Les poissons
 d'enfer », dit-il, « sont-ils ? »

An début, j'avais honte

Un jour pourtant, sur le conseil
 d'un ami, ingénieur bardé de
 diplômes mais reconverti dans la
 vente du poisson, il risque ses
 « tunards » (3) sur un marché fo-
 ral. Les poissons se vendent
 comme des petits pains : un vrai
 miracle !

« Au début, explique Paul,
 j'avais honte de proposer ce qui
 est considéré par tout bon pé-
 cheur comme le rebut de sa pé-
 che. Mais, depuis, je ne pêche
 plus que ça. L'hiver dernier, j'ai
 pris 8 tonnes de hotus, et je man-
 que toujours la vente ».

La vente à qui ? Le « cré-
 neau » de Paul Buisson est com-
 posé de Noirs originaires de l'in-
 térieur de l'Afrique, de Turcs, et
 surtout de réfugiés laotiens, pour
 qui le hotu constitue une base ali-
 mentaire. « Un peu les Cambod-
 giens, pas du tout les Vietna-
 miens », précise le pêcheur
 lyonnais, devenu expert en ges-
 tion économique. Les familles
 de la colonie laotienne se grou-
 pent pour leurs achats et les
 commandes affluent, par dizaines
 de kilos, de toute la région :
 Saint-Etienne, Grenoble, Bonne-
 ville ou Romans. Par exemple, les
 100 kilos pêchés ce matin-là
 « pour montrer au journaliste »,
 étaient retenus par trois ménages
 de la banlieue lyonnaise.

Outre ce travail sur com-
 mande, Paul Buisson a fait « un
 marché par semaine. Pas un de
 ces marchés huppés où l'on ris-
 que d'avoir Paul Bocuse ou Alain
 Chapel comme client. Non, il loue
 un emplacement, chaque ma-
 tin, au marché aux poissons
 de Vaise-en-Velin. Là, quel que
 soit le « tournage », il est dé-
 butant le samedi, il est dévot
 le dimanche. Ses premières ven-
 tes ont été modestes, mais la
 matinée par une clientèle fidèle
 qui aime manger du poisson frais
 et pas cher — 6 à 8 francs le kilo.

Certes, Paul Buisson ne s'en-
 richit guère. De mi-octobre à la
 mi-avril, son chiffre d'affaires
 mensuel culmine autour
 de 8 000 francs, ce qui lui fait
 le SMIC. Mais c'est un choix de sa
 part : « Si je voulais, je pourrais
 gagner davantage. En faisant plus
 de marchés par semaine et en
 me consacrant pendant les mois
 d'été (friture, anguilles, etc.).
 Mais je préfère garder du temps
 pour militer. » Et les causes il dé-
 fendre ne manquent pas !

La première, c'est la pêche aux
 engins elle-même, menacée par
 un projet de loi tendant à modifier
 certaines dispositions de code ru-
 ral. Paul Buisson et ses amis pé-
 cheurs amateurs de la fédération
 du bassin du Rhône plaident leur
 dossier. Mais au sein de leur mi-
 nistère de tutelle, celui de l'en-
 vironnement, ils comptent un ad-
 versaire influent, et sans
 scrupules, le puissant lobby des
 pêcheurs à la ligne.

« Nous, des escargots de ri-
 vière ? En pêchant le hotu, dé-
 claré nuisible, nous participons au
 nécessaire réajustement de la
 faune alors que les pêcheurs à la
 ligne ne prennent que les carpes-
 mentons ou les salmonides », s'in-
 digne Paul Buisson.

C'est que son métier a une
 existence légale précise : « De-
 main, dit-il, on peut me retirer ma
 licence pour une vieille ». Re-
 fusant d'être un pêcheur de musée,
 il voudrait parier sur l'avenir. Son
 espoir est de passer dans le giron
 du ministère de l'Agriculture.
 Avec un prêt du Crédit agricole, il
 pourrait enfin quitter son pavillon
 de la banlieue est et s'installer au
 bord du Rhône.

Paul rêve d'une coopérative,
 tant pour la distribution que pour
 la pêche, car « le Rhône et la
 Saône pourraient faire vivre
 convenablement une petite
 équipe de professionnels ou semi-
 professionnels ». Plus loin en-
 core, il aperçoit la possibilité
 d'une pisciculture extensive dans
 le Rhône. Le tout soutenu par
 une idée simple mais forte :
 « Une rivière qui ne sert plus
 qu'aux planches à voile ou aux
 pécheries est une rivière morte ».

Avant toute chose, Paul Bui-
 son devra élargir sa clientèle,
 d'où le troisième volet de son ac-
 tion militante : la réhabilitation
 du poisson blanc. La chair du bar-
 beau est savoureuse. Le hotu
 vaut un bon brochet. Mais ces
 poissons ont un grave défaut :
 leur préparation est longue et dé-
 licate. Et, détail aggravant, ils
 sont farcis d'artères.

Hotu en cocotte

Paul Buisson est persuadé que
 « les gens auront de plus en plus
 envie de manger du poisson très
 frais, pêché près de chez eux. Il
 suffit de leur en proposer ».
 Ainsi, le dimanche matin, il voit
 arriver à son étal de plus en plus
 de petites grandes-mères qui,
 la mine gourmande, lui demandent
 une carpe ou une tanchette. Alors,
 pour votre prochain dîner entre
 amis, pourquoi ne pas mettre sur
 table un « hotu en cocotte » ou
 une « tarte aux poissons-
 chats », deux recettes pêchées
 au hasard dans le bulletin officiel
 de la Fédération des pêcheurs
 aux engins ?

Dans son nouveau métier, Paul
 Buisson a parfois « l'impression
 de faire un boulot d'O.S. ». Regrette-t-il sa vie antérieure ?

Paul Buisson s'arrête de ra-
 mer. Il prend le temps de la ré-
 flexion : « C'est pourtant vrai que
 j'ai été prof... » Puis il ajoute très
 vite, franchement hilare, envelop-
 pant d'un geste large son nouvel
 horizon professionnel : « Ça a
 quand même une autre qualité,
 non ? »

JEAN-JACQUES BOZONNET.

(1) Il existe notamment un autre
 artisan pêcheur dans la région
 d'Arles, et des professionnels sur les
 lacs et dans les estuaires.

(2) Environ quinze mille licences en
 France, dont mille deux cents le
 long du Rhône.

(3) Appellation lyonnaise péjorative
 du hotu, lui-même nom vulgaire
 pour *condonocoma nasus*.

BUTTE-TÉMOIN

Le dernier combat des squatters des cimes

Survivants de la « grande époque » des communautés,
 les rescapés du Bosc (Ariège)
 sont menacés d'expulsion par le propriétaire des terres.
 Droit de propriété contre maintien de la vie en montagne :

D'ABORD, c'est presque
 trop beau. Un air si fi-
 gure. Gentils éleveurs de
 chèvres contre féroce
 propriétaire. La butte
 qui travaillait
 autrefois à l'agriculture
 contre
 le monde d'un
 homme cruellement
 que
 vent-il mieux pour la
 gigantesque sapinière
 hautes montagnes ?
 gées de résineux et de
 chèvres ? Un cas de figure, peut-
 être, mais vivent, au point
 en plumes, en résines et en son-
 nations. En deux mots : la com-
 mune de Sarrat-d'Uscle, près
 du Bosc (Ariège), est menacée
 d'expulsion par le nouveau
 propriétaire des terres.

Le seul nom du « Bosc » fera
 courir un frisson de nostalgie
 dans l'échine des quelques sur-
 vivants de 68 que leur passage chez
 Publicis ou dans les cabinets mi-
 nistériels n'a pas frappés d'amné-
 sie. Une des communautés les
 plus courues de l'époque héroï-
 que. Un « must » alternatif, si-
 gnalé dans les guides, pèlerinage
 pétaradant des minibus tout droit
 venus de Francfort ou d'Amster-
 dam. La grande foule : trente,
 cinquante, cent résidents pen-
 dant la saison, les fêtes fastes.

Aujourd'hui, ne restent qu'une
 dizaine de rescapés qui, le soir,
 remuent les bûches dans l'âtre et
 ressassent leurs souvenirs. Fini le
 glorieux où la com-
 mune élève un troupeau d'une
 centaine de chèvres et de
 autant de cochons noirs des Pyr-
 nées. Une dizaine de chèvres que
 l'on rentre quand on y pense,
 deux cochons « d'indifférence
 brebis, en quasi-permanence per-
 dues dans la montagne — On va
 aller les chercher dans un des
 jours », — quelques poules, di-
 sons ou cinglons constituent l'uni-
 que et intermittent cheptel de la
 communauté.

Contre le « trip agricole »

Le groupe attend, comme un
 présent divin, un de ces « tra-
 cteurs tombés du ciel » que distri-
 buent dans tout le Sud-Ouest les
 Amis de l'homme, une associa-
 tion de charité aux ressources
 mystérieuses (1). « Ici, on n'a
 voulu se balancer dans le
 trip agricole », explique d'un
 mot Jean-Paul, un des plus an-
 ciens — il vit à Sarrat-d'Uscle de-
 puis six ans, — ex-enseignant
 dans la banlieue parisienne.

D'année en année, les commu-
 nautés qui se sont installées
 plus productivistes, — simple-
 ment désireux de vivre de leur
 production, ont déserté Sarrat-
 d'Uscle. Dernier départ en date :
 un couple « descendu en
 plaine », près de Mirepoix, pour
 élever des chevaux de Mérens.
 Belle réussite : au de leurs pou-
 lains, Objecteur, vient d'être
 primé.

A un battement d'aile de base,
 dans les vallées voisines, d'autres
 jeunes couples de « néo-ruraux »
 se sont lancés dans l'élevage in-
 tensif des chèvres, ont emprunté
 leurs chèvres. Largement favo-
 risés par la SAFER de Foix, qui
 pousse à la culture de leurs
 mains, des terres encore dis-
 ponibles et cultivables, — im-
 plantés — constituent le gros de la
 agriculture ariégeoise. Pour
 ceux-là, pas de vacances. Quand

ou ne répare pas un des deux
 tracteurs, on va vendre des fro-
 mages, le dimanche, sur la natio-
 nale 20.

« Ils font des ulcères à l'esto-
 mac pour rembourser leurs tra-
 cteurs », résume-t-on sans aménité
 à Sarrat-d'Uscle. Ici, on n'a pas
 pris ce virage qui, en quelques
 années, a amené les néo-ruraux à
 devenir des néo-notables (2). Ici,
 pour vivre, on préfère monter à
 Paris travailler dans une ma-
 vaise saison, ou effectuer de pe-
 tits chantiers de maçonnerie dans
 la région.

Les besoins, il est vrai, sont li-
 mités. Les bâtiments ont été re-
 tapés à l'économie, à la limite du
 campement. On se chauffe au
 feu que l'on va couper. Les
 plusieurs maisons, des peaux de
 litière font office de porte. L'eau
 n'est courante que dans le bâti-
 ment commun. Si l'on désire se
 laver, on doit aller chercher à la
 fontaine. Les luxes : le télé-
 phone et l'électricité. Les visi-
 teurs de passage, il est vrai, four-
 nissent aussi une appréciable
 source de revenus.

Bref, une « communauté-
 étalon », conservée presque in-
 tacte depuis la préhistoire — le
 début des années 70, où l'on fus-
 tige ceux qui sont « dans le sy-
 stème », où l'on préfère à la télé-
 vision les veillées au mauvais alcool
 dans des fauteuils défoncés.

Une vie vacillante, incertaine,
 raffinée, de bouts de ficelle et
 d'expéditions, mais la vie quand
 même, dans ce village du bout du
 monde, déserté voici trente ans
 par ses derniers habitants. Le
 passage des voitures entretient ce
 chemin, qui pourra servir un jour
 à d'éventuels pompiers. Les murs
 pantalants, les toits parfois
 défoncés, les cimes, ont ar-
 rêté — moins le désert.

Arrive alors le grand méchant
 loup, sous les traits de M. Jean-
 Claude Fortuit. Fonctionnaire
 aux relations extérieures, ancien
 député (U.D.R.) de l'Essonne
 Jean-Claude Fortuit commence,
 dès 1972, à racheter des parcelles
 dans la région. Mouchoir de po-
 che par mouchoir de poche, il est
 aujourd'hui propriétaire de
 quatre-vingt-dix hectares, in-
 cluant la totalité du hameau de
 Sarrat-d'Uscle et des anciens pa-
 turages, sur lesquels il entend ap-
 pliquer un plan de reboisement.

Les habitants de la commu-
 nauté, en 1970, s'étaient installés
 en squatters, par idéologie. Dans
 un esprit de respectabilité, ils
 avaient ensuite conclu un bail
 avec l'ancien propriétaire. Les
 habitants par nécessité, sup-
 pliant le nouveau propriétaire de
 leur concéder un bail. Certes, il
 leur propose bien de les aider à se
 reloger un peu plus loin, « mais
 ce n'est pas des Indiens, qu'il
 puisse ainsi déplacer à sa
 guise ». Malgré la fondation de
 ses squatters, d'un « Syndicat
 pastoral de Sarrat-d'Uscle », la
 rapide rotation des occupants ne
 facilite pas les tractations.

An 1971, la communauté, ju-
 gée « acquisitions suffisantes »,
 le propriétaire entreprend de
 vendre en 1972 un plan de re-
 boisement. Affolement au ha-
 bitant. Le bulldozer doit passer à
 quelques mètres des bâtiments,
 et commence déjà à retourner les
 derniers pâturages. On lui barre
 la route. Une trentaine de sym-
 pathisants arrivent à Foix, de Tou-
 louse. Le bull est arrêté. Quel-
 ques carabines pointent même
 bout de leur canon, que les com-
 munitaires gardent en réserve, se

méfiant « des sbires de Fortuit ».
 Pas d'incident, on on on on on
 qu'on ne se laisse pas faire.

Le propriétaire intente un ré-
 féré pour obtenir le passage du
 bulldozer. Le gage. Mais sa de-
 mande annexe, visant à obtenir
 l'expulsion de la communauté,
 est déclarée irrecevable en l'état.
 On en est là. On s'observe. Tout
 le pays observe M. Fortuit. Atta-
 quera-t-il ?

« Bien sûr », le pays. Les
 derniers habitants du Bosc, tous
 sexagénaires, sont partagés entre
 l'émotion de voir, là-haut, fumer
 les cheminées « l'irrépressible
 respect du droit de propriété. En
 dépit de multiples déclarations
 verbales de soutien, le maire,
 M. Dujardin, retraité des P.T.T.,
 a refusé de signer la pétition de
 soutien aux squatters. Il a même
 momé, sur son propre tracteur,
 le matériel pour le propriétaire.
 Il est vrai qu'il s'en est excusé en-
 suite auprès des communautaires,
 qu'il rencontre tous les jours au
 bistrot.

Ambiguïté. Le conseiller mu-
 nicipal Emile Record a beau tou-
 cher du bois, ces capitalistes qui
 veulent cracher à la fi-
 gure », il ne s'en est pas
 moqué prêt à voter l'échange des
 parcelles communales avec celles
 de Jean-Claude Fortuit. Plus cha-
 leureux est le soutien de l'institu-
 tion de Serres-sur-Arde, le
 bourg voisin, où les communautaires
 ont toujours tenu à envoyer leurs
 enfants à l'école. Unanime
 le soutien de l'équipe de rugby de
 Foix, à laquelle ils fournissent un
 solide pilier.

« Ils sont modérés »

Mais le plus efficace soutien
 aux communautés d'expulsion est
 celui du député (P.S.) de la cir-
 conscription de Foix, Augustin
 Boncompagni, et de son suppléant,
 Yves Destram, instituteur et
 maire de Serres-sur-Arde.
 « Fortuit aurait tort de s'en-
 tenir », dit Yves Destram. Les
 élus sont intervenus auprès du
 commissaire de la République pour
 exprimer leur opposition à une
 expulsion.

« J'ai signé leur pétition parce
 qu'ils sont modérés. Ils n'exigent
 pas l'arrêt des plantations », ex-
 plique Yves Destram. Cette mo-
 dération dans les revendications
 explique sans doute, à l'inverse,
 la ténacité des habitants « néos ».
 Ceux qui se sont convertis à
 l'agriculture traditionnelle... tra-
 vaillent, et n'ont pas le temps de
 se coucher sous les bulldozers. Et
 les autres ? « C'est dur de les
 soutenir, car ils se battent pas-
 pour des principes, mais pour
 leur simple survie », explique
 Birgit, ancienne de Sarrat-d'U-
 scle, qui anime, à quelques kilo-
 mètres, des d'artistes
 pour les touristes.

Leur simple survie, certes.
 Mais ce n'est déjà pas si mal.
 Plusieurs d'entre eux, d'ar-
 river en Ariège, étaient délin-
 quants ou toxicomanes. Certains
 avaient tâté de la prison. Même
 si leur expérience agricole n'est
 pas irréprochable, le séjour à
 Sarrat-d'Uscle a présenté pour
 eux, avant tout, un intérêt « thé-
 rapéutique » — négligeable.
 « Et si l'on s'en va, mon pote,
 c'est pour pointer au chômage ».

DANIEL SCHNEIDER.

(1) Le Monde Dimanche du 15 juin
 1980.
 (2) Le Monde Dimanche du 29 août
 1982.

La première « échappé » ensemble nouvelle
 Soyez « nôtres » à l'instant de notre vitalité poétique :
 Panthologie de poésie quotidienne N2
 Votre « contrat de coédition » sur simple demande à « L'Esprit »
 7, av. Dufy - 06100 Nice

Du soleil pour le petit écran

Une des centrales solaires les plus puissantes d'Europe alimente l'émetteur de radio et télévision du Mont-Bouquet, près d'Alès. Un exemple qui peut faire école.

L'UNE des plus importantes installations européennes destinées à produire de l'électricité grâce au rayonnement solaire alimente en partie le réémetteur de Télédiffusion de France au Mont-Bouquet (Gard), à une vingtaine de kilomètres de la ville d'Alès.

Face à la chaîne des Cévennes, le Mont-Bouquet est au point de vue touristique. Les visiteurs du dimanche y viennent nombreux. Aujourd'hui, le regard des promeneurs est attiré par une vaste étendue de panneaux solaires qui s'étalent au pied du pylône et de son antenne parabolique. De puissance moyenne - il y a quatre-vingt-cinq panneaux en France - ce centre dispose de deux émetteurs de télévision (un pour chaque chaîne) et de trois émetteurs radio en modulation de fréquence. Il répercute sur une zone de 50 à 80 kilomètres alentour les émissions venues de Montpellier.

Tout au long de l'étroite route menant à l'émetteur, la nature a mis à disposition des visiteurs des points de vue sur une région. Les bourrasques ont arraché des branches d'arbres, des tuiles sur les toits, et jusqu'aux lignes électriques. Inquiets, les techniciens régionaux de T.D.F. ont surveillé l'installation. Pas un panneau n'a bougé. Les quatre-vingt-cinq rangées de dix modules chaque, classés en quatre-vingt-cinq lignes, sont aux formes arrondies, rivées au sol grâce à des socles de béton, non restées intactes. Les pierres, les photovoltaïques au silicium ont transformé la lumière en électricité.

Au cours d'une journée ensoleillée, la production enregistrée est de 702 kilowatts-heure. Au total 11 MW par an. De quoi alimenter douze à quinze foyers en énergie électrique. D'imposantes

batteries, d'un poids total de sept tonnes, logées dans une salle de près de quinze mètres carrés, accumulent l'électricité réservée aux émetteurs : elles peuvent leur assurer dans des conditions normales une autonomie de fonctionnement de cinq heures. A partir du février prochain, une deuxième installation indépendante doit alimenter un système électronique de régulation, qui enregistrera les données météorologiques (ensoleillement, température, vitesse et direction du vent) et contrôlera le fonctionnement de l'alimentation en électricité des émetteurs.

Edifiés voici une dizaine d'années, les émetteurs, entièrement alimentés jusque-là par une ligne E.D.F. classique, consomment quelque 200 000 kWh par an. Une consommation d'énergie considérable : T.D.F. travaille actuellement à la mise au point de matériels plus économiques. Aussi le soleil ne peut-il assurer totalement la relève. Il fournira environ 15 % des besoins en énergie du centre.

A 600 mètres d'altitude

Toutefois, la situation géographique de celui-ci - il est situé à 600 mètres d'altitude - a permis d'y installer une centrale solaire. Le financement de l'opération, dans le cadre de la loi de sept millions de francs (1), est partagé entre la Communauté économique européenne (C.E.E.), l'Agence française pour la maîtrise de l'énergie, T.D.F. et l'entreprise Photowatt international, constructeur du centre solaire ; la commune de Brouzet-le-Monial a donné un terrain de 2 000 m² pour l'installation.

La C.E.E. avait lancé, en 1980, un programme de démonstration des possibilités solaires pour l'électrification des sites isolés alimentés par les réseaux à distribution traditionnelle. Le centre du Mont-Bouquet

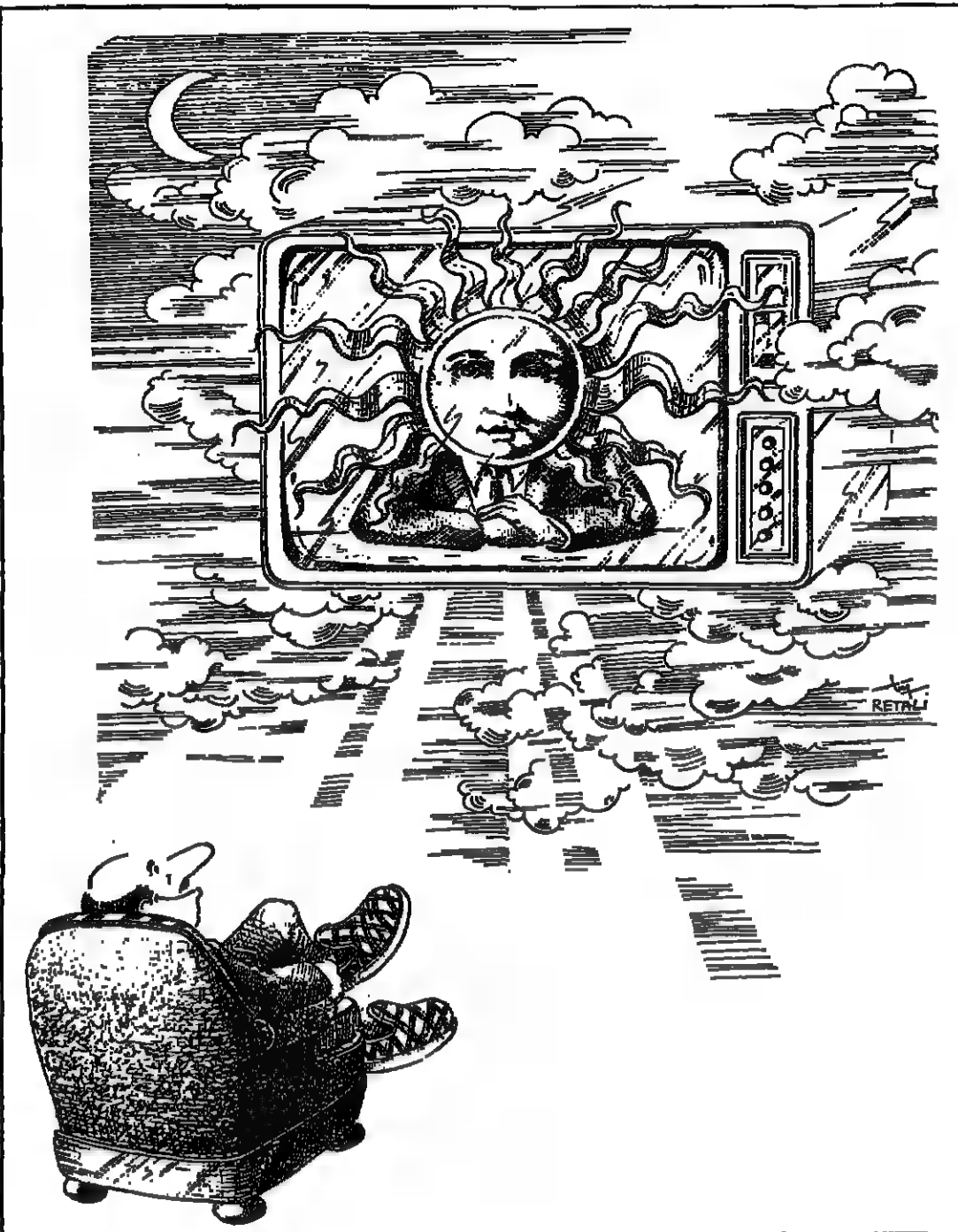
figure parmi les quinze projets retenus. Avec une puissance maximale de 30 kW, il s'agit d'une des plus importantes installations photovoltaïques en Europe : les centrales existantes, destinées à assurer l'éclairage ou le chauffage d'immeubles ou le fonctionnement de installations locales, sont de dimensions beaucoup plus restreintes.

Une installation de même puissance est en cours de réalisation sur l'aéroport de Nice-Côte d'Azur. A elle seule, elle doit alimenter un système de guidage des avions en vol et au sol. A Kaw, en Guyane, un générateur photovoltaïque de 30 kW sera prochainement mis en service. Il fournira de l'électricité aux habitants du village.

T.D.F., pour sa part, n'en a pas eu le coup d'essai solaire. En Afrique notamment, l'organisme a encouragé le remplacement des groupes électrogènes par des générateurs photovoltaïques. Plus de mille centres de réception des programmes de télévision sont déjà alimentés de cette façon.

En France, par suite de l'existence d'un important réseau classique de distribution de l'électricité - et du pouvoir d'E.D.F. - le solaire ne gagne pas beaucoup plus lentement. Ce que déplore Sandor Polger, ingénieur à la division ingénierie de T.D.F. et fervent défenseur des énergies renouvelables : « Lorsqu'il faut construire plus de trois kilomètres de lignes en terrain montagneux, le solaire est compétitif, affirme-t-il (2). Il faut en informer les collectivités locales qui décident des modalités d'alimentation d'un émetteur et le financement. Elles doivent pouvoir choisir le solaire ».

Un certain nombre de villages, isolés dans des vallées, ne peuvent en effet recevoir l'image télévisuelle sans le recours de réémetteurs disposés sur le sommet le plus proche. Ceux-ci, de faible puissance, sont déjà dans quel-



FRANÇOIS RETALI

ques communes de montagne alimentées par une installation solaire.

C'est le cas, par exemple, à Saint-Guilhem-le-Désert (Hérault), à une centaine de kilomètres du Mont-Bouquet. Sa classification en site protégé interdit toute construction extérieure et ne permettrait pas d'édifier une ligne aérienne. La pose d'un câble enterré était évaluée à 100 000 francs par kilomètre. La solution retenue - des

photovoltaïques couplées à un aérogénérateur utilisant l'énergie du vent - a coûté 227 000 francs en 1979 (3). Depuis trois ans, les habitants suivent sans problèmes les émissions de télévision.

Au Mont-Bouquet, les lignes électriques ont précédé le solaire. L'installation aurait d'ailleurs été trop coûteuse pour les collectivités locales. Mais la centrale, par ses dimensions, donne l'exemple de l'utilisation possible du solaire dans des pays industrialisés d'Europe tout comme en

Afrique. Ayant démontré à plusieurs reprises sa fiabilité, le solaire devait encore prouver sa puissance.

MARTINE CHANTIER

(1) 1 050 000 ECU (unité de monnaie européenne). Un franc français : 6,55 ECU.

(2) Le coût d'une ligne aérienne en montagne est estimé entre 100 000 et 150 000 francs.

(3) A la suite de cette installation, T.D.F. estimait pouvoir obtenir pour un générateur aérogénérateur de 100 kW un coût de 100 000 francs.

ORIBLE

A SUIVRE

Banques d'ovules

Après les banques de sperme et d'embryons, les banques d'ovules. C'est la dernière laquelle vient de se lancer une équipe de médecins du centre Moulon à Melbourne (Australie). Ces chercheurs ont déjà procédé au prélèvement d'une quinzaine d'ovules. Objectif : permettre aux femmes qui n'ont pas d'ovaires ou dont les ovaires ne fabriquent pas d'ovules d'avoir des enfants.

(*) *Psychologie*, 78, rue de la Vierge, 92120 Montrouge. Tél. : (1) 656-89-00.

Chauffage au lait de vache

Depuis un mois, un cultivateur de Champvert, dans la Nièvre, se chauffe au lait de vache. Il s'agit

d'une utilisation jusqu'alors inédite de la pompe à chaleur. Depuis trois ans, la société Alfa-Laval a équipé une douzaine d'exploitations agricoles en France, en Belgique et au Danemark, de pompes à chaleur ou d'échangeurs à plaques. Dans les uns, on climatise les bâtiments de ferme en récupérant la chaleur des bovins. Dans les autres, le lait refroidi pour la conservation communique ses calories à l'eau, qui le lui rend en fraîcheur. Dans le troisième, les deux procédés ont été utilisés conjointement.

(*) *Prospective*, 114, rue de la Boite postale 27, 08, 75362 Paris Cedex 08. Tél. : (1) 225-05-60.

BOITE A OUTILS

Astronomes amateurs

Pulsar, la revue de la Société d'astronomie populaire du Tou-

louse a édité un numéro spécial sur « les instruments que l'astronome amateur peut acheter dans le commerce ». Le dossier est organisé comme une boîte à outils permettant à l'amateur progressivement d'acquiescer à la connaissance des instruments. Figurent dans ce dossier les opinions de spécialistes, d'inventeurs ainsi que des principaux importateurs français. Des tests de performance pour télescopes sont présentés ainsi que des opinions d'utilisateurs.

(*) S.A.P.T., 9, rue Ozanne, 31000 Toulouse.

Le tournant de la civilisation

Un programme qui évoque l'ouvrage de Jean-Pierre Quenlin *ALTERNATIVE 2000* ou le tournant de la civilisation, qui aborde les problèmes les plus fondamentaux de nos sociétés (économiques, politiques, sociales, culturelles).

Une manifestation de haute intensité. L'auteur se propose de lui intégrer dans une vision globale qui permet de comprendre l'ensemble de la façon dont nous utilisons les instruments techniques conceptuels et sociaux. L'auteur annonce d'ailleurs qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage d'érudition mais d'une réflexion d'homme libre sur le monde qui nous entoure. Le bon sens au service de la compréhension des situations que nous vivons. Ce programme rapide est conçu pour un grand public, d'appui sur les travaux de l'équipe de chercheurs du syn-

(*) Le Hameau éditeur, 15, rue Servandoni, 75006 Paris. Tél. : 123-05-50.

La révolution informatique

A travers que les principes de l'informatique, de l'information,

de la communication et de la gestion. L'auteur se propose de lui intégrer dans une vision globale qui permet de comprendre l'ensemble de la façon dont nous utilisons les instruments techniques conceptuels et sociaux. L'auteur annonce d'ailleurs qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage d'érudition mais d'une réflexion d'homme libre sur le monde qui nous entoure. Le bon sens au service de la compréhension des situations que nous vivons. Ce programme rapide est conçu pour un grand public, d'appui sur les travaux de l'équipe de chercheurs du syn-

(*) Hatier, 59, boulevard Raspail, 75006 Paris. Tél. : (1) 544-38-38.

RENCONTRES DU FUTUR

Forum des images

Du 2 au 4 février 1983, l'Institut national de l'audiovisuel (INA) et l'International Marketing Video organisent, dans le cadre du Festi-

val International de Monte-Carlo, la Forum International des nouvelles images. Pendant trois jours, la plus grande expertise européenne présentera leurs dernières réalisations produites ou destinées à produire. La première journée sera consacrée aux travaux appliqués de la composition visuelle électronique à la télévision et au cinéma ; la deuxième au son numérique pour les nouvelles images ; la troisième à l'animation et à l'animation par ordinateur.

Participation aux conférences, l'International Marketing Video organise une exposition « Nouvelles productions, nouveaux usages pour les nouvelles images ».

(*) Organisation générale : International Marketing Video, 78, avenue des Champs-Élysées, 75008 Paris. Tél. : (1) 563-26-43.

INNOVATION

Que finance l'ANVAR ?

Ce sont les P.M.E. qui bénéficient de l'aide de l'Agence nationale de valorisation de la recherche, plus que les créateurs d'entreprises. Les critères de choix sont complexes, mais on n'est pas indifférent aux perspectives d'emploi.

DÈS 1974, des industriels français avaient pressenti l'importance des applications des micro-processeurs. Ils avaient besoin de millions de francs pour développer leurs recherches. Ils n'avaient pu obtenir l'aide financière. Aujourd'hui, 2,5 milliards que le ministère de la recherche et de l'industrie doit apporter pour soutenir la micro-informatique lancée par les Américains et le Japonais.

Cette histoire est bien d'autres témoignages de l'existence de l'innovation en France, mais aussi de l'incapacité à la prendre en charge. Ce constat a amené la création de l'Agence nationale de valorisation de la recherche (ANVAR), établissement public à caractère industriel et commercial (1). « Placée sous la tutelle du ministère de l'Industrie, elle a pour mission de mettre en valeur les résultats de la recherche scientifique et technique et de promouvoir l'innovation et le progrès technologique au niveau national », dit le décret numéro 79.615 du 13 juillet 1979.

En fait, celui-ci marque une deuxième naissance de l'établissement : l'ANVAR avait été créée en 1974 afin de valoriser les travaux des laboratoires publics, principalement du Centre national de la recherche scientifique (C.N.R.S.). On cherchait à leur donner des débouchés industriels et à aider les entreprises à exploiter ceux-ci. Comment agit-elle, et que finance-t-elle aujourd'hui ?

« Depuis 1979, l'ANVAR a une vocation beaucoup plus étendue : développer l'innovation, qu'elle provienne ou non des laboratoires publics, par un système simple de subventions de prêts », explique Philippe Rognon, directeur général adjoint de l'ANVAR. Pour ce faire, l'agence dispose de deux outils :

— La prime à l'innovation : toujours pour but d'inciter la P.M.E. à s'adresser aux quelque deux cent cinquante organismes de recherche agréés, publics, privés ou d'intérêt collectif. L'ANVAR rembourse 10 % des investissements (avec un plafond de 1 million de francs) nécessaires à une recherche effectuée par des organismes d'État ou des laboratoires extérieurs à l'entreprise.

Une « instruction » précise

En revanche, l'aide à l'innovation est un moyen de « partenariat » passé entre des entreprises, des laboratoires, des associations, des inventeurs indépendants, des artisans, et même des classes d'organismes de l'enseignement secondaire ou supérieur. Désirant développer eux-mêmes une recherche appliquée, ces classes débouchent sur un prêt sans intérêt, pour une durée de cinq à six années, correspondant à 50 % du maximum du coût du programme et remboursable en cas de succès commercial du produit.

Si la première démarche, purement administrative, réclame un délai d'un à deux mois au plus, la seconde, intervenant sur le processus plus complexe, comportant une « instruction » et une analyse précise de la demande par des experts, nous ramène à la question du monde, précise un chargé d'affaires

de l'ANVAR, mais nous ramène aux trois critères de la demande d'aide. Obligation est faite de passer par un « chargé d'affaires », mais habituellement le demandeur est la « commission d'attribution ».

Chaque demande est soumise à trois critères. Une analyse technique permet d'abord d'apprécier la nouveauté et l'intérêt technique du projet : une étude économique prend en compte la situation du marché national concerné — elle examine notamment si l'affaire favorise une « reconquête du marché intérieur » ; elle évalue la capacité du demandeur à assurer le programme et à supporter l'évolution nécessaire de ses structures.

Des éliminatoires sans « a priori »

Ces éliminatoires, théoriquement « a priori », ont pour but d'éliminer les doubles emplois, les innovations sans portée, d'exclure les entreprises dont la situation financière est jugée bancable (en fait, dans la plupart des cas, il s'agit d'entreprises ne possédant pas le complément financier de l'investissement), mais aussi d'abandonner tout projet qui ne tient pas effectivement la route, ou considéré comme trop risqué.

C'est sur ces critères que le chargé d'affaires décide de la suite à donner au dossier. Théoriquement le demandeur peut « snober » les conseils, mais il doit obligatoirement passer par lui, et l'influence du chargé d'affaires est telle que, pratiquement, aller contre son avis entraîne un rejet du dossier.

Ce franchi succès, une expertise est effectuée sur la proposition d'innovation. Des spécialistes extérieurs et indépendants donnent leur avis sur les chances de succès du produit, et on évalue les dépenses et les bénéfices sur le marché.

Christian Marbach, directeur général de l'ANVAR depuis 1979, résume : « Nous ne participons que marginalement aux très grands programmes qui reçoivent un encouragement direct des ministères concernés. C'est toujours l'entreprise qui choisit ses programmes d'innovation ; c'est elle qui les finance, au moins à 50 %. Nous nous occupons des projets retenus, nous aidons à leur progrès technologique, nous aidons à leur mise en œuvre, et nous aidons à leur mise en œuvre ».

Deux à trois mois après le dépôt de la demande, une commission régionale (pour les projets d'un coût inférieur à 1 million de francs), ou nationale (pour les budgets plus importants), rend un avis, et les délégués régionaux de Christian Marbach, en tant que directeur général, prennent la décision définitive.

Une telle concentration de responsabilités dans les mains d'un seul homme ne risque-t-elle pas de biaiser la sélection première de l'ANVAR, en approuvant la variété des projets retenus, qui doivent en conformer au jugement d'un seul ?

Cette personnalisation fait l'objet de nombreuses critiques. Certains, pour le prouver, parlent de « dessous de table » versés aux chargés d'affaires pour favoriser un dossier, d'autres évo-

quent le cas d'experts à la fois juge et partie par leurs contacts avec la concurrence, ou leur activité professionnelle. Comment reprocher à une administration une personnalisation des décisions, alors qu'on déplore trop souvent l'insécurité, la lenteur, et l'anonymat de la fonction publique ? Il faut souligner que la « régionalisation » de l'ANVAR (plus de 80 % des projets et plus de 90 % du montant des prêts sont traités dans le cadre régional).

En un peu plus de trois ans, l'ANVAR a accordé trois mille deux cents aides à l'innovation, qui ont permis de faire naître et de commercialiser — en France ou à l'étranger — de nombreux produits.

La diversité des innovations est considérable. On aime à citer le cas de l'entreprise Maconnaise à Châteauneuf (Manche), ancien maître français du pot à lait en aluminium. En 1979, de l'effacement commercial et mortel du marché de l'entreprise, Luc Maconnaise, son P.D.G., cherche à produire un autre récipient alimentaire en aluminium. Il pense au fût de fût pour brasserie, dont le marché était à l'époque dominé par les fûts de fournisseurs étrangers. Une amélioration « révolutionnaire » du produit existant (soudure intérieure afin d'améliorer le lavage et le recyclage du fût) est alors mise au point par son bureau d'études grâce à une aide de l'ANVAR.

Un grand dam des importateurs, le fût de fût Maconnaise, d'une conception nouvelle et d'un prix compétitif (190 francs l'unité, au lieu de 240 francs) connaît vite le succès, et l'entreprise revit. Un même schéma s'est déroulé pour les autres antérieures Auda, le guichet de banque mobile et blindé de la société Demas, les centrifugeurs Jouans, ou la buseuse Pubert.

D'autres innovations, malgré leur apparence, peuvent aussi présenter un intérêt, comme la machine à épilcher les dents de la société Franco-Ponté utile aux industries alimentaires (notamment aux fabricants de pâtes et de condiments), l'« arracheuse ardoiseuse » des haricots des établissements Carre, le vin sans alcool d'Alain et Marc Bonneau, le désherbage par ultra haute fréquence (U.H.F.) de Demas et Patay, qui peut éviter l'emploi de produits chimiques, ou le « planeur sous-marin » du Commissariat à l'énergie atomique (pour les loisirs). On pourrait multiplier les exemples. Il n'y a, semble-t-il, pas eu de domaines en de domaines privilégiés.

Peu d'« habitués »

Qui sont les « habitués » de l'ANVAR ? On a compté trois mille quatre cent cinquante-deux demandeurs en un peu plus de trois ans : la grande majorité n'est présente qu'une seule fois (2.817, soit 80 %) ; on ne voit plus de 35, soit moins de 10 % des déposants plus de quatre fois ; il y a donc peu d'« habitués » dans la clientèle de l'agence, et celle-ci n'a fourni en général qu'une seule et ponctuelle aide précise.

Les trois quarts environ des demandes présentées (4.435 au total) ont été acceptées. La proportion n'a cessé de croître : 71,5 % en 1980, 73,5 % en 1981, 76,5 % au cours du premier semestre 1982. Signe que les « habitués »

ont appris à présenter leur dossier, qu'ils ont compris ce qui pouvait intéresser l'ANVAR, ou l'auto-sélection ? On a remarqué que plus de la moitié des aides (55 %) sont allées à des « indépendants » (moins de dix salariés) ou à des petites entreprises (moins de cinquante salariés), 19 % à des entreprises moyennes (cent à cinq cents salariés), 18 % à des grandes. Le gros des « clients » est donc formé par les P.M.E.

Mais si l'on regarde le montant des aides accordées, le tableau est différent. Si les aides « régionales » (250 000 F en moyenne) vont à des P.M.E., les aides attri-

butées permettent de maintenir l'emploi, ses responsables insistent : « Nous ne soutiendrons jamais une entreprise financièrement déséquilibrée. Ce n'est pas notre rôle ».

Quels ont été les résultats de l'aide fournie par l'ANVAR ?

Des aides ont été rencontrées par certaines entreprises. Ils sont principalement des aides techniques sur le surmontage (échec total), à un niveau de démarrage commercial (échec partiel) ou à des accidents de l'innovation (faillite, grèves, tensions sociales). Quelle est leur proportion ? Les premiers résultats ne prenant fin que fin 1984, on ne peut encore le savoir.

En fait, un pourcentage trop faible témoignerait d'une trop grande prudence de la part de l'ANVAR : cela signifierait que l'aide n'a financé, en fait, que des innovations qui auraient abouti de toute façon. Par contre, un taux supérieur à 50 % signifierait que l'argent de l'ANVAR a été utilisé pour des innovations qui n'auraient pas abouti de toute façon. Mais c'est sur ce chiffre que l'on pourra juger de l'efficacité de la formule.

En 1981, l'ANVAR a accordé mille trois cent soixante-dix-sept aides à des entreprises ou sociétés, trente-cinq à des projets d'action éducative et cinquante-neuf à des innovations indépendantes. Cette dernière catégorie est représentée par la navette spatiale de Rony, entreprise de recherches publiques de l'ANVAR. Beaucoup d'aides nous trouvent dans l'innovation, qui existe déjà ou qu'il est inconcevable d'être utile d'aller.

Mais le premier problème des indépendants, dont les idées ne sont pas toujours « débilés », est d'apporter les 50 % (ou plus) du financement nécessaire à leur projet et de le retenir. Voilà pourquoi beaucoup repartent déçus, pour essayer de faire passer leur plus grande proposition de leur programme par les autres organismes. Soffinove, associations de France-Initiative, encouragent la création d'entreprises (2), ou sa filiale Finovecon, ou abandonnent leurs projets, parfois à des investisseurs étrangers. Après tout, le commandant Cousteau n'a pu trouver des financements qu'après des Américains.

Une place pour le privé

Dans les faits, par les deux mécanismes de primes et d'aides à l'innovation, l'ANVAR s'adresse principalement aux P.M.E. Elle a réussi à tisser un lien privilégié avec près de cinq mille entreprises françaises tournées vers l'innovation. Ce chiffre peut sembler faible face aux quelque deux mille P.M.E. recensées en France par l'INSEE, mais il faut le rapprocher des douze mille à treize mille entreprises qui déclarent faire un permanence de la recherche.

En tout cas l'aide à l'innovation a permis d'avoir une aide à l'innovation pour certaines entreprises comme pour les pouvoirs publics : en 1981, trois cent cinquante d'entre elles ont commencé à rembourser les prêts reçus : signe de succès. Les 20 millions de francs ainsi recouvrés sont réinjectés dans de nouveaux programmes d'aide.

Le budget de l'Agence n'a cessé de croître depuis 1979 : il sera de 900 millions en 1983, soit presque le triple de ce qui aurait été prévu en 1979, et une augmentation de 25 % par rapport à 1982. Signe de confiance dans la formule. Cependant l'ANVAR ne pourra modifier ses missions. Elle participera aux « programmes » mobilisateurs des prochaines années. Ils porteront sur l'électronique, les technologies, l'utilisation rationnelle de l'énergie, la robotique, les conditions de travail et de l'emploi, et la coopération scientifique et technique avec les pays en voie de développement aux-quelques s'ajoutent les industries agricoles et alimentaires, l'habitat et le cadre de vie, la chimie, les matériaux, la mécanique, la culture et la communication », indique Maurice Allègre, président du conseil d'administration de l'Agence, directeur du développement scientifique et technologique et de l'innovation au ministère de la recherche et de l'industrie.

Ces programmes destinés à des technologies nouvelles, donneront lieu à des appels d'offres qui s'ajouteront aux appels actuels. Un système déjà pratiqué. Ainsi un appel a été lancé récemment sur le thème « produire mieux et polluer moins », tandis qu'un « contrat d'établissement » a été passé avec les designers afin de leur permettre de se faire mieux connaître des industriels (3). Avec l'Agence de l'Informatique, l'ANVAR lance un appel pour l'emploi de composants en robotique et dans le domaine des automatismes.

Ces actions sont tournées vers la P.M.E., dont on connaît la faible capacité d'innovation. Mais l'ANVAR vise aussi à catalyser les aides privées. Aux banques, aux organismes de crédit de croire un peu plus aux potentialités de l'innovation en France, de prendre des risques. Jean-Philippe Mallet, président de l'association France-Initiative, remarque : « Nous sommes avec Finovecon, pratiquement les seuls à l'ANVAR ; le secteur bancaire n'a toujours pas compris le principe : « Qui n'a rien n'a rien ». L'ANVAR, même si certaines de ses orientations sont contestables, nous en exigeons pour le secteur privé ».

En un mot, l'État ne peut et ne doit pas tout prendre en charge. Le secteur privé doit aussi s'engager dans le soutien à l'innovation : c'est le seul moyen de diversifier les aides pour encourager la recherche, moderniser l'appareil de production et aider les entreprises à prendre pied sur les marchés internationaux (4). Le retard sera peut-être long à rattraper : 51 % seulement des recherches françaises financées en 1981 ont été réalisées par des prêts d'organismes publics ou privés, alors que la proportion atteignait 70 % en 1967, lors de la création de l'ANVAR première manière.

HUBERT D'ERCEVILLE

(1) 43, rue Cassini, 75436 Paris cedex 09. Tél. (1) 264-93-10.

(2) Voir « Un détecteur d'emploi », le Monde Dimanche du 21 septembre 1982.

(3) Voir le Monde Dimanche du 28 novembre 1982 : « Le design se vend mal ».

(4) À ce sujet, l'ANVAR, associée à la Compagnie française d'assurance pour le commerce (Coface), couvre jusqu'à 75 % des frais d'études menés sur les marchés étrangers.

Japon : tout dire en 5-7-5 ?

Le haïku, poème japonais, tercet de 5, 7 et 5 syllabes, connu et imité aux États-Unis comme en Europe, peut-il porter un message ou se faire témoin de la politique ? Ou, plus généralement, rendre compte de la situation sociale ?

UNE japonaise (1) d'audience nationale, en septembre 1977, ne donnait pas moins de six cents titres et adresses de revues spécialisées dans le haïku... Cette masse de publications ne doit pas cependant trop illusionner : il s'agit essentiellement de revues de cercles, dont les libraires ne voudraient pas s'embarasser. Elles ne sont pas pour autant toutes éphémères : *Haikotatsu*, à la fin du siècle dernier, Shiki (2), le père de la renaissance du haïku, ou *So-un*, de Seisensui, chanteur du haïku en vers libre, sont encore publiées de nos jours.

Sans exception, les poètes en renom animent les cercles où les nouveaux haïkus au genre présente leurs premiers « 5-7-5 ». C'est une caractéristique du haïku : un temps qu'une contradiction apparente — que de faire passer les jeunes (ou les moins jeunes) au « apprentissage » — la façon systématique. Contradiction, le genre se veut l'expression la plus immédiate de l'expérience personnelle de l'individu et ne semble pas devoir admettre les corrections du crayon rouge que lui apporte un tiers, fût-il grand maître de l'art. Contradiction apparente car le haïku est fait de contraintes que seul un long polissage permet d'inventer avec naturel. Il est des haïkus de Basho (3) qui frappent par leur évidence et leur spontanéité, et dont on ne saurait imaginer les variantes. Ainsi :

Le silence !
Vrille dans le roc —
Le cri des cigales
ou :
Les sentiments, les idées,
Au seuil pleureur
Laissons-les.

Basho.

Ces deux tercets sont parmi les plus représentatifs du genre : découverte d'une évidence manifeste des contraires ; défiance à l'égard de l'intellectualité et appel à l'inscrire dans le cours des choses. Du début du siècle, un rejet des formes a été tenté, sans être très réussi. Car le haïku révèle sa perfection dans son resserrement, son rythme et ses césures. Le « mot de saison », d'emploi en principe obligatoire, ajoute aux contraintes mais, utilisé avec naturel, rend une masse certaine au haïku. Référence est faite par là tant à la période de l'année où le tercet est composé qu'à la succession de haïkus, depuis les classiques, où figure ce mot, dont le souvenir reste d'ordinaire présent à la mémoire du lecteur.

Le « mot-coupeure » est un élément qui ne trouve pas l'équivalent en poétique française. Il crée un décrochement dans le corps du haïku, à la manière des blancs qui, dans l'art pictural, délimitent les plans et les scènes, dans le temps comme dans l'espace. La lecture pour l'un, le regard pour l'autre, ne sauraient être précipitées. Le choc de la jonction de l'extraordinaire et de l'évidence qu'exprime le « mot-coupeure » qui fait l'essentiel des thèmes du haïku réserve une marge de non-dit que le lecteur libre de charger de son expérience et de son émotion trouve.

Une silhouette au dos
Qui va sous la pluie ?

Sankota.

Ce haïku en vers libre d'un poète vagabond pour qui le

voyage, comme chez Basho, fut une aventure spirituelle, demande, comme beaucoup, une forte dose d'empathie à la part du lecteur. De même, d'un des précurseurs du haïku de couleur sociale :
Du bâtiment dans
La nuit froide —
Ne sort plus personne.

Isekiji.

Une nouvelle dimension

L'apparition dans les années 30, au sein du mouvement *So-un*, d'une tendance « haïku prolétarien » n'est pas fortuite. Ceux qui se proposaient, sous cette appellation, de donner une dimension sociale au haïku, remettaient aussi en cause les formes. Si leurs œuvres n'ont pas gagné les faveurs du grand public, elles ont néanmoins influencé le genre qui garde cependant encore un aspect de jeu à des fins de satisfaction purement personnelle. Le haïku gagnait ainsi une nouvelle dimension dans sa réalité.

Quelques haïkus d'animateurs de cette tendance, que l'engagement (politique ou fait) a conduit à passer quelques années en prison au début de la dernière guerre — phénomène unique dans les annales du haïku (4) :

Premier Mai
Bras dessus-dessous
Chaleur dans la pluie.

Isekiji.

Venu du sous-sol
Il plante les baguettes
Dans la riz de soleil.

Maru.

Au cinéma avec
Un orphelin de guerre —
Sur l'écran on n'a

Fujio.

Ces haïkus datent de l'après-guerre, témoins du renouveau qui traverse la littérature dans son ensemble. Mais, avec des exceptions, tels les exemples ci-dessus, l'expression des problèmes sociaux, même s'ils sont intensément par l'individu, semble difficilement devoir passer par le canal du haïku. Le genre n'est d'abord né de la réalité la plus mouvante, la plus quotidienne, comme point d'articulation avec la permanence des choses. L'homme y est en prise avec le vaste monde, mais rarement au travers d'un milieu précis, dont la mention réduirait la tension entre les deux pôles du poème.

Parmi les artisans du haïku de couleur sociale, les œuvres ne sont pas toujours de la même facture, certains ont défini le genre comme à mi-chemin entre le réalisme et le symbolisme.

Clameur du départ —
Neige profonde. Un chien,
Seul, reste assis.

Sakae.

Ce trait, sans doute au début la simple observation, a été

Édité par la S.A.R.L. le Monde
Gérant :
André Laurens, directeur de la publication
Ancien directeur :
Hubert Bonaparte (1944-1968)
Jacques Faivre (1969-1982)

Imprimé par :
S. A. le Monde
5, rue de Valenciennes
PARIS-13

Reproduction interdite de tous articles,
sauf accord avec l'administration.
Commission paritaire des journaux
publications n° 57 437.
ISSN : 0000 - 2037.

une poétique : les clameurs sont celles de la discorde entre les hommes, le haïku ne doit-il intervenir ?... Des quatre précurseurs cités, ce poème est certainement le plus haïku, où l'observation laisse entendre une réconciliation des éléments : clameur tue et neige fondue.

Non pas seulement « symbole », le haïku dans la tradition japonaise fait percevoir la chose et son principe : il saisit le réel qui suggère l'universel, ou l'inverse, directement appelé à un fond commun de sensibilité. Il s'ensuit une difficulté pour le haïku à saisir les rapports humains complexes. C'est là le point faible du genre qui forme ancienne maintenance à l'époque moderne.

C'est dans ce cadre qu'on a vu dans les années 1950 deux tendances se dessiner : l'une en faveur d'une dissolution du haïku de couleur sociale dans la poésie de vers libre ; une autre marquant un retour au respect de la tradition.

Sur un même sujet, les « 5-7-5 » suivants, extraits des colonnes du grand journal *Asahi*, présentent un choix de haïkus proposés par les lecteurs. Ces poèmes ne se veulent pas spécifiquement « sociaux » ; ils évoquent la fête des morts (« Toussaint japonaise »), l'occasion de laquelle des lanternes de papier sont confiées aux courants des eaux, accompagnant les esprits venus visiter leurs défunts demeures :

Lanterne qui flotte
Même l'oiseau
Ne quitte pas le groupe.
Depuis quand ?
La fête des morts
Est fête de colère.

Le poète chargé par le journal de la rédaction doit suivre le premier tercet de quelques mots sur le thème commun des lanternes (et des choses et des hommes). Du second, volontairement flou dans le temps et la perspective, il dégage comme une leçon : la fête des morts en principe paisible s'est chargée pour beaucoup de ressentiment à l'égard d'un filon inutile auquel bien des familles ont payé leur tribut : la guerre.

Création en chaîne

Le haïku publié par le journal est loin d'offrir chaque semaine des œuvres profondes. Le support que lui donne la grande presse ne fait cependant un grand représentant dont l'étude serait d'un grand intérêt littéraire et sociologique : le moule des dix-sept syllabes y accueille les vocabulaires, les préoccupations et les philosophies de milliers de lecteurs et de femmes de ce pays.

Pour pallier au mouvement de création interne entre impressionnisme et métaphysique, ou au dilemme réalisme-principe du haïku lorsqu'il est proche du poème en prose, le « haïkiste » a recours à un procédé de glissement autour du sujet. Le schéma rappelle celui du *ranga* (poèmes en « chaîne » classiques, de création collective, dont le haïku tire son origine), à ceci près que l'auteur est un, et le sujet unique.

Dans la multitude des cercles, c'est de « Haikujin » (février 1977) que nous extrayons la « création en chaîne » qui suit, due à Chishu, qui travaille dans les services sociaux d'une municipalité.

L'auteur tente ici de rendre la situation des travailleurs japonais, véritables laissés-pour-compte de la « modernisation » japonaise. Venus, comme journaliers, dans les départements périphériques pauvres du pays, notamment du Nord, où la neige interdit tout travail pendant plusieurs mois chaque année, nombre d'entre eux échouent dans les bidonvilles des métropoles : quartiers de Kamagasaki à Osaka, de Koto-buki à Yokohama, ou de Saitama à Tokyo (5) :

Froid du matin
Qu'offres d'emploi
Tombent par milliers.
Sanya, la crise et
Le gel : du fil de fer
S'enroule à l'avenant.
Larmes sans fin
À l'autre bout du fil :
Même âgée et neige.
Vendredi son sang
En ce jour férié
Pour un bol de nouilles.
Au fond de la pluie
Corps malade.

Il lui manque un dent
Village comme d'un fou
La pluie sur Sanya.
Trempe, ivre du surcroît
Invisible en l'ambulance
Sous la pluie.
Fourmi nous vi autour
Rassemblement de fourmis :
Ville malade.

Maladie à Sanya
Même la tomate perd
Un jus noir.
Froid chaleur — cri des
Sauts de caoutchouc
Sont objectifs.
Même à la moelle
Claque sur moultique
Jus sans travail.
Des signes au moment
D'arriver à la vie
La sueur du nombril.

La tradition du haïku fait d'ordinaire que l'homme n'y apparaît en société qu'au second degré — par déduction. La forte hiérarchisation de la vie au Japon y est certainement pour beaucoup, qui fait considérer l'appartenance à un groupe comme inébranlable.

Les tentatives d'élargissement du champ du haïku restent en deçà de la forme et l'esprit du genre. Mais celui-ci reste ancré dans la vie japonaise à un point qui interdit de l'ignorer même s'il donne parfois dans le maniérisme. Ecole de l'observation, il conduit à la connaissance de soi, suggérant un « nous » immuable qui n'est pas une ambiguïté dans la vie moderne. De la juste compréhension de la place de l'individu dans le monde, comme écriture et comme mode de vie, il n'est pas impossible qu'il en vienne à s'élargir, sans s'y dissoudre, dans ensembles plus vastes et plus complexes.

PIERRE BÉNAI.

1) Haïku, numéro spécial, *Diogenes* du haïku contemporain.
2) Dans le texte, seuls les prénoms — à la japonaise — sont cités. Les noms de famille sont ici les prénoms : Shiki, Matsuo, Ogiwara, Takeda, Isekiji, Kuriyoshi, Hashimoto, Fujio, Akimoto, Sakae, Maru, Chishu.
3) La traduction des poèmes de voyage, de Basho par R. Sieffert (Ed. POF) est parmi les plus haïkus de Basho.

4) On peut signaler le « haïku de guerre ».

5) Ne figure ici qu'à peine l'écart des langues, la œuvre n'est que rarement à sa place par rapport à l'original.

Les chameaux turcs sur le ring

Placide, le chameau ? Une légende. Les chameaux turcs, champions de lutte, rapportent une fortune à leur propriétaire.

Le début décembre à fin février, un vent de l'est souffle le long des côtes de la mer Egée, de Canakkale — l'ancienne Troie d'Homère — jusqu'à Aydin, non loin de la frontière syrienne. Chaque samedi et chaque dimanche, dans les villages, les populations — 25 000 personnes — se rassemblent autour d'une aire pour voir s'affronter les « tülü ».

Les « tülü », chameaux spécialement entraînés pour le combat. Gavés de blé, d'orge et d'avoine, ils atteignent un poids de 1 200 kg. Un chameau normal ne dépasse guère les 800 kg. L'élément du chameau de combat est pratiqué depuis une centaine d'années, plus précisément depuis l'affrontement, dans le village de Germencik (province d'Aydin), de deux animaux de légende : le chameau de Nassuf, un Turc bon teint, celui d'un notable grec de Nazilli. Ce jour-là, Mahomet était plus présent que le dieu des chrétiens : le chameau de Nassuf triomphe. Le combat souleva un tel enthousiasme parmi les populations que les notables de la région entreprirent d'élever un entraîneur des chameaux et des compétitions. Germencik est d'ailleurs resté le haut lieu du combat des chameaux, tout comme Kirpinar (près d'Edirne), demeure celui de la lutte turque, les affrontements, où des chameaux d'huile essaient de se saisir en provoquant de fabuleux effets de savonnettes.

Le spectacle des chameaux de combat est manifestement contraire à la nature d'un animal qui a bâti sa réputation sur son extrême frugalité. A partir du mois de novembre, le « tülü » refuse de s'alimenter. Il devient inerte. C'est à cette époque qu'on commence à le sortir de son écurie, à le parer de rubans et de clochettes et à le promener dans les villages pour le proposer à l'admiration et à la critique des futurs parieurs.

Les animaux ne prêtent admirablement au jeu et défilent avec la majesté propre à leur race. Un chameau de combat est toujours le produit d'une chamelle à une fois et d'un mâle à deux bosses. Le « tülü » est, elle, vouée au transport et chargée.

Lui-même, l'entraînement de la lutte à l'âge de cinq ou six ans continuera jusqu'à vingt-cinq ans. Il abandonnera alors la compétition pour vivre une très heureuse retraite, jusqu'à l'âge de quarante ans, terme de son existence.

Chacun son style

C'est au son du tambour et de la clarinette que le « tülü » s'affronte sur l'adversaire. Dix minutes avant le combat, on arrime le tülü dont il se pour pousser l'adversaire ou se défendre. Il combat la queue musclée pour l'empêcher de mordre ou de se fracturer la mâchoire.

La compétition est hautement codifiée. Les lutteurs sont classés par catégories de poids, afin de permettre un combat équitable. Chaque animal a son style que les aficionados distinguent : les « solu » ou gauchers ; les « sagci » ou droitiers ; les « gencgelci », spécialistes du croche-pied ; les « bagci », qui mènent la tête de leur adversaire dans leurs pieds ; les « tekci », qui culbutent l'adversaire ; les « girpici », qui s'adonnent à coups de tête.

Cinq arbitres dirigent la compétition. Ils sont armés d'une quinzaine de valets de piste, armés de bâtons pour séparer les combattants si les affaires deviennent trop sérieuses. En fait, il y a triomphe de l'adversaire si trois circonstances déterminées : lorsque le chameau crie de douleur, quitte le terrain et tombe à terre. Si aucun de ces cas ne figure ne se produit, au bout de quinze ou vingt minutes de lutte, le combat est déterminé à l'avance. Les deux adversaires sont renvoyés bosse à bosse.

Au début du siècle, les tülü et les combats s'arrêtaient. Les chameaux restaient à l'écurie. Avec les premières chaleurs, les « tülü » perdent leurs poils, deviennent gris et très laids. En mai et en juin, on les badigeonne de goudron afin de les protéger contre certaines maladies et contre les insectes. Mais, à la fin novembre, on les voit se rebeller, commencer à baver et piaffer d'impatience dans l'espoir d'en découdre. La traversée du désert est terminée.

CLAUDE RIVIÈRE.

NUMÉRO DE JANVIER

Le Monde DE L'ÉDUCATION

EMPLOI:
40 B.T.S.
D.U.T.
LES PLUS SÛRS

Apprendre les langues à l'école primaire

Cinéma: les acteurs de moins de 20 ans

Chaque mois en vente partout, 10 F

La chanson québécoise à l'étroit

La chanson québécoise traverse une crise. L'Europe francophone qui, malgré des succès partiels, la connaît mal pourrait constituer un auditoire supplémentaire. Mais outre-Atlantique, de nombreux obstacles restent à franchir.

La musique Québec point mort, complice servile d'un milieu culturel qu'elle entretient lequel elle n'a même plus la force ni le courage de révolter. Complètement assimilé par l'idéologie industrielle, elle se veut aujourd'hui propre, industrielle, professionnelle, impersonnelle, musak (1) pour une société d'achats qui sommeille. Purgée de passions, de rêves, elle se prise d'être par postes à radio colonisés qui neutralisent les différences pour mieux uniformiser sa substance... « Fais-toi-en pas », chantait jadis Charlebois : « Tout le monde fait ça », écrivait l'an passé le quotidien montréalais *Le Devoir* (2).

Le réquisitoire d'autant plus passionné que Québec sort d'une période d'effervescence culturelle que l'on croyait définitivement acquise. En deux décennies, Québec a passé d'une société cléricale sous-développée à colonisée à une communauté moderne : musique, chansons ont eu une place de choix dans cette transformation.

La chanson québécoise à ce moment-là : « Elle très jeune, avant 1960, à part Félix Leclerc et Raymond Lévesque (l'auteur de *Quand les hommes vivront d'amour*) que l'on entendait à la radio venait France ou des États-Unis », explique Pierre Jobin, secrétaire d'artiste qui dirige aussi le Petit Champlain, qui a vu passer à Québec le peu près tous les noms de la chanson française québécoise à qualité.

« Avant 1950, poursuit-il, il n'y avait quasiment pas de produit québécois ; on se contentait d'adapter les succès américains français ou on faisait chanter des chanteurs français des chansons québécoises ».

Puis, parallèlement à l'affirmation politique, apparaît la première génération de « chansonniers » : c'est l'âge d'or des boîtes à chanson où, pour le prix d'une bière, on peut écouter des jeunes qui s'appellent Gilles Vigneault, Pauline Julien, Jean-Pierre Ferland, Claude Gauthier, Monique Leyrac, Jean Lapointe... Leurs chansons se franchiront pas les frontières de la province. Malgré tout, « à l'époque où il n'y avait pas de salles de spectacles, souligne Pierre Jobin, les artistes ont permis aux jeunes de compter, aux savoirs combien était dans le pays à bâtir qui était aussi le pays à dire ; les chanteurs avaient le rôle à jouer pour faire avancer, bouger le Québec sur la carte ».

On chante l'enracinement. Gilles Vigneault incarne bien cette quête culturelle.

Rythmé et électrique

Vers 1968, Robert Charlebois démontre que l'on peut chanter « rythmé électrique » en exprimant le quotidien dans le langage populaire.

En ce début années 70, la question nationale et politique vient au premier plan. Le Front de libération du Québec (F.L.Q.), terroriste, émerge pendant que le parti québécois (P.Q.), légaliste, s'implante vigoureusement. Charlebois interpelle ceux qui ne bougent pas : « entr' deux joints, tu pourrais faire quelque chose... », dit-il dans un titre endiablé.

En 1970, c'est aussi la prise de conscience écologique, l'émergence du combat féministe, les préoccupations vingt-trente-cinq aux questions du nationalisme est une réponse insuffisante. Apparaît alors une génération d'artistes jeunes qui donneront la chanson québécoise

un souffle qu'elle n'arrive pas à reprendre aujourd'hui.

1975 marque l'apogée de l'effervescence créative. Trois albums dominent alors : Beau Dommage chante *Ministère* et la vie urbaine ; Les Séguin (Richard et Marie-Claire), le *Québec* à la terre, qu'ils prônent dans une véritable « croisade », selon leurs propres termes ; Harmonium, en créant une musique originale, qui allie des sonorités électriques légères aux sons des guitares, flûtes et voix, exprime le rêve et le mysticisme d'une frange de la jeunesse qui a bien cru que Québec était la nouvelle terre promise.

« Le Québec a été alors un marché de masse par capita absolument phénoménal, explique Marc Desjardins ; quand on pense qu'un groupe comme Harmonium a vendu près de 100 000 copies d'un disque comme *L'Heptade*... » De gigantesques fêtes-concerts réunissent un plein-air les grands de la chanson québécoise.

Ce fut la « super-francofête » qui associe sur scène Félix Leclerc, Vigneault et Charlebois. C'est l'époque des concerts gratuits qui, à l'occasion de la Saint-Jean, la fête nationale des Québécois, regroupent certaines de milliers de personnes, pour plusieurs jours parfois, sur le mont Royal à Montréal ou sur les plaines d'Abraham à Québec.

Cette ferveur nationaliste s'accompagne aussi d'un certain retour aux sources. Le folklore devient la mode. De nombreux groupes comme le *Brat* du diable, *Les Brats* de Breton-Cyr s'efforcent de l'interpréter à la façon aussi pure que possible. D'autres, comme le duo Jim et Bertrand (Jim Corcoran et Bertrand Gosselin), prennent plus de liberté. Le groupe Garoulu réussit même à adapter la façon totalement rock des pièces du patrimoine franco-québécois.

Le folklore, source d'inspiration

Quand ils proposent création originale, nombreux sont les créateurs québécois qui s'inspirent des sonorités et des rythmes du folklore. C'est le cas d'un Paul Piché, le seul à insister plus sur l'engagement à gauche que sur le nationalisme : « Je chante pour changer le monde à la batte pour un changement, pour du meilleur », dit-il, — ou d'un Raoul Duguay, poète et chanteur d'inspiration mystique.

Curieusement le rock pur et dur n'est pas une mode majeure, le public québécois préférant apparemment l'écouter en anglais, si l'on excepte aujourd'hui Corbeil, un puriste des paroles simplistes aux rythmes efficients chantant des textes beaucoup mieux inspirés et mieux ciselés que leur public est limité.

L'épanouissement en 1975 de la chanson québécoise attire les firmes disques : « Alors, ils ont commencé à produire québécois. N'importe quoi. J'ai vu des disques de gens qui faisaient de la musique depuis quatre mois, explique Robert Léger, auteur, ancien membre de Beau Dommage. Le public ne s'y laisse pas prendre très longtemps. Et les compagnies coupent les budgets. De mort ».

À la mégamécanie pour « faire comme les Américains » — a été la crise générale, aggravée par les caractéristiques locales.

L'arrivée du P.Q. au pouvoir, le 15 novembre 1976, par une communauté artistique — le « parti culturel », selon d'un universitaire — va susciter un enthousiasme comparable au 10 mai 1981 en France mais conduire à une démobili-

tion progressive. Cette idée nationale, qui avait gonflé les énergies et inspiré des chansons depuis deux décennies, le coup de grâce le 20 mai 1980 avec la réponse négative de 60 % du Québécois au projet de souveraineté limitée proposé par le P.Q.

L'auteur de ce qui est devenu l'hymne national officieux du Québec — *Gens du pays*, de Gilles Vigneault — ne cache pas une « profonde déception » et il met à l'encre sur une scène au Québec. Jacques Jacob, écrivain, une « Québécoise au second degré » se définit elle-même, qui interprète ses propres chansons, a fini par s'installer à Paris.

Le Québec est petit

Un troisième élément accentue la crise actuelle de la chanson québécoise : l'exiguïté du marché et la distance géographique de

l'Europe francophone. Car contrairement à ce que l'on dit généralement, le Québec est petit : cinq millions de francophones sur un territoire qui, le soulignent un jour le premier ministre Lévesque, occupe une superficie comparable à la Belgique, si l'on ne considère que sa partie la plus peuplée.

Les artistes ne peuvent s'empêcher de regarder vers l'Europe : « En France, tu fais un disque, tu as un spectacle, tu peux tourner pendant deux semaines sans revenir aux mêmes endroits, ce qui te permet d'avoir un rythme normal de travail, souligne Michel Rivard, guitariste de Beau Dommage, qui continue sa carrière au Québec aujourd'hui. Ici, tu fais au maximum un tour de trois villes et c'est fini : six mois après, il faut que tu fasses autre chose et c'est impossible. On ne peut se renouveler les six mois ».

REFLETS DU MONDE

The Daily Telegraph

Un amiral malchanceux

« Si l'amiral Leach pensait pouvoir bénéficier d'une retraite paisible après avoir en tant que premier lord de l'Amirauté combattu contre les coupes dans les dépenses militaires et la guerre des Falkland, il faut le mettre en garde contre une telle erreur », écrit le quotidien conservateur *The Daily Telegraph*.

« Il est l'objet d'un tollé inégal de la part de ceux qui l'avaient appuyé à la Chambre des communes. Dans son discours d'adieu à la télévision, il aurait évoqué la campagne dans l'Atlantique sud comme une victoire anglaise ». Cette affirmation surprend son intervieweur

de la B.B.C. au point qu'il demande à l'amiral si c'était bien ce qu'il avait voulu dire. Henry s'en tire à sa définition. A présent, douze députés, dont neuf conservateurs, et pour la plupart, viennent de déposer une motion aux Communes qualifiant les actions d'« insulte grossière » aux gardes écossais et gallois, aux gardiens et à tous ceux qui ont combattu et sont morts pendant cette campagne ».

Dans ce cas, de simples excuses devraient régler l'incident. Mais la guerre des Falkland restera encore longtemps un point sensible sur l'épiderme britannique.

Herald Tribune

Longévité dans le Caucase

On vit plus vieux dans les petites villes du Caucase qu'aux États-Unis. En dépit du scepticisme qu'elle avait initialement suscité, cette observation a été confirmée par les travaux d'un certain nombre d'ethnologues soviétiques. Selon les chercheurs, ce phénomène serait dû au fait que les anciens jouissent dans cette société de pouvoirs étendus, de prestige et, finalement, d'un « confort psychologique » qui favorise une plus longue durée de vie.

plus de cent ans dans la région d'Abkhazie, qui compte une population de 520 000 habitants. Après enquêtes, le nombre des centenaires est tombé à 241, ce qui reste toutefois une proportion très élevée, cinq fois supérieure à celle des États-Unis. Selon les chercheurs, ce phénomène serait dû au fait que les anciens jouissent dans cette société de pouvoirs étendus, de prestige et, finalement, d'un « confort psychologique » qui favorise une plus longue durée de vie.

U.S. NEWS AND WORLD REPORT

Charité bien ordonnée...

Dans les conseils d'ordre personnel qu'il prodigue à ses lecteurs, le magazine américain *U.S. NEWS AND WORLD REPORT* explique qu'il est bon de faire des dons à des associations charitables, mais rappelle qu'il faut prendre certaines précautions pour être sûr que l'argent sera utilisé à bon escient.

« À la fin de l'année, avec l'approche de la date limite pour la déduction des dons aux associations charitables dans les déclarations des revenus, les sollicitations se font plus nombreuses et plus pressantes. Voici quelques bons conseils. Payez votre contribution par chèque à l'ordre de l'organisation et non à celui du collecteur ».

« Gardez les reçus pour pouvoir les montrer au percepteur... Ne craignez pas de vous renseigner sur l'association et ne laissez pas impressionner par des appellations

romantiques... Prenez des renseignements et assurez-vous bien que vos dons pourront être déduits de votre déclaration de revenus (ce qui n'est pas le cas pour toutes les associations)... Ne vous croyez pas obligé de faire votre don sur-le-champ. Consultez d'abord le rapport financier annuel pour voir quel pourcentage de vos dons est réellement destiné à la cause. Et quand on vous demandera d'acheter des souvenirs, des publications, des cartes postales, des billets pour un spectacle ou un dîner de bienfaisance, vérifiez quel montant reviendra à l'association charitable, car ce n'est que cette somme que vous pourrez déduire de votre déclaration de revenus ».

En somme, charité bien ordonnée commence par soi-même.

Pourtant les artistes avec l'Europe beaucoup moins développée qu'on s'imaginait. Johnny Hallyday, quasiment inconnu au Québec ; Claude Dubois remplira probablement pas l'Olympia. Et tous deux, pourtant les valeurs sûres de France et du Québec depuis vingt ans.

Ainsi, il y a presque exception à la règle : un disque produit au Québec soit distribué en France quel que soit le succès ou la qualité du produit en question. Quant à la « nouvelle chanson française », elle n'a pas encore franchi l'Atlantique. Alors que, le même temps, les productions anglo-américaines les plus obscures parviennent au plus éphémère succès automatique partout.

Quant à distribuer la chanson québécoise en Europe, les firmes françaises ne sont apparemment pas très intéressées : « Ça ne vous rend pas plus intelligent de vendre ce que d'autres ont découvert et produit », dit crûment Allan Katz, le « gérant » de la très populaire Diane Tell. Selon lui, les Français ne prendraient pas de risques sur ce qui leur semblerait trop différent, surtout au point de vue des textes.

Les firmes québécoises et les artistes ne développent pas de contacts outre-Atlantique. Tout est affaire de liens personnels quand on ne dispose pas des tentacules de l'industrie américaine. C'est ainsi que Fabienne Thibeault explique en partie sa réussite en France : « Bien sûr, il y a des nécessités commerciales mais il y a aussi des gens qui ont des coups de cœur, qui vous aiment et vous soutiennent ». En réalité, tout est à faire ou presque. Si Fabienne Thibeault aime à parler de « succès » et rejette dédaigneusement le « hasard », ce n'est pas le cas de tout le monde : « Ceux qui sont venus à Paris pour qui n'a pas manqué la patience, affirme une impresario québécoise travaillant en France. Car il faut s'installer à Paris et faire carrière. Ce n'est pas possible en France. Pour les médias, pour qu'on parle de vous, il faut que l'on vous voie ». Tout comme jadis Félix Leclerc, certains comme Diane Dufresne et Suzanne Jacob ont fait le saut.

La navette entre les deux continents

D'autres, comme Fabienne Thibeault ou Plume Latraverse, ont tiré de leur la navette entre les deux continents. Plume, quant à lui, qui l'on peut rester très québécois, mais les différences linguistiques que cela comporte : un titre de confrontation l'argot français et le jargon dans ses spectacles européens l'a rendu populaire ; il a même obtenu un prix en France pour « le disque le plus littéraire de l'année » (*Métamorphoses*), ce qui n'a pas manqué de surprendre ses compatriotes.

Enfin, il y a pour qui la France demeure un pays trop lointain, étranger, ce qui est le cas des États-Unis. Mais, comme le souligne Sylvain Lévesque — vingt ans de métier, six disques, il se définit comme un « chroniqueur de l'actualité québécoise » — « ça n'intéresse pas les Américains d'entendre chanter en français. Même les radios anglaises de Montréal ne diffusent pas de chansons québécoises ».

Jusqu'à présent, seuls Québec ont eu à avoir à leur Canada et aux États-Unis des issues de la communauté italienne de Montréal : l'anglais est généralement leur langue après l'italien.

Le groupe Harmonium, au de sa gloire, propose « une mise de fond d'un

million de dollars par C.B.S. pour la publicité et la distribution. Les disques États-Unis, à condition qu'il chassent en anglais, nous confie un ancien producteur de la firme. Imagine Vigneault ! Brassens chanter en anglais ! Harmonium, Québec, un super-groupe, québécois. Il y a peine connu en France.

« Avant de conquérir le Québec, les problèmes urgents à régler. Le système français de perception des droits d'auteur par la SACEM les fait révolter. « Ici, c'est une vraie farce », lance Plume : « un problème dramatique ». rétorque Fabienne Thibeault. Luc Plamondon, le prolifique parolier québécois qui a notamment écrit en compagnie de François Michiel Berger l'opéra-rock *Starmania*, néanmoins qu'il gère sa vie, mais un seul succès en France me rapporte plus que la production d'un an ici ».

Et Suzanne Jacob affirme qu'elle n'a jamais pu savoir combien d'exemplaires se sont vendus ses deux disques qu'elle avait pourtant produits elle-même.

Malgré ces énormes difficultés, malgré le manque d'audace des compagnies qui se raccrochent aux valeurs sûres avec la bénédiction des radios, certaines — comme la populaire CKOI (prononcer « c'est quoi ») à Montréal — s'efforcent même d'obtenir l'autorisation fédérale de réduire leur programmation musicale francophone de 65 % à 50 %, le monde du spectacle conventionnel qu'il ne s'agit pas d'une crise d'inspiration, mais de belles années sont passées.

« Les textes ne sont plus la mode au Québec, ça, c'est clair ! », s'exclame Sylvain Lévesque. Les chanteurs à la mode ne racontent pas grand-chose. Ils a souvent la prétention d'être en France sur la scène française et c'était peut-être un peu justifié il y a cinq ou six ans, mais ne s'y plus le cas maintenant ; on est en retard. En retard car, désormais, on ne produit plus ce qui s'écarte des normes commerciales.

Pierre Jobin estime cependant qu'après une période exceptionnelle le Québec est peut-être revenu à un rythme plus normal : « Dans le fond, je ne sais pas s'il y a vraiment crise, et ce que nous venons de vivre peut-être exceptionnel et extraordinaire ». La source à un débit plus lent mais n'est pas tarie.

Parmi les talents neufs — qui tournent donc parfois des années avant de pouvoir faire un disque —, Sylvie Tremblay par exemple, une « fille de scène » remarquable par la puissance de sa voix, de ses textes et de sa musique, pourrait secouer l'indifférence des deux bords de l'Atlantique : « Révélez-vous », clame-t-elle à son public dans une de ses chansons.

Et Paul Piché chante dans son dernier disque qui ne sera pas nécessairement distribué en France même s'il atteint les 100 000 exemplaires habituels : « As-tu vu toute l'indifférence / qui s'installe de nous ? / L'as-tu vu réduire le monde au silence ? / C'est ta danse / je m'en fous / C'est un air qu'on a déjà chanté / par le passé / La meilleure chose pour être heureux / C'est encore de fermer les yeux ».

BERNARD GIANSETTO.

(1) La musak se compose souvent de mélodies comme réorchestrées en studio de manière à la rendre très sirupeuse et est généralement « distillée » dans les lieux publics.

(2) *Le Devoir*, 10 avril 1982. Nathalie Perkowski.

(3) Le chanteur de variété Gilles Reno, vingt-trois ans de carrière, a vendu dernièrement 100 000 exemplaires de son disque *Je ne suis qu'une chanson*.



PATRICK RENAUD

CLEFS

L'« homo sapiens » et le robot pensant

Jusqu'où ira le dialogue entre l'homme et les nouvelles machines « intelligentes » qu'il fabrique ? Cette question est au cœur des recherches menées par Terry Winograd, mathématicien et informaticien, professeur à l'université Stanford, en Californie.

L'INFORMATIQUE, la robotique, marquent notre vie et reflètent d'importants enjeux politico-économiques. Deviendrons-nous, sous l'emprise d'une technologie toujours plus efficace, une « machine automatisée » ? Ou saurons-nous, au contraire, concevoir des robots pensants, susceptibles de s'auto-réviser grâce à une « intelligence artificielle » et capables ainsi de « coopérer » avec leurs concepteurs humains ?

Cette interrogation a été l'un des longues recherches menées conjointement par deux scientifiques de l'université Stanford, en Californie : l'un, Fernando Flores, ministre de l'économie auprès d'Allende, philosophe ; l'autre, le professeur Terry Winograd, qui s'explique ici sur la nature de ces travaux. Un mathématicien informaticien. Son programme « SHRDLU » (1), conçu en 1971 au MIT (Massachusetts Institute of Technology), avait innové en science informatique.

« Le robot — la Machine Sapiens — semble être devenu un mythe. Quelles peuvent être à l'avenir ses relations avec son confrère l'« homo sapiens » ?

La différence en mythe et réalité consiste dans le fait que le mythe du domaine de la science-fiction comme le robot « Hal » du film 2001, de Kubrick, cela inclut des robots pensants. Tandis que dans la réalité les robots les plus divers font partie intégrante de notre vie quotidienne, non pas parce qu'ils « pensent » ni parce qu'ils sont capables de stocker, de manipuler ou de transmettre l'information humaine. On analyse les robots qui existent déjà entre l'homme et le robot, on s'aperçoit qu'ils ressemblent à ceux qui existent entre le maître et son serviteur.

Il semblerait que l'on ne puisse jamais concevoir une machine aussi parfaite que le cerveau. Pourrait-on en déduire que les robots ne pourront jamais disputer à l'homme sa maîtrise de l'univers ?

Cela reflète une certaine prétention de la part de l'homme, car il maîtrise pas l'univers ; il le contrôle-t-il partiellement, petite sphère. Toutefois, l'ordinateur que nous avons envisagé construit n'est pas un élément plus indépendant que notre automobile ou notre téléviseur ; il reste un outil qui saurait avoir sa maîtrise de soi.

Le robot serait-il néanmoins capable de réviser automatiquement son programme,

au fur et à mesure de son exécution, pour faire face à des situations imprévues ?

Il y a eu de nombreuses tentatives pour créer un logiciel qui suive pas un programme spécifique préétabli mais qui puisse développer, selon les besoins, son propre programme d'après un dispositif initial « ouvert ». Mais nous ne sommes qu'au début de cette recherche : les dispositifs opérant selon ce modèle ne possèdent même pas l'intelligence d'une bactérie. Cependant, il est possible qu'un programme s'autorévisse : la difficulté réside dans la possibilité de créer un dispositif tel que ces révisions puissent être pertinentes, autrement dit, que ces machines modifient pas leur programme d'une manière aléatoire, mais qu'elles n'auraient aucun intérêt. Il faudrait savoir s'il serait possible de concevoir un « dispositif initial » de la « machine » d'adaptation à des situations envisageables permettant d'effectuer des changements fonctionnels nécessaires selon ce programme d'exécution initial. Néanmoins, l'ordinateur ne sera jamais capable de faire face à des situations imprévues, car il ne possède pas l'aptitude d'adaptation spontanée du cerveau.

Pourrait-on établir une corrélation entre l'intelligence et l'imagination ? L'informaticien et les capacités performantes de son robot ?

Nous pourrions discuter des possibilités des systèmes organisateurs. Mais lorsque nous examinons les programmes qui sont actuellement exécutés, nous apercevons qu'ils reflètent fidèlement l'intelligence de l'inventivité de leurs concepteurs. Il est d'ailleurs fascinant de comparer les divers programmes d'intelligence artificielle à la personnalité de leur créateur, qui se reflète autant dans un robot que celle du romancier dans son livre.

Les informaticiens sont des poètes

Les informaticiens seraient-ils donc un peu poètes ?

Je pense que les meilleurs informaticiens possèdent, en effet, une veine poétique. Un programme informatique — l'inspiration de création artistique — d'autant plus la possibilité de perfectionnement que son créateur est animé par un esprit poétique.

Vous avez vu la rédaction du logiciel permettant aux machines de traiter simultanément de problèmes syntaxiques, sémantiques et logiques. Comment votre robot « SHRDLU » peut-il « entendre », « comprendre » et « exécuter » un ordre ?

Le programme que j'ai conçu n'a pas été réellement exé-

cuté par un robot, mais simulé sur un écran vidéo : les « ordres » étaient tapés sur un clavier et convertis de telle sorte que l'information donnait lieu soit à une réponse écrite, soit à la simulation d'une série d'actions. Ainsi l'écran vidéo montrait ce qui se serait réellement passé si un vrai robot avait exécuté ces mêmes « ordres ».

Comment « SHRDLU » peut-il alors exécuter sa double fonction : sa préoccupation avec les « mots » — dialoguant avec vous — et sa préoccupation avec les « objets » — manipulant les objets de son univers ?

Le programme ne mettait pas l'accent sur les possibilités physiques du robot mais plutôt sur l'interaction linguistique. La double préoccupation, comme l'avez justement souligné, était le rapport d'un robot avec le monde des objets, des mouvements, et, simultanément, le monde des questions et des ordres de l'informaticien. Le programme était composé d'un ensemble d'éléments nécessaires à la compréhension du langage :

— la composante traitant la « syntaxe » — la grammaire grammaticale de la phrase, — une autre traitant de la « sémantique » — l'analyse de la signification des mots — et la dernière, la « logique » nécessaire pour répondre aux questions ou exécuter des actions complexes. Sur l'écran, on voyait le dessin de divers objets entassés sur une table : des pyra-

mides, des cubes, des sphères... Quand l'analyste-programmeur tapait sur le clavier de l'ordinateur : « Soulevez le cube rouge », on voyait un bras s'approcher du cube et le déplacer vers lui ; le haut de l'écran montrait s'il était un vrai robot.

Selon Descartes, « aucun homme n'est assez stupide pour ne pas pouvoir exprimer sa pensée ». Ne serait-ce pas le problème-clé des robots ?

Je suis sûr si le problème consiste en la possibilité d'exprimer sa pensée, celle d'en avoir. L'ordinateur est capable de stocker ou de manipuler des données humaines, mais d'une certaine façon, il n'a pas plus d'idées qu'un livre ; ainsi les obstacles concernant l'utilisation du langage par les ordinateurs deviennent fondamentaux lorsqu'il s'agit pour eux d'utiliser la connaissance.

Est-ce cela que Chomsky faisait allusion en disant que « l'ordinateur peut atteindre le niveau de la « performance » mais pas de l'« compétence théorique » ?

Si nous prenons « compétence théorique » dans sa signification générale, je serais d'accord que l'ordinateur peut traiter le langage tandis qu'il échoue au sujet de la compétence dans le monde.

GUITTA PESSIS PASTERNAK.

(Lire la suite page X.)

(1) - SHRDLU : programme informatique « avant-gardiste », conçu par Terry Winograd au MIT en 1971.

1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 26

Classique

« LOHENGRIN »
par Karajan

Dès le prélude, on comprend que c'est un Lohengrin exempt d'émphase et de fausse mystique qu'a voulu Karajan, fidèle en cela au sous-titre d'opéra « romantique » que Wagner lui-même avait donné à l'ouvrage. On est ici au disque, et tout ce qui est dit, senti et vu ne peut l'être que par et pour l'oreille. La Philharmonie de Berlin s'écroule et chante à l'unisson, créant un climat de rêve et de merveilleux. Après quelques réécoutes, Karajan retrouve la maîtrise de l'équilibre et de la puissance sonore et nous livre un chef-d'œuvre.

La distribution laisse plus réservé. Certes, l'époque est ce qu'elle est pour le chant, et Karajan fait avec ce qu'elle lui offre. Au demeurant, chaque interprète, pris isolément, est convaincant et ce n'est pas superflu. Superbe l'Ortrud de Olga Vojzovic, toute de violence contenue et de séduction vocale : superbe le Telramund de Sigmund Nimsgern, aussi lucide qu'impétueux. Convaincant René Kollo et Anna Tomowa-Sitowa, malgré leurs lacunes (le manque d'aisance, de rondeur et d'éclat du timbre du premier, particulièrement sensible dans le haut registre et les passages en force ; le large vibrato de la seconde, un peu gênant dans ce répertoire).

D'où vient alors la réticence ? Sans doute du manque d'homogénéité de cette distribution. Ni les timbres ni les personnalités ne s'harmonisent et ne se répondent parfaitement. A cette Ortrud claire, on s'attache une Elze à la voix plus diaphane, au chant moins charnel, moins « italien ». A ce Telramund noble, on s'attache un Lohengrin plus vaillant, plus solidaire. Mais, à l'impossible, Karajan lui-même ne saurait être tenu. Et dans les limites que lui assigne l'actuelle situation lyrique, il accomplit, redisons-le, un véritable prodige musical. (autres solistes : Karl Ridderbusch et Robert Kern, avec le chœur de l'Opéra de Berlin. Cinq disques : EMI, 165-43 200/204, offre spéciale).

ALAIN ARNAUD.
VIVALDI
par Nella Anfuso

D'entrée, un avertissement à tous les traditionalistes invités, suit amoureux du « Caro Abbado » déviant des allégories au kilomètre : ce disque n'est pas pour vous ! Vous vous y ennuierez, vous vous révolterez, vous crierez à la frustration du plaisir, à la contre-vérité, au désastre. Et d'un certain point de vue, vous n'aurez pas tort, tant le Vivaldi que Nella Anfuso tire de l'outil est différent du vôtre.

C'est que le musicien des Quatre Saisons, victime de son in-

crovable popularité, est aujourd'hui prisonnier de l'image de marque que lui ont forgée, avec talent, certes, mais sans le moindre préoccupation musicologique, tant d'interprètes à la suite des fameux Musici.

Voulant en finir avec cette situation fautive, Nella Anfuso, avec le complicité de l'Ensemble de chambre florentin (qui joue, bien entendu, des instruments d'époque), prétend retrouver — quitte à courir le risque d'être taxée de trahison par excès de fidélité — ce qui paraissait perdu pour le Vénitien : la respiration de la phrase, le libre battement des rythmes, en un mot le mouvement premier d'un chant dont la vérité n'a été jusqu'à présent que trop rarement entrevue. S'appuyant sur des documents d'époque, elle nous restitue Cantates et Motets solistes avec des raffinements et des scrupules d'orfèvre. Et de son approche naît une musique aux couleurs ravivées, à l'expressivité troublante.

Sans doute, à certains moments, une telle restitution, reflet de ce qu'a dû être le bel canto (au théâtre ou à l'église) dans la première moitié du dix-huitième siècle, s'attarde-t-elle, à la limite du marasme, sur l'ornementation vaine de la ligne de chant. Mais ce sont là vétilles, comparées à ce qu'elle apporte de nouveauté en question oiseau à Nella Anfuso. Désormais, et comme pour Monteverdi, le retour à un Vivaldi authentique

passera obligatoirement par elle (deux disques Arion, 238 032).

ROGER TELLART.
« AIDA »
par Claudio Abbado

Qu'est-ce au juste, Aida, sinon et avant tout une revue à grand spectacle, commandée comme telle à Verdi et conçue par lui comme telle. Qu'on y perçoive, entre les scènes à effet dignes de Cecil B. de Mille, sa tendresse pour les héroïnes aux amours contrariées, qu'on tente même, comme le commentateur de cet enregistrement, d'y déchiffrer « un conflit entre pouvoir et individu » (le bon Camille du Locle n'en reviendrait pas d'être paroli objet de sémiologie appliquée) ne doit pas masquer cette évidence et ce plaisir : Aida est peinte et animée comme une vaste fresque sonore et visuelle.

Au disque, il faut donc compenser l'absence de decorum par l'ampleur et la profusion de la vision musicale. Claudio Abbado (avec l'Orchestre et les Chœurs de la Scala) y réussit magistralement, alternant les déferlements de puissance, les langueurs de ligne et l'orient des timbres. Violente et raffinée, sa direction rejoint le sommet où régnait Karajan (encore plus sophistiqué) et Muti (encore plus véhément).

A. A.

Rock

ULTRAVOX
« Quartet »

D'une certaine façon, la musique d'Ultravox est une réponse sur le vif aux space-opéras du celluloïd. On aurait très bien pu imaginer cet enregistrement digital comme l'illustration sonore de Tron, le nouveau film des studios Walt Disney. Dans la galette comme dans la pellicule, l'électronique est en vedette. Elle en est non seulement le moyen, mais le cœur. Ultravox appartient à cette catégorie de groupes anglais qui ont fait leur succès en mettant l'électronique au service d'une musique de danse, une espèce de funk robotisé et émasculé.

Ici la présentation est d'une importance capitale, les vidéos sont impressionnantes, mais pourtant, derrière la graphisme de la pochette, vaguement futur-gréco-romain, la vie s'est arrêtée, le langage est mort et rien n'est habité. Cette musique, dont le seul souci est esthétique, parvient quand même à séduire grâce à des mélodies aériennes et entêtantes comme un bourrage de crâne, grâce à une production polie et cinquante signée George Martin (oui, oui, celui des Beatles). La voix est belle, mais, à l'image du reste, elle est coulée dans un moule, neutre, dépourvue d'expression, absente d'émotion. Une tête vide, en somme, sur un corps sain. (R.C.A., C.D.L. 1934).

SIMPLE MINDS
« New Gold Dream
(81-82-83-84) »

On serait tenté de dire pour Simple Minds ce qu'on pense d'Ultravox. Sauf que, sans vraiment se l'expliquer, on sent les musiciens plus sincères. Peut-être parce que, étant écossais, ils sont moins sollicités par les tendances de la mode londonienne — ou parce que l'électronique n'est pas le seul argument ou que les textes disent parfois quelque chose — ou peut-être encore parce que le chanteur a quelque chose de solennel comme un sens du drame qui le pousse à s'impliquer. Mais on s'inquiète quand même pour lui à la voir de plus en plus se prendre pour Bryan Ferry, un peu comme un vizir qui révérait d'être calife à la place du calife.

A part ça on ne sait pas trop ce qui différencie Simple Minds d'Ultravox. La production est soignée, les mélodies sont sophistiquées, mais à vrai dire, bon an mal an, tous ces groupes sont à la traîne de Roxy Music, qui a l'inspiration, le brio, la classe, l'aisance et le génie (Virgin, 204885).

MONOCHROME SET
« Eligible Bachelors »

Voilà un groupe franchement original et qui mérite une place de premier plan. Sauf erreur, ce disque est leur troisième, les précédents étant passés inaperçus à l'exception de quelques aficionados de l'électronique fantasiste. Monochrome Set ressemble à un groupe de polytechniciens en cavale, un groupe référentiel à l'intérieur duquel, si on s'en donne la peine, on trouvera des influences aussi diverses que le Rhythm'n blues, le Velvet Underground, les Beatles, les Doors ou le psychédéisme. Mais tout cela est consciencieusement caché, en retrait, parfaitement assimilé, pervers et oublié pour aboutir à une création qui ne ressemble à rien d'autre.

Furtive, pétillante, la musique repose essentiellement sur le travail des guitares, crispées, nerveuses, qui se croisent dans des sonorités acides et métalliques, qui s'éclatent tout à coup dans des chœurs brusques et éclatés. Des guitares inventives qui fuient les thèmes de notes serrées et qui se servent des résonances traditionnelles du rock'n roll pour les détourner, de façon qu'elles ne soient plus qu'un point de repère dans des mélodies cinglantes et tout en subtilité.

Monochrome Set manie l'humour avec déraison, les textes sont cyniques, pincants (sans rire) et touchent parfois à l'absurde. A travers cette musique, qui peut paraître érudite et calculée à première écoute, passe un courant de folie en prise avec une ivresse électrique pleine de décharges excentriques (Virgin, 201921).

ALAIN WAIS.

AUDIOVISUEL

VIDEOCASSETTES SELECTION

Satisfaction

Ce n'est pas en mélangeant le ton « branché » de Libération, la mise en pages d'Actuel et l'humour d'Hara-Kiri que l'on réalise à coup sûr le vidéomagazine des années 80. Ce n'est pas en multipliant les cadrages compliqués, les incrustations d'ignotantes et les couleurs saturées que l'on élève la manière esthétique de l'écriture électronique. Ce n'est pas en intégrant Jean-Pierre Kalfon, Jacques Seguela ou Guy Hocquenghem sur l'humour que l'on obtient sûrement ce qu'un vidéomagazine doit être.

Ce premier numéro du vidéomagazine Satisfaction avait certainement de grandes ambitions. Il ne réussit qu'à décrire les signes d'une modernité de pacotille où le clinquant de la forme rejoint le vide du fond.

« Satisfaction Magazine, n° 1 : « Parlez-moi d'amour... » Production et réalisation de Robert Achoury. Edité par Vidéo 14, rue des Volontaires, 75015 Paris.

J.-F. LACAN.

FILMS

Films récents :

Le Mors aux dents, de Laurent Heynemann, avec Jacques Dutronc, Michel Piccoli et Michel Galabru. Edité par S.P.V. et distribué par R.C.V.

L'Œil du maître, de Stéphane Kurc, avec Jean-Claude Brialy, Michel Aumont et Daniel Gelin. Edité et distribué par Prosopée éditions.

Le Chien des Basterville, de Terence Fisher avec Peter Cushing et Christopher Lee. Edité et distribué par Warner Home Video.

J.-F. L.

PRATIQUES

VIDÉO

Communication locale

En mai 1982, le Centre international des techniques d'expressions locales (CITEL) organisait à Brest une première convention internationale sur le thème : « Politiques locales et communication ». Il s'agissait de confronter des stratégies de communication locale basées sur des techniques classiques (presse, etc.) ou modernes (radio, télévision, vidéocommunication). Le CITEL publie aujourd'hui une synthèse de ce colloque, disponible gratuitement sur demande. Les actes du colloque seront publiés assez rapidement et vendus au prix de 100 francs.

CITEL : 7, rue Véro, 75018 Paris.

Vidéo internationale

Europe 7, qui contrôle déjà le magazine Télé ciné vidéo, a racheté, il y a quelques mois, la revue Vidéo internationale qui avait cessé de paraître. Le magazine ressort dans les kiosques en décembre avec une nouvelle formule. On y retrouve les ingrédients classiques de ce type de publication : portraits de vedettes, critiques de cassettes et autocollants pour les enregistrements de la télévision. Par son style général, Vidéo internationale semble vouloir concurrencer directement Vidéo 7, édité par le groupe Hachette.

J. F. L.

La « Paluche » couleur

La vidéothèque de Paris organisait, du 2 au 29 novembre 1982, des rencontres audiovisuelles consacrées aux documents provenant de l'Université et de la recherche. C'est à cette occasion que l'on a pu voir un des prototypes couleur de la caméra « éclatée » : Aiton 50, plus connue sous le nom de « Paluche ».

che » (Le Monde Dimanche du 13 juin).

La Paluche est une caméra dont l'analyseur d'images — le tube vidéo — est séparé du reste de l'électronique de façon à être manipulé comme un microphone, ce qui permet des angles de prise de vues inhabituels et audacieux, bouleversant les règles établies de l'écriture filmique.

La société grenobloise Aiton est à l'origine de cet outil audiovisuel révolutionnaire, et, depuis plusieurs années, son créateur, Jean-Pierre Beauvallet, avait pour projet une version couleur. L'explosion industrielle de la vidéo grand public et les progrès des caméras couleur monobloc ont livré un des handicaps technologiques, mais c'est un contrat de développement de l'Aéropatial qui a permis la mise au point des premiers prototypes.

La version industrielle de l'Aiton 50 équipe donc les avions Airbus et assistera les pilotes pour la surveillance des équipements de contrôle. La version « artistique » devra attendre un nouveau tube offrant une plus haute définition d'image. En attendant, les heureux privilégiés qui ont vu la Paluche couleur en fonctionnement ont pu s'extasier devant la qualité des images, le traitement et le rendu des couleurs. Le travail des artistes techniciens d'Aiton a surtout porté sur la « manipulation » des composantes du signal couleur et sur l'établissement d'un dialogue interactif très sophistiqué entre tube image et boîtier électronique, permettant une coordination parfaite du système et un ajustage instantané des différents éléments de cette caméra aux conditions d'éclairage du sujet filmé.

PHILIPPE PELAPRAT.

Un troisième VHS

Panasonic

Tous les fabricants de magnétoscopes proposent une gamme étendue de matériels pour es-

sayer de couvrir l'éventail des désirs d'achat du consommateur. Les catalogues de matériel hi-fi nous ont habitués à des collections pléthoriques sous un même label. En vidéo, nous n'en sommes pas là, mais chaque marque propose deux ou trois modèles au moins. Ainsi, Panasonic présente le troisième membre de sa famille de magnétoscopes VHS. Tout comme le portable NV 3000 et le magnétoscope de salon NV 7200, le nouveau NV 333 utilise des éléments communs à toute la gamme : châssis en aluminium injecté, moteur à entraînement direct verrouillé par quartz, etc.

Le NV 333 est un modèle de base, limité dans ses possibilités, mais qui devrait séduire les utilisateurs par la simplicité de ses manipulations. La face avant est une réussite esthétique, les différentes fonctions sont indiquées en français et sont commandées par des touches à effleurement. La programmation du tuner s'effectue grâce à un bouton unique et peut commander des séquences d'enregistrement à durée prédéterminée de 30, 60, 90 ou 120 minutes. L'horloge mémorise sur une période de quatorze jours avec possibilité de répétition journalière. Le tuner est prévu pour le repérage de huit stations de télévision sur les bandes VHS et UHF. (Donc possibilité de capter la quatrième chaîne.)

Enfin, on dispose du « confort » minimum en la matière : contrôle automatique de fréquence, arrêt automatique en fin de bande et contrôle de netteté de l'image. La télécommande par fil, malheureusement en option, regroupe les fonctions suivantes : lecture, enregistrement, rembobinage, avance rapide, recherche image avant et arrière, pause arrêt sur image et mise hors tension. Gageons que ce plaisir envahisseur japonais séduira quelques Péres Noël en mal de vidéo. Son prix, moins de 6300 F, est un argument supplémentaire.

P. P.

PHOTO

Norme internationale pour la sensibilité des films

Les photographes s'étaient accoutumés à exprimer la sensibilité des pellicules en indices ASA (norme américaine de l'American Standard Association, selon laquelle la sensibilité double lorsque l'indice double) ou en degrés DIN (norme allemande de la Deutsche Industrie Normen, avec laquelle la sensibilité double tous les 3 degrés). C'est une habitude dont ils devront se défaire, car ces valeurs ont été abandonnées au profit de l'échelle ISO (norme de l'International Standard Organization), laquelle groupe en une seule expression les anciens ASA et DIN. Ainsi un film de 50 ASA ou 18 DIN devient-il un film de 50/18 ISO.

D'un point de vue pratique, le changement restera sans effet sur la façon d'utiliser les films. En fait, en associant les valeurs ASA et DIN, la norme internationale a mis fin à une ancienne rivalité, aujourd'hui largement dépassée, entre les firmes américaines et européennes. Il faut d'ailleurs préciser que l'accord sur la norme ISO n'est pas récent et date de plus de cinq ans. Mais les fabricants avaient décidé d'utiliser les trois valeurs durant une période transitoire. Ainsi, depuis 1979, Kodak mentionnait la sensibilité, sur les emballages des films, en ASA, en DIN et en ISO. Les autres firmes ont suivi. A Rochester, l'Eastman Kodak a annoncé qu'à partir de 1983 les échelles ASA et DIN seront supprimées au fur et à mesure de l'épuisement des stocks existants d'emballages et de notices. Seule la sensibilité en ISO sera utilisée. Il est probable que les autres fabricants feront de même.

ROGER BELLONE.

QUIZ

100 questions sur 1982

Les cent questions qui figurent ici sont tirées d'articles parus dans le Monde quotidien depuis le 1^{er} janvier 1982. Une année complète avec son lot d'informations plus ou moins importantes, ses surprises et ses drames, ses promesses et ses menaces. Au moment d'accueillir 1983, qu'en reste-t-il dans nos mémoires ?

BERNARD BRIS.



- a) Du gouvernement soviétique ;
b) Des consommateurs européens ;
c) Des pays du tiers-monde.

- 20 Images inattendues en novembre sur les écrans de la télévision soviétique. Au cours d'un programme présenté par Burt Lancaster, on pouvait voir :
a) Donald Reagan dans un vieux film ;
b) Nikita Khrouchtchev ;
c) Les Beatles.

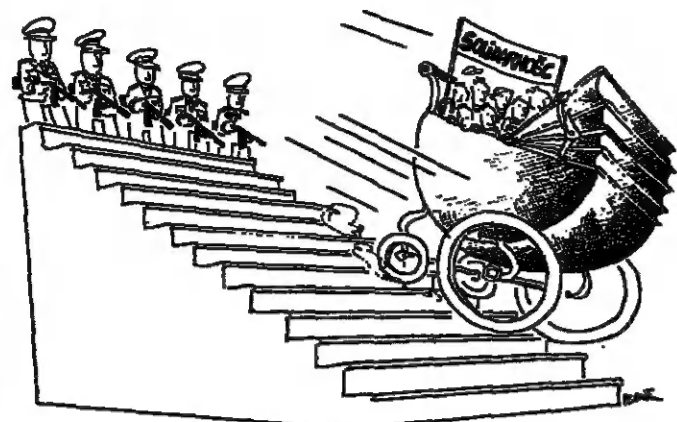
- 21 Au cours des élections espagnoles, près de huit millions et demi d'électeurs ont voté pour le parti socialiste. Le parti de l'ancien lieutenant-colonel Tejero en recueillait :
a) Environ 25 000 ;
b) Environ 250 000 ;
c) Environ 2 500 000.

- 22 Démission surprise en novembre du président d'un État africain, pourtant au pouvoir depuis vingt-deux ans. M. Ahidjo était président :
a) Du Cameroun ;
b) Du Sénégal ;
c) Du Nigeria.



- 23 « Les syndicats qui n'étaient que suspendus en vertu de l'état de siège cessent d'exister. » Combien de députés polonais ont eu le courage de refuser de voter l'interdiction de Solidarité ?
a) Aucun ;
b) 9 ;
c) 19.

- 24 M. Haig a été récemment accusé d'être « Deep Throat » (Gorge Profonde) ou en d'autres termes :
a) D'avoir participé au tournage d'un film pornographique ;
b) D'être l'auteur d'un ouvrage à scandale publié sous ce pseudo-hyme ;
c) D'être l'informateur de Bob Woodward dans l'affaire du Watergate.



ETRANGER

- 1 Dans le Monde daté du 1^{er} janvier 1982, parmi les titres figurant en première page à propos de la Pologne, un seul a été modifié. Lequel ?
a) « Paris ne veut pas se prononcer rapidement sur les sanctions prises à l'égard de Moscou » ;
b) « Le tir indirect de M. Marchais » ;
c) « Une armée vaincue par son peuple ».

- 2 Le processus constitutionnel qui a permis le remplacement du chancelier Schmidt par M. Kohl s'appelle :
a) La motion de censure positive ;
b) La motion de substitution effective ;
c) La motion de défiance constructive.

- 3 L'intitulé de la loi votée par la Diète polonaise le 26 octobre « sur la manière de se comporter à l'égard des personnes refusant de travailler » est :
a) Loi « prophylaxie et liberté » ;
b) Loi « contre le parasitisme social » ;
c) Loi « contre l'infection réformiste ».

- 4 « Sedate me faisait trop confiance et Begin pas assez ». Cette remarque a été faite récemment par :
a) M. Carter ;
b) M. Giscard d'Estaing ;
c) M. Haig.

- 5 Quel est le pays choisi par M. Mitterrand pour sa première visite officielle à l'Est ?
a) Roumanie ;
b) Hongrie ;
c) Yougoslavie.

- 6 Quel pays a condamné les participants du sommet de Fès et accusé les pays arabes ayant accueilli des combattants palestiniens d'avoir commis « un acte de haute trahison » ?
a) L'U.R.S.S. ;
b) La Libye ;
c) L'Irak.

- 7 Chef spirituel du Tibet, le dala lama est venu en visite en France. Il vit un exil forcé depuis 1959 en :
a) Inde ;
b) Chine ;
c) Népal.

- 8 La Literaturna Gazeta, l'« officiel » des lettres soviétiques, trace impitoyablement l'antisovietisme partout où il se trouve. Parmi ses dernières manifestations en France, selon elle :
a) La publication du dernier album de Gaston Lagaffe ;
b) L'enlèvement de Jean-Edem Heilier ;
c) Le retour de Guy Lux.

- 9 En septembre, une ambassade polonaise était occupée. Où ?
a) Cologne ;
b) La Haye ;
c) Berne.

- 10 Visite en France cette année de M. Sekou Touré, chef d'État de :
a) L'Éthiopie ;
b) La Guinée ;
c) Le Cameroun.

- 11 Comment M. Begin s'est-il approprié la nouvelle du massacre des camps palestiniens, selon ses déclarations devant la commission d'enquête ? :
a) En achetant le journal ;
b) En ouvrant la télévision ;
c) En écoutant la radio.

- 12 M. Hojda, premier secrétaire du Parti du travail albanais, a accusé l'ancien premier ministre, M. Shahu, après son « suicide », d'avoir été un agent des services secrets :
a) Américains ;
b) Yougoslaves ;
c) Soviétiques.

- 13 L'offensive iranienne d'automne en Irak s'intitulait :
a) Opération « Ramadan » ;
b) Opération « Paix sur la Perse » ;
c) Opération « Allah ».

- 14 Parmi ces déclarations, laquelle (sont) celle(s) qui reviennent à M. Andropov ? :
a) « Le nombre des dissidents en U.R.S.S. diminue de plus en plus » ;
b) « L'U.R.S.S. aura rattrapé le niveau de vie des États-Unis avant 1990 et le dépassera avant l'an 2000 » ;
c) « L'action du K.G.B. s'inscrit entièrement dans la défense des droits et des libertés des citoyens soviétiques ».

- 15 Le prince Fadh a pris la place du roi Khaled d'Arabie Saoudite, décédé en juin. Mais qui est le nouveau prince héritier ? :
a) Le prince Abdallah ;
b) Le prince Fayçal ;
c) Le prince Abdel Aziz.

- 16 Quelle est la tâche du tout nouveau bureau des missions étrangères à Washington ? :
a) Assurer la sécurité des diplomates contre le terrorisme ;
b) Surveiller les diplomates soupçonnés d'espionnage ;
c) Assurer des représailles contre les diplomates de l'Est à la suite des tracasseries imposées à Moscou aux diplomates américains.

- 17 Daté du 8 novembre, le message de Lech Walesa au général Jaruzelski était signé :
a) La président de Solidarnosc, L. Walesa ;
b) Prisonnier-Walesa ;
c) Caporal Lech Walesa.

- 18 Qui a lancé à Mexico devant la 2^e conférence mondiale de l'UNESCO sur les politiques culturelles un appel à une croisade contre « l'impérialisme financier et culturel des États-Unis » ? :
a) M. Constantin Tchernomirski ;
b) M. Fidel Castro ;
c) M. Jack Lang.

- 19 L'opération « Beurre de Noël » de la C.E.E. est destinée à lancer une campagne de vente de beurre à prix réduit en faveur de :
a) M. Jacques Delors ;
b) M. Gaston Defferre ;
c) M. Jack Ralite.

- 25 « Le plus grand homme de notre époque ». Cet éloge du défunt Leonid Brejnev était destiné à :
a) Lénine ;
b) Staline ;
c) A lui-même.

- 26 Un seul chef d'État occidental était présent aux obsèques de M. Brejnev. Lequel ? :
a) Celui d'Allemagne fédérale ;
b) Celui de la République italienne ;
c) Celui de la Confédération helvétique.

- 27 Selon M. Bush, vice-président des États-Unis, l'entretien qu'il a eu avec M. Andropov fut :
a) « Sobre, direct et court » ;
b) « Franc, cordial et substantiel » ;
c) « Clair, précis et significatif ».

- 28 La quarante-troisième crise de la République italienne s'est ouverte à la suite :
a) D'une algarade entre ministres par journaux interposés ;
b) Du suicide suspect d'un banquier ;
c) D'un discours malheureux à l'Assemblée.

POLITIQUE FRANÇAISE

- 1 Le gouvernement a eu recours à une campagne publicitaire d'information pour expliquer sa politique. Son intitulé exact était :
a) Savoir, vouloir, agir les yeux ouverts ;
b) Savoir, comprendre, agir les yeux ouverts ;
c) Comprendre, vouloir, agir les yeux ouverts.

- 2 Intervention de M. Maréte à l'Assemblée le 29 octobre. De quoi parlait-il quand il disait : « Ça a le goût d'un... ça a l'odeur d'un... » mais ce n'est pas un... :
a) d'un bon cassoulet ;
b) d'un bon budget ;
c) d'un bon contrat contre l'inflation.

- 3 Qui a dit : « Il est indigne de voir chez nous des gens qui parlent de rigueur (...) se mettre à soutenir démagogiquement toutes les revendications alors que l'économie est dans une situation très difficile du fait des énormes fautes du passé, des retombées de la crise (...) et aussi du comportement de certains pays. » :
a) M. Chirac à propos du gouvernement ;
b) Mme Veil à propos de l'attitude du R.P.R. ;
c) M. Marchais à propos de la Pologne.

- 4 « J'accepte d'être un paratonnerre ». D'autres avaient autrefois choisi l'image du fusible ; mais qui s'exprimait ainsi ? :
a) Pierre Mauroy ;
b) Gaston Defferre ;
c) Jacques Delors.

- 5 Les nouvelles affiches du parti Républicain, signées Seignac, ont choisi pour parler du socialisme :
a) Un peu crevé et des poches vides ;
b) Une rose fanée et une caisse de sucre ;
c) Un habit élimé et des papiers percés.

- 6 « Brejnev est mort, mais heureusement Solidarnosc vit encore, et c'est l'essentiel. » Réaction de :
a) Alain Krivine ;
b) Edmond Maire ;
c) Arlette Laguiller.

- 7 Quel homme politique français s'exprimait ainsi ? « Ma situation est bizarre. Mais elle est normale aussi. Réellement, je représente quelque chose et j'arrive même à m'en persuader ! » :
a) Edgar Faure ;
b) Michel Debré ;
c) Michel Jobart.

- 8 « Du bon usage de la rigueur » : c'était le titre d'un long article paru dans le Monde en juillet. Son auteur en était :
a) M. Pierre Joze ;
b) M. Jacques Delors ;
c) M. Michel Rocard.

- 9 Le 30 juin, un membre du gouvernement n'hésitait pas à traiter des députés de l'opposition de « poignée de brailleurs fascistes » :
a) M. Robert-André Vivien ;
b) M. Michel Poniatowski ;
c) M. Bernard Pons.

- 10 Depuis l'été 1982, le gouvernement — remanié — compte :
a) 22 ministres et 14 secrétaires d'État ;
b) 26 ministres et 11 secrétaires d'État ;
c) 34 ministres et 8 secrétaires d'État.

- 11 « Un petit juif paillard ». Ce jugement sur celui que le chef de l'État dans son honneur a tenu à qualifier d'« éveilleur des consciences », Pierre Mendès France, émanait de :
a) M. Jacques Doctes ;
b) M. Jean Kanapa ;
c) M. Théobald Vignancour.

- 12 Le successeur de M. Bérégovoy au secrétariat général de la présidence de la République est :
a) M. Jean-Louis Bianco ;
b) M. Jean-Claude Collard ;
c) M. Jacques Fournier.

- 13 L'envoi de forces au Liban a été annoncé par M. Mitterrand le soir à 23 heures sur toutes les chaînes de télévision. Le dernier président corépondant remontrait au général de Gaulle annonçant à la radio à l'improviste :
a) La dissolution de l'Assemblée nationale en 1968 ;
b) Son soutien au président Kennedy dans la crise de Cuba en 1962 ;
c) Le référendum de 1969.

- 14 « Verbiage et gaspillage sont les deux maillottes de la généralité socialiste ». A quel panache blanc cette déclaration incite-t-elle à se rallier ? :
a) M. Michel Poniatowski ;
b) M. Pierre Méhaignerie ;
c) M. Raymond Barre.

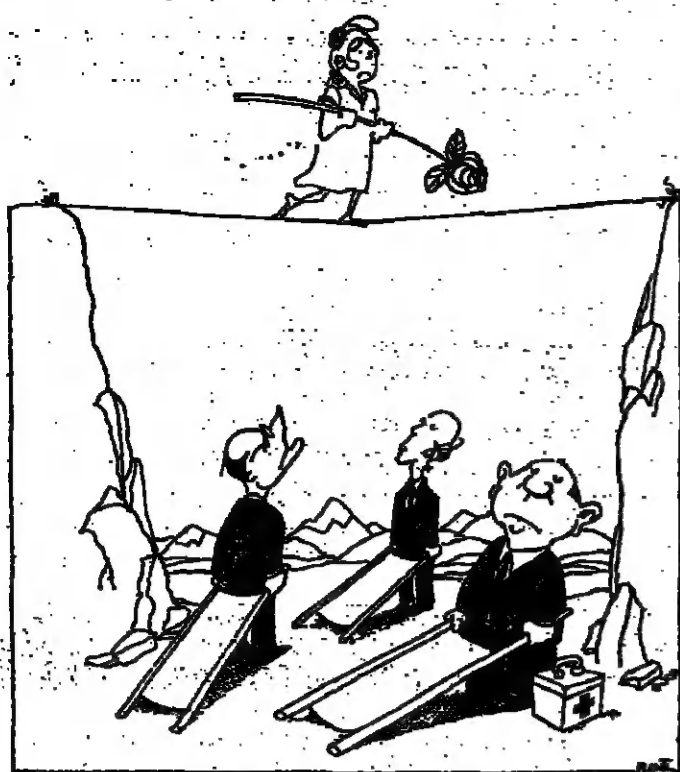
- 15 « L'enquêteur le plus rapide de la plénitude ». A qui Libé a-t-il décerné ce titre de septembre ? :
a) M. Pierre Desgraupes ;
b) M. Gaston Defferre ;
c) M. Jacques Chirac.

- 16 « Pierre Mendès France n'aurait jamais participé à un gouvernement avec les communistes. Moi non plus. » Qui faisait cette déclaration ? :
a) M. Edgar Faure ;
b) M. J.-J. Servan-Schreiber ;
c) Mme Marie-France Garaud.

- 17 Recherche « des positions communes convergentes sur des objectifs précis ». Pour en arriver à un accord s'étaient réunis :
a) Le général Jaruzelski et Mgr Glomp ;
b) Michel Hidalgo et Michel Platini ;
c) La C.G.T., M. la C.F.D.T.

- 18 Le gouvernement et le président de la République : « des charlots... et un super-chariot ». Quel homme politique français a tenu à élever en ces termes le niveau du débat politique ? :
a) M. Robert-André Vivien ;
b) M. Michel Poniatowski ;
c) M. Bernard Pons.

ECONOMIE ET SOCIAL



1 La ligne de crédit ouverte à la France par un consortium de banques internationales est la plus grosse jamais ouverte à un Etat souverain. Elle se monte à :

a) 4 milliards de francs ;
b) 4 milliards de dollars ;
c) 4 milliards d'ECU.

2 La répartition entre actifs et inactifs dans la population française, source des problèmes de la Sécurité sociale, est de l'ordre de :

a) 60 % d'actifs et 40 % d'inactifs ;
b) 50 % et 50 % ;
c) 40 % et 60 %.

3 La durée moyenne du chômage par demandeur d'emploi en France en août était d'environ :

a) 2 mois ;
b) 7 mois ;
c) 11 mois.

4 Selon la Cour des comptes, le principal handicap d'Air France, outre l'exploitation déficitaire du Concord, est :

a) Les rémunérations trop élevées du personnel navigant ;
b) Le mauvais choix de certaines lignes internationales ;
c) Les tarifs trop bas comparés à ceux des autres compagnies.

5 Le nouveau billet de 200 francs est à l'effigie de :

a) Montesquieu ;
b) Diderot ;
c) Racine.

6 Le manager de l'année pour les lecteurs du *Nouvel Economiste* est :

a) Gilbert Trigano ;
b) Francis Bouquies ;
c) Jean-Baptiste Doumeng.

7 Le réajustement des dettes polonaises accordé par les banques occidentales en novembre à Vienne est d'un genre particulier. Il est :

a) Fondant ;
b) Coulissant ;
c) Glissant.

8 En novembre, la dette extérieure de la France était estimée selon le *Monde* à :

a) 45 milliards de francs ;
b) 45 milliards de marks ;
c) 45 milliards de dollars.

9 La disposition de la loi Auroux jugée contraire à la Constitution par le Conseil constitutionnel concernait :

a) La responsabilité des salariés sur les dommages causés par ou pendant un conflit collectif du travail ;
b) Le pouvoir des comités d'hygiène et de sécurité sur les choix industriels de l'entreprise ;
c) Les conditions d'éligibilité des représentants du personnel.

10 Déficit considérable du commerce extérieur cette année. C'est le huitième déficit en dix ans. Quelles sont les deux années où il a pu être évité ?

a) 1975 et 1978 ;
b) 1974 et 1979 ;
c) 1973 et 1976.

11 M. Marcou Long, l'ancien secrétaire général du gouvernement, a été nommé P.-D.G. d'une grande société. Laquelle ?

a) Thomson ;
b) Air Inter ;
c) Le Crédit national.

12 Scandale aux Etats-Unis avec la révélation d'une affaire d'espionnage industriel impliquant :

a) Hitachi et Mitsubishi ;
b) I.B.M. et I.T.T. ;
c) A.T.T. et Sanyo.

13 Créé dans le cadre de l'ordonnance du 26 mars, le « chèque-vacances » s'apparente dans son principe à :

a) La formule d'une prime annuelle ;
b) La formule d'un repos hebdomadaire ;
c) La formule du titre-restaurant.

14 Les indices de prix pour juillet, août et septembre 1982, c'est-à-dire la période de plein blocage des prix, ont été :

a) 0,5 %, 0,3 %, 0,4 % ;
b) 0,3 %, 0,3 %, 0,4 % ;
c) 0,4 %, 0,3 %, 0,4 %.

15 A la suite du contrat sur le gazoduc euro-sibérien, l'Europe, qui reçoit 27 milliards de mètres cubes de gaz soviétique par an, en accueillera :

a) 60 milliards, dont 8 pour la France ;
b) 70 milliards, dont 12 pour la France ;
c) 80 milliards, dont 15 pour la France.

16 Quel est le pays européen qui commet le plus grand nombre d'infractions aux règles commerciales de la C.E.E., selon les statistiques publiées cette année :

a) France ;
b) Italie ;
c) Grande-Bretagne.

17 Quatre emprunts d'Etat ont été lancés en France en janvier, juin, septembre et novembre 1982. Pour un total de :

a) 20 milliards ;
b) 40 milliards ;
c) 60 milliards.

18 Le déficit prévisionnel de la loi de finances pour 1983 s'établit à :

a) 97,8 milliards ;
b) 117,8 milliards ;
c) 147,6 milliards.

SOCIETE, SPORTS, SCIENCES

1 M. Claude Solomon, conseiller général R.P.R., a été détenu pendant soixante-douze jours en Turquie. Pour quel motif ?

a) Profanation de mosquée ;
b) Vol de tapis ;
c) Possession de revues érotiques.

2 M. de Lorean a été libéré sous caution après son inculpation pour trafic de drogue ; le montant de celle-ci était de :

a) 1 million de dollars ;
b) 5 millions de dollars ;
c) 10 millions de dollars.

3 La plus grosse faute d'orthographe de l'année est celle qu'ont commise les importateurs de magnétoscopes dans leur publicité pleine page qui commençait par ce titre :

a) Nous ne sommes pas des Sarrasins ;
b) Nous ne sommes pas des Hirs ;
c) Nous ne sommes pas des Barbares.

4 Selon une récente enquête de l'INSEE, le nombre de fusils et de carabines aux mains de particuliers en France est de l'ordre de :

a) 1 million ;
b) 2,5 millions ;
c) 4,5 millions.

5 L'article consacré par l'*Humanité* au livre de Paul Thorez *Les enfants modèles* s'intitulait :

a) Une légèreté nausée ;
b) Un mauvais fil ;
c) J'ai craché sur vos tombes.

6 Quelles sont les ou les affirmations exactes parmi celles-ci concernant le « Mondial » :

a) Dans l'un des groupes qualifiés, les six rencontres du premier tour se sont achevées sur un match nul ;
b) L'Algérie a été éliminée tout en ayant gagné deux de ses trois parties préliminaires ;
c) C'est l'équipe de Pologne qui a éliminé l'U.R.S.S.

7 Demi-finale France-Allemagne de la Coupe du monde : 3 à 3 à la fin des prolongations. Les buts français étaient signés :

a) Platini (deux fois) et Giresse ;
b) Rocheteau, Platini et Giresse ;
c) Trésor, Platini et Giresse ;

8 Bordeaux a réussi le même exploit que Saint-Etienne quelques années plus tôt : éliminer Hajduk Split après une défaite de 4 à 1 à l'aller. Auteur de deux buts :

a) Bernard Lacombe ;
b) Alain Giresse ;
c) Jean Tigana.

9 Au tournoi de Flushing-Meadows cette année, victoires de :

a) Chris Evert Lloyd et Jimmy Connors ;
b) Chris Evert Lloyd et Ivan Lendl ;
c) Martina Navratilova et John Mac Enroe.

10 Première grande victoire d'Henri Lacoste au tournoi de Stockholm. Il a battu successivement :

a) Smid, Glickstein, Fibak et Wilander ;
b) Smith, Lutz, Higuera et Wilander ;
c) Solomon, Orantes, Vilas et Wilander.

11 Le Ministre de la justice est à l'origine d'une publication qui connaît un grand succès de librairie. Son titre :

a) Le Guide des devoirs du citoyen ;
b) Le Manuel du parfait justiciable ;
c) Le Guide des droits des victimes.

12 Le typhéol a récemment défrayé la chronique. De quoi s'agit-il ?

a) D'un médicament empoisonné au cyanure aux Etats-Unis ;
b) De la nouvelle molécule synthétique qui règle la fabrication de l'hormone de croissance ;
c) Du nouveau carburant utilisé par l'armée française pour ses missiles Pluton.

13 Record de l'espace battu pour les occupants de Saliout-7 avec :

a) Plus de trois mois dans l'espace ;
b) Plus de six mois dans l'espace ;
c) Plus de neuf mois dans l'espace.

14 Le professeur Hans Selye, mort cette année, était l'inventeur du syndrome :

a) Du spleen ;
b) Du speed ;
c) Du stress.

15 L'affaire du Coral a déclenché les polémiques autour d'une action thérapeutique nouvelle pratiquée dans :

a) Les maisons de liberté ;
b) Les lieux de vie ;
c) Les centres d'affection.

SOLUTIONS

1	a	2	b	3	c	4	b	5	c	6	a	7	c	8	c	9	a	10	c	11	c	12	c	13	c	14	c	15	a	16	c	17	c	18	c
---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	----	---	----	---	----	---	----	---	----	---	----	---	----	---	----	---	----	---

LITTERATURE, ARTS, SPECTACLES

1 Dans une bande dessinée intitulée *Les Disparus d'Apostrophes*, Peyron raconte l'histoire du kidnapping de tous les invités de l'émission. Tous sauf un :

a) Jean Edem Allen ;
b) Régis de Cubalibray ;
c) Georges Sulfure.

2 La France à deux vitesses est un livre de :

a) Michel Albert ;
b) François de Closets ;
c) Lionel Stoléru.

3 Parmi ces présentateurs du journal d'Antenne 2, un seul n'a pas publié de roman cette année :

a) Philippe Labro ;
b) Patrick Poivre d'Arvor ;
c) Bernard Langlois.

4 E.T. est arrivé sur les écrans français après son triomphe aux Etats-Unis. Son réalisateur est :

a) Steven Spielberg ;
b) George Lucas ;
c) Francis Ford Coppola.

5 Lion d'or du Festival de Venise :

a) Victor, Victoria, de Blake Edwards ;
b) L'Etat des choses, de Wim Wenders ;
c) Comédie érotique d'une nuit d'été, de Woody Allen.

6 Prix Nobel de littérature, cette année :

a) Gabriel Garcia Marquez ;
b) Jorge Luis Borges ;
c) Julio Cortazar.

7 La suite d'*A la Maison Blanche*, première partie des Mémoires d'Henry Kissinger, s'intitule :

a) L'Arc de crête ;
b) Le Temps de l'incertain ;
c) Les Années orageuses.

8 Avant-première triomphale au Havre du *Napoleon* d'Abel Gance dans sa version reconstituée par Kevin Brownlow. Le film, qui dure maintenant cinq heures quinze, a eu sa première mondiale :

a) Au Louvre en 1921 ;
b) A l'Opéra en 1927 ;
c) Aux Invalides en 1935.

9 Elle a chanté à Paris, un seul soir, pour les enfants handicapés

au moment où ressortait son film *Cabaret*. C'est :

a) Barbra Streisand ;
b) Liza Minnelli ;
c) Julie Andrews.

10 *Quatre Garçons dans le vent* (*A Hard Day's Night*), le premier film des Beatles, est ressorti récemment. Vingt ans après la sortie de *Love me do*, le groupe a vendu plus de :

a) Trois cents millions de disques ;
b) Cinq cents millions ;
c) Un milliard.

11 Polémique autour de la publication d'un livre sur le suicide. Son titre :

a) Le Suicide en dix leçons ;
b) Le Suicide sans peine ;
c) Le Suicide, mode d'emploi.

12 En novembre à Paris, un art était mis particulièrement à l'honneur, c'était le mois de la :

a) Litho ;
b) Poésie ;
c) Photo.

Le géant du froid

par JEAN-PIERRE ANDREYON

NOUS sommes passés au Danemark par le ferry qui traverse la baie de Femern, entre Puttgarden et Rødbyhavn. La frontière n'était pas fermée, malgré un contrôle plus sévère jouant surtout dans le sens Danemark-R.F.A. En tout cas on ne m'a pas fait de difficulté, non plus qu'à Jos, mais ma carte de presse y était peut-être pour quelque chose. Nous avons attendu une demi-heure avant de pouvoir récupérer ma Volvo, et nous sommes partis vers le nord. Des flocons de neige rares et mous volaient dans l'air froid. Je n'étais pas retourné au Danemark depuis plus de dix ans, Jos n'y était jamais allé.

Alors que nous sortions du bourg, elle a allumé une « Peter » avec son briquet fantaisie en forme d'éléphant qu'elle avait ramené l'an passé de son voyage en Tanzanie, effectué au cours d'une rupture qui, pour l'occasion, avait failli devenir définitive. La première bouffée a rempli la voiture d'un arôme agréable. Je n'aime pas que Jos fume, et en même temps j'aime quand elle fume, à cause de l'odeur, à cause surtout de la grâce de sa main et du modelé de ses lèvres charnues. J'avais vu que son sac de voyage contenait cinq ou six paquets de « Peter » : sa ration pour trois jours, si elle ne se montrait pas gourmande, si je l'embrassais souvent.

« J'ai froid », a-t-elle dit. Nous nous sommes souris. Elle était engoncée dans une veste de fourrure synthétique gris argent. Le col relevé faisait rebiquer les mèches courtes et blondes de sa nuque. « Tu as tout le temps froid », ai-je dit avec tendresse. J'ai posé ma main droite sur son genou, et sa main gauche l'a recouverte, en me serrant fort. Je roulais prudemment, sans dépasser le 60 : la route, qui traverse la plaine nue du Lolland vers Nykøbing, était verglacée. Il n'y avait pas beaucoup de circulation, les champs étaient blancs, avec les longues maisons basses enfoncées jusqu'aux fenêtres du rez-de-chaussée dans la neige durcie. Le pays était figé par décembre sous un ciel gris mat d'étain. J'ai dit à Jos : « Tu as peut-être eu tort de venir », tout en pensant exactement le contraire. Depuis cette histoire de Tanzanie, je n'aime pas la laisser seule, ou la laisser partir seule, même deux ou trois jours.

Nous avons traversé Maribo, Sakskøbing, puis la Volvo s'est engagée sur le pont, long de plus de 2 kilomètres, jeté au-dessus du détroit de Stor Strømmen, entre Orøhoved et Vordingborg. La mer était calme, couleur ardoise. Des nuées de mouettes la survolaient, piaillant féroce-ment. Nous avons fait un arrêt à Vordingborg pour manger quelque chose, il était près d'une heure. La ville ne présentait aucun symptôme particulier. Jos a ri en dévorant des tas de petits sandwichs aux œufs de lump, aux crevettes, au poisson fumé. J'ai caressé sa joue, elle m'a mordu l'index, a allumé une

« Peter ». C'était sa huitième depuis que nous avions pris la route, je le compte toujours, sans en être vraiment conscient, quand nous passons ensemble de longs moments plats, en voiture particulièrement.

Avant de monter dans la Volvo, nous avions été enveloppés par une bourrasque lente et silencieuse qui a pris la rue en enfilade, une haleine froide, plus que froide, glaciale, qui n'a en rien dérangé l'ordonnance figée de l'artère déserte, mais a pénétré mes vêtements, ma chair, mes os. Littéralement, j'ai cliqué des dents. Je n'avais sur moi qu'un pull à col roulé et mon caban. Je regrettais maintenant de ne pas m'être vêtu plus chaudement.

La température à l'intérieur de la voiture était polaire, et les vitres recouvertes d'une fine cristallisation opaque que le chauffage et les casque-glaces ont mis longtemps à évacuer. J'ai dû conduire un moment avec le déflecteur ouvert. Jos m'a fait une réflexion désagréable et n'a plus desserré les dents jusqu'à Køge, où nous avons pris deux cafés. J'avais mis plus d'une heure pour parcourir les 54 kilomètres entre les deux villes. Les cieux s'étaient déjà assombrés et pesaient bas sur la plaine. J'avais dû mettre mes gants pour conduire car mes doigts devenaient gourd, et quand je posais la main sur la cuisse de Jos je ne pouvais plus sentir sa chair souple sous le velours de son pantalon et la laine du collant.

Køge est une charmante vieille ville avec des maisons à poutres apparentes. Mais je n'avais jamais connu le Danemark qu'à la belle saison, quand j'allais voir Karine, tous les étés de ma jeunesse. J'avais encore en mémoire des enfants blonds et bronzés se baignant nus dans les bassins des squares. Là, je ne retrouvais pas mes souvenirs : ils étaient enfouis sous 50 centimètres de neige dure comme du béton, étouffés sous la dalle uniforme du ciel, paralysés par le froid qui me faisait pleurer, rendant plus flous encore à mon regard myope sous les verres embués de mes lunettes les perspectives écrasées de ce pays aussi net et propre qu'une Suisse arasée de ses montagnes.

C'est Jos qui l'a vu la première. Nous venions de quitter Køge. « Regarde ! », a-t-elle crié en enfonçant ses doigts dans ma manche. Je me suis garé sur le bord de la route, sans arrêter le moteur. Dans le néant gris deux tours s'élevaient, légèrement inclinées l'une vers l'autre. Leur sommet, qui se perdait à des hauteurs incommensurables, était découpé de crêneaux irréguliers, cinq pour chaque tour. Elles se détachaient à peine dans l'épaisseur givrée de l'air, on aurait dit un dessin à l'aquarelle, ton sur ton, tracé d'un pinceau léger et assuré sur la toile de fond du crépuscule. J'ai pensé à certains lavis de Victor Hugo.

Nous sommes restés longtemps à contempler les tours, puis j'ai redémarré. Les dis-



MORGAN

tances sont courtes dans le Sjælland, et 10 kilomètres plus avant un barrage de l'armée nous obligeait à dévier. Pour gagner Copenhague, dont la route côtière était obstruée par le corps, il fallait faire le détour par Roskilde. Il n'était que quatre heures moins un quart, mais la nuit épaississait vite et je roulais en codes. Nous nous sommes encore arrêtés près de Tune. L'haleine glacée du vent passait sur nous, en nous, avec la régularité d'une respiration de dormeur frigorifié. Les deux tours se détachaient maintenant en plus sombre sur la plaque laquée du ciel : les pieds du géant du nord mesuraient 3 400 mètres ; à cette distance, et dans la pénombre, le crâne des orcs démesurés se perdait dans la nuit.

J'ai pris des petites routes, évitant la plupart des barrages. Nous avons pu ainsi longer le corps étendu à une distance variant entre 5 et 10 kilomètres.

Nous avons remonté ses jambes, avons croisé le dôme colossal d'un genou, et nous avons longé les cuisses épaisses de plus d'un kilomètre. Le géant du nord, selon les estimations retransmises par satellites, mesure 23 807 mètres, presque 24 kilomètres. C'est une taille qui, se rapportant à un corps autrement humain, défie l'imaginaire. Ce que nous pouvions voir de la cuisse que nous longions n'évoquait qu'une ligne de plateau en pente douce. La peau du géant, qui est nu, paraissait dans la pénombre lisse et dépourvue de poils, et j'étais incapable de deviner si sa couleur gris pâle était son teint naturel, s'il fallait en accuser la mort qui l'avait couché ici en travers du pays, ou si ce n'était qu'un effet de la pauvreté lumineuse.

« Ils sont fous ! », s'est exclamée Jos. Elle riait, me montrant du doigt la crête iliaque du géant, au-dessus de laquelle ron-

naient des hélicoptères de l'armée pointillés de lumières orange et vertes ; on était en train de recouvrir son pénis à demi érigé de bâches vert sombre, probablement des toiles de tente cousues ensemble, habillage absurde pour le sexe d'une montagne.

Le rire de Jos m'a fait du bien. Nous avons dû faire encore un détour pour contourner la main, le bras droit du géant étant décollé du corps selon un angle de 25 degrés environ. La paume était tournée face au ciel, doigts levés, fantastiques colonnades tronquées de 500 mètres de hauteur, au bas desquelles des escouades de pompiers commençaient à plaquer des échelles.

Le torse du géant surplombait les immeubles de la banlieue sud de la capitale. La ville portuaire en acquiesçait un aspect

irréel, devenait une cité bâtie au pied d'une sombre chaîne rocheuse culminant à 3 000 mètres d'altitude avant de s'écrouler vers la mer. J'ai eu beaucoup de difficultés à pénétrer dans la ville, plus encore à m'approcher du port : enfin, l'événement qui n'avait pas semblé avoir de prise sur le reste du Danemark se condensait à son point d'ancrage. Mais la foule serrée qui observait la tête du géant aux deux tiers engloutie dans l'eau restait paisible et presque silencieuse.

La nuit était maintenant totale mais le port, vers le large, était brillamment éclairé par des batteries de projecteurs disposés sur le môle bordant la Langelinie. Le profil du géant du nord se détachait à l'arrière-plan de la Petite Sirène, la célèbre *Lille Havfrue*, d'Andersen, qui avait, désormais, un compagnon de légende digne d'elle. Le crâne et le front du géant disparaissaient sous le niveau de la mer. Le visage n'émergeait qu'avec l'arc des sourcils, un front régulier dont les arêtes au fût lisse étaient soudées par la glace. Le nez droit montait régulièrement vers le ciel, une arête de béton, longue de 400 mètres, où la caverne de la narine affleurante était colmatée par de brillantes stalactites torsadées. De la bouche entrouverte coulait le ruissellement immobile d'une saumure mousseuse, et le menton se perdait vers le sud, approximativement au droit du palais royal d'Amalienborg, écrasé sous le cou de colosse qui s'était écroulé dos vers la Suède, après avoir fait trois enjambées de titan en terre danoise.

Plus que jamais, sous la lumière blafarde des projecteurs, la peau du géant paraissait minérale, un marbre blanchâtre, sans veines, qu'on avait peine à imaginer avoir été vivant. « Ha ! tu es là, toi aussi... », a fait à côté de moi une voix enrouée. J'ai reconnu Pierre Dieu-donné, un *freelancer* que je crois au hasard des grands reportages. « Je parle que tu es déçu, a-t-il poursuivi. C'est fou, il est si grand qu'on n'en est même plus impressionné. Mais il existe une maquette merveilleuse au Musée national d'art. Je te conseille d'aller y jeter un œil... »

« Qu'en penses-tu », ai-je demandé à Jos. « J'ai froid », m'a-t-elle répondu. Son visage triangulaire disparaissait jusqu'au nez dans son col de fourrure. Je me suis aperçu qu'elle tremblait de la tête aux pieds. C'est vrai qu'il faisait froid, de plus en plus froid, un froid qui venait toujours en vagues régulières, comme si la respiration gelée enfoncée par les poumons de la nuit gagnait en intensité frigorifiante de minute en minute.

« Tu veux rentrer à l'hôtel ? » Jos s'est bornée à hocher la tête. Ses yeux, qui peuvent être si intensément bleus à la lueur du jour, s'étaient remplis de la grisaille ambiante ; mais la tache sombre qui marque son iris gauche était toujours aussi visible : une tache de goudron.

(Lire la suite page X.)